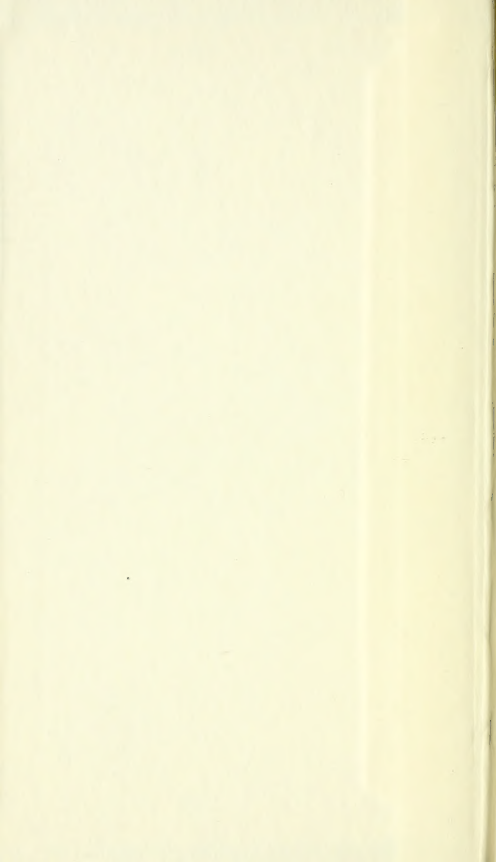


0 81699940 1921 3











JEAN AICARD  
de l'Académie française

---

A

Alfred  
de Vigny

448C



PARIS  
ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

26, Rue Racine, 26



1/2

ALFRED DE VIGNY

---

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

---

五



*(Revue hebdomadaire)*

ALFRED DE VIGNY

V

**JEAN AICARD**  
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

---

# ALFRED DE VIGNY

**Conférences**

DE LA « REVUE HEBDOMADAIRE »

MARS 1914



PARIS

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

26, RUE RACINE, 26

---

Droits de traduction, d'adaptation et de reproduction réservés  
pour tous les pays.

70  
2474  
Z5H53

ADVISOR

NOV 22 1984

914631



*A ma Sœur*

MADAME JACQUELINE LONCLAS

*L'ombre nous gagne. Quand je me retourne vers le passé, je t'y vois, sans une défaillance, m'encourager dans les heures difficiles, aider à mes succès, redresser mes erreurs, et tour à tour plus triste ou plus heureuse que moi-même de ce qui fit mes peines ou mes joies.*

*C'est parce que j'ai connu ton dévouement que je crois encore au dévouement inlassable et à la constance indéfectible.*

*Il y a un demi-siècle, je te dédiais mon premier livre, mes vers d'adolescent.*

*Aujourd'hui, en tête de ces pages sur Alfred de Vigny, j'inscris encore ton nom fidèlement, mais c'est mon œuvre entière qu'ici je te dédie. Elle est tienne, étant pénétrée d'une foi humaine que, sans toi, j'aurais depuis longtemps perdue.*

*Et aucun succès ne me paraîtrait désirable si tu n'étais plus là pour en recevoir l'hommage.*

*Paris, 27 mars 1944.*

*J. A.*

## PRÉFACE

---

Lorsque M. Fernand Laudet songea, il y a un an, à me demander pour la *Revue hebdomadaire* une série de conférences (1), nous fûmes l'un et l'autre quelque temps incertains sur le choix du sujet. Il avait bien voulu me consulter en ces termes : « Parlez-nous de la poésie et des poètes du com-

(1) Les conférences de M. Jean Aicard ont été données dans la salle du *Foyer* les 6, 13, 20 et 27 mars 1914.

mencement du XIX<sup>e</sup> siècle, — ou bien d'un seul poète, de l'un de vos préférés. Réfléchissez. Je reviendrai. »

Mon embarras fut extrême, car je les aime tous, diversement et également, comme on doit les aimer, je veux dire d'un même cœur quoique dans un esprit différent.

Je revis d'abord Monceau, le château d'Alphonse de Lamartine, où, petit élève du lycée de Mâcon, je fus reçu, il y a plus d'un demi-siècle, avec une affection touchante et où j'eus la singulière fortune d'entendre le grand poète des *Méditations*, lire, d'une voix ombreuse, ses vers mélodieux ; je revis le parc où je jouais avec ses levrettes familières... et je fus tenté de

choisir un sujet littéraire vers lequel m'attiraient de si douces impressions d'enfance.

Les chers souvenirs que j'ai de Victor Hugo ne me tentèrent pas moins. Je me rappelais avec émotion les jolies petites lettres qu'il écrivait au jeune lycéen épris des *Feuilles d'Automne* et des *Chants du Crépuscule*. Il savait aussi, celui-là, s'incliner vers l'enfance, se faire caressant, pour la faiblesse balbutiante : « Aimez passionnément la justice..., m'écrivait-il, et aimez-moi un peu... » Ah, comme, tout enfant, on était conquis par celui qui devait écrire *L'art d'être grand-père!*... Et puis je revoyais Georges Hugo, plus tard, me recevant

dans la chambre où le grand-père dormait son dernier sommeil. Dans cette chambre, trois ou quatre personnes de la famille. Le grand silence d'infini respect, qu'impose la mort. J'apportais une couronne, arrivée, le matin, de mon jardin de Provence. Je la déposai au pied du lit mortuaire. Voyant que je ne pouvais maîtriser mes larmes, Georges Hugo vint m'embrasser. Je ne restai là qu'une minute; inoubliable minute où je sentis que mon admiration pour le maître n'était pas plus grande que ma gratitude pour lui qui avait encouragé activement mes débuts littéraires.

Je n'ai pas connu Alfred de Musset, mais j'étais tout prêt à louer ce Fran-

çais charmant, si spirituel dans la gaîté et si profond dans la douleur, ce romantique impertinent, classique de race.

M. Fernand Laudet ne tarda pas à me revoir : « Parlez-nous, me dit-il, d'Alfred de Vigny. »

J'acceptai tout de suite. Celui-là était glorieux dans un clair-obscur. Je me dis qu'il serait émouvant de proclamer bien haut sa gloire renouvelée. Les trois autres sont, depuis un siècle, entourés d'enthousiastes, à la voix éclatante. Et lui, cet Alfred de Vigny qui prépara des voies nouvelles à la poésie française, conquiert, seulement de nos jours, sa vraie place. Précurseur et novateur, se sentant isolé

comme un marin perdu au milieu des vagues, il a, en mourant, jeté à la mer, « à la mer des multitudes », le flacon symbolique qui contient son testament moral, le meilleur de son âme, les vœux de son grand esprit. Il a eu confiance en la postérité. J'étais heureux d'être au nombre de ces « amis renaissants » qu'il invoquait et qui ont à lui répondre.

Je remercie aujourd'hui M. Fernand Laudet de m'avoir incité à parler d'Alfred de Vigny devant le public de la *Revue hebdomadaire*. L'accueil si sympathique fait à ma parole par cet auditoire d'élite, restera l'un des meilleurs souvenirs de ma vie littéraire. Et, dans quelques jours, grâce à l'ap-



probatton des amis de la *Revue*, c'est d'un esprit plus rassuré que je parlerai, à Bucarest, de la grande France poétique : de Lamartine, de Hugo, de Musset, — et enfin d'Alfred de Vigny, le soldat au cœur tendre, le poète au cœur stoïque.

JEAN AICARD.

Paris, le 27 mars 1914.



# PREMIÈRE CONFÉRENCE

---

## LE POÈTE

IL FUT UN PRÉCURSEUR

SA PENSÉE SUR LA FEMME

COMMENT IL S'OPPOSE A NIETZSCHE



J'espère que vous n'attendez pas que, sur le nom, la personne et les livres d'Alfred de Vigny, j'apporte ici œuvre de critique, c'est-à-dire de juge sévère, sûr de lui et fier de ses sentences. Je ne tiens aucune fêrule et aucun sceptre. Je dirai simplement quelles émotions et quelles pensées soulève en moi cet admirable poète.

Il m'a paru que nous devons avant tout parcourir ensemble quelques-uns de ses plus beaux poèmes, et c'est ce

que nous ferons aujourd'hui. Le conférencier et ses auditeurs s'accorderont tout de suite à aimer une œuvre de génie dont les premières pages datent de près de cent ans, et qui semble née d'hier, parce qu'elle exprime des troubles et des aspirations qui sont ceux de notre siècle. Les idées d'Alfred de Vigny avaient devancé son époque. Elles attendaient là-bas devant nous, à l'horizon, que le siècle en marche les rejoignît, et chaque jour, au lieu de nous éloigner d'elles, nous en rapprochait. Et voici que tout à coup elles sont de notre temps; certaines d'entre elles vous paraîtront même assez neuves et hardies pour mécontenter ou enchanter, de nos jours, les partis les plus opposés. De Vigny est donc, en 1914, plus vivant que

jamais, et le renouveau de sa gloire parfaitement justifié.

Nous sommes ici en présence d'un philosophe stoïque, d'un poète plaintif, d'un mystique qui fait figure d'athée et, en fin de compte, d'une âme angélique.

Son stoïcisme n'est point théorique ni passif; il crie et agit. Son pessimisme n'accepte point le mal, mais au contraire le combat, et en tire tout le bien possible; sa douceur, sa résignation ne sont point des soumissions lâches mais des énergies. Son prétendu athéisme, en réponse « au silence éternel de la divinité », s'affirme par un tel effort vers la bonté et la justice, qu'en dépit des mots il prouve un Dieu en lui. Il tend, qu'il le veuille ou non, à donner aux autres la foi, qu'il n'a plus. Sa nature profonde,

la noblesse de ses inspirations, la pureté de sa morale, sa manière de souffrir et de nier, l'accent de son blasphème, sont des arguments vainqueurs contre ses apparentes négations. On ne peut prétendre qu'il ait été sans défaillance. Sans doute, cet « angélique » fut un homme — mais j'entends ne l'honorer que dans sa nature essentielle. Comme le héros ne doit être vu que dans sa minute d'héroïsme, le poète ne doit être considéré que dans le meilleur de son œuvre. L'un et l'autre ont acquis le droit d'exiger qu'on n'éternise que leur plus beau moment. C'est seulement dans leur minute de génie ou d'héroïsme qu'il faut les voir; d'abord, parce que c'est elle seule qui les distingue des autres hommes et donne à leur figure l'intérêt



particulier qui nous attire; ensuite parce que ce qui les sépare de l'humanité est précisément ce qu'elle a besoin de savoir afin de se sentir honorée ou relevée.

Un facile scepticisme, un vulgaire sentiment d'envie, se plaisent trop souvent à rechercher la faute, la tache, dans l'œuvre ou dans l'existence des êtres de noblesse, et, l'ayant trouvée, ils prétendent qu'elle abolit ou tout au moins rend suspects tous leurs mérites. C'est là, au fond, une manière d'hommage : on est heureux de se rattacher ainsi, au moins par les tares, au génie ou à la beauté qu'on rabaisse jusqu'à soi, mais nous ne voyons pas que, jusqu'ici, ce petit travail ait pu se faire utilement sur A. de Vigny. Peut-être la beauté morale

de l'auteur de *Moïse* et d'*Éloa* était-elle trop oubliée pour être calomniée. Quoiqu'il en soit, les moins discrètes biographies n'ont pu faire déchoir, de la hauteur solitaire où il s'est placé lui-même, le noble poète.

On a eu beau accuser l'homme de quelque raideur, trouver exagérée la hauteur de son attitude, taxer d'orgueil excessif sa délicate fierté, ce poète reste demi-dieu plus souvent qu'il n'est homme, et si grand par l'inspiration, que la brièveté, le « ramassé » de son œuvre, et — chose singulière — on ne sait quelle hésitation parfois dans le choix d'un mot, un peu d'inachevé ici ou là, grandissent plutôt ses puissants poèmes qu'ils ne les diminuent. Sa faiblesse a du charme; elle est le fléchis-

sement d'un Verbe qui a voulu trop dire, mais elle reste imprégnée de ce je ne sais quoi de transcendant qu'elle a essayé d'atteindre. Devant certaines imperfections de notre poète, je ne puis m'empêcher de penser à Michel-Ange, — auteur, lui aussi, d'un *Moïse*. Certaines œuvres du génial statuaire, qui tiennent encore de l'ébauche, n'en paraissent que plus puissantes. Le marbre, dit-on, par exemple, lui fit défaut quand il créa ses deux *Esclaves*, et il arriva qu'en le trahissant, cet accident le servit. L'insuffisance du bloc collabora avec l'artiste. En ne lui fournissant pas toute la matière nécessaire pour qu'il en pût tirer des bras déployés, menaçants ou suppliants, le bloc trop étroit le contraignit à nous les montrer

repliés, comme gênés dans la gaine morale de l'esclavage, — et les figures en sont devenues plus douloureuses, plus belles, plus expressives, plus symboliques.

Tel m'apparaît dans son œuvre poétique, vue d'ensemble, Alfred de Vigny. Captif dans ses douleurs, un peu gêné, quelquefois, par la forme étroite du vers, — il dévore ses cris, immobilise ses gestes, et tourne vers le ciel, tout en blasphémant l'âme et Dieu, des regards pleins d'âme et d'invincible espérance dans l'éternelle justice.

\*  
\* \*

Au seuil du royaume poétique d'Alfred de Vigny se tient debout son *Moïse*,

grande figure qui, de tous les points de l'œuvre parcourue, nous restera visible, comme une de ces cimes dominatrices qu'on aperçoit du haut de chacune des montagnes environnantes et même du fond des vallées.

Nous retrouverons le *Moïse*, plusieurs fois. Pour aujourd'hui, nous nous contenterons de saluer, sans nous y arrêter, cette grande figure liminaire.

Parmi les poèmes d'Alfred de Vigny, il en est quatre qui représentent les diverses faces de sa pensée sur la femme : *Eloa*, *la Colère de Samson*, *la Maison du Berger*, *Wanda*. Nous essaierons d'en dégager le sens le plus intérieur. Ayant alors pénétré la pensée complète du poète sur l'amour et sur la justice, nous saurons quels sont les sentiments qui vivifient

toute son œuvre et permettent d'assurer qu'elle s'accorde avec les aspirations des générations nouvelles. Tel sera l'objet de cette première conférence, à laquelle nous donnerions volontiers pour épigraphe le mot d'Alfred de Vigny : « L'amour est une bonté sublime. »

Éloa est une femme-archange. Elle naquit d'une larme du Christ pleurant Lazare, d'une de ces larmes dont s'émut le peuple qui allait répétant : « Voyez comme il l'aimait ! » Cette larme sainte fut recueillie par des séraphins qui la portèrent aux pieds de l'Éternel, et l'Esprit-Saint épancha sur elle sa puissance :

On vit alors, du sein de l'urne éblouissante,  
S'élever une forme et blanche et grandissante...

**Ce fut Éloa.**

Elle ne mentira pas à son origine. Elle sera charité et pitié. Voici que les anges ses frères instruisent l'adolescente. Ils lui racontent ce qu'a été l'ange déchu, ce Lucifer qui, maudit pour jamais, souffre maintenant dans les gouffres d'en bas.

Il gémit, il est seul, et personne ne l'aime.

Croyez-vous qu'à son tour elle va le maudire? Non :

Son premier mouvement ne fut pas de frémir,  
Mais plutôt d'approcher comme pour secourir.

Je ne puis m'empêcher, en face de cette conception d'Alfred de Vigny, de songer à l'anathème que Nietzsche élève contre la pitié. Cette suave Éloa, un Nietzsche la condamne, mais Jésus lui sourit et l'âme d'Alfred de Vigny l'adore.

Quelle est donc la faute d'Éloa ? Pourquoi Éloa sera-t-elle châtiée ?

Hélas ! elle aurait dû savoir que certains êtres sont hors de l'humanité et bien au-dessous, comme elle est elle-même hors de l'humanité et bien au-dessus. La pitié que sollicitent les démoniaques devient l'amorce dont ils se servent pour attirer et perdre les bons.

L'ange du mal sait d'avance, lui, par quelle progression il entraînera sa malheureuse amante jusqu'au fond de son abîme ; il sait que la pitié mène à la volupté des larmes ; que celle-ci conduit aux voluptés purement charnelles, et que là commence le complet oubli des cieux de pureté. Eh ! quoi ! pourrait-on dire, comment se fait-il qu'Éloa archange, née d'une larme de Jésus, n'ait



pas la certitude innée que le mal pour le mal existe, irréductible? Je l'ignore. Il semble bien que le rachat soit toujours possible au repentir, mais le repentir est-il possible à tous? Le Christ ne rachète que ceux qui consentent. On n'est jamais le damné du Christ; ceux qui le repoussent font eux-mêmes leur damnation...

Ainsi, vous le voyez, dès les premiers vers, de Vigny nous met aux prises avec une morale qui baigne dans les plus hautes régions métaphysiques. Il n'est qu'au début de sa carrière; il commence par *Éloa*. Nous verrons comment il finira par *Daphné*. Il a eu raison d'écrire un jour: « Je ne suis peut-être qu'un moraliste épique. » Il y a des titres moins beaux. Il est un moraliste trans-

ependant, essentiellement religieux. Plus tard, *Daphné* nous donnera toute la pensée d'Alfred de Vigny sur la morale. Son *Journal* nous dira que l'Homme-dieu lui est cher par-dessus tout, parce qu'étant homme, ayant souffert en homme, il peut comprendre la douleur humaine et mourir pour elle. C'est en effet dans le *Journal d'un poète* que nous trouvons le projet d'un poème qu'il méditait. Voici. Une vierge se refuse à aimer un dieu quelconque du paganisme parce qu'étant immortel il ne pourrait mourir pour elle et parce que, exempt de nos misères, il serait incapable de les concevoir, — par conséquent de les secourir. En d'autres termes, on a une juste pitié seulement des maux que l'on a pu mesurer en les éprouvant soi-même. La

pitié est vraiment divine. Elle fait l'homme divin ; et même un dieu n'est pas divin sans elle.

Sous une forme profane, n'est-ce pas là une idée correspondante à l'idée centrale de l'Évangile, à l'émotion qui en assura le triomphe sur la vieille loi de Moïse ? Dieu s'est fait homme pour que l'homme secouru, ayant reconnu la bonté du divin, puisse s'élever jusqu'à elle. Jésus vint sauver la terre. Éloa voudra sauver les Enfers. Si elle aime Lucifer, c'est seulement pour le consoler.

Et toujours dans la nuit un rêve lui montrait  
Un ange malheureux qui de loin l'implorait.

Elle se détourne des anges du paradis  
parce qu'elle songe :

Aucun d'eux n'a besoin de celle qui console.

Éloa, c'est poétiquement une larme de Jésus ; c'est en réalité l'âme de notre poète. Elle dit à Lucifer :

Je t'aime et je descends !... mais que diront les cieux ?

Je t'aime et *je descends* ! cri symbolique, le cri même du Christ qui prend la terre en pitié. Donc Éloa descendit ; et, à mesure qu'elle se rapprochait des cercles inférieurs où s'agitent les mortels,

Quelques mondes punis semblaient se consoler ;  
Les globes s'arrêtaient pour l'entendre voler...  
S'il arrivait parfois qu'en ces routes nouvelles  
Elle touchât l'un d'eux des plumes de ses ailes,  
Alors tous les chagrins s'y taisaient un moment ;  
Les rivaux s'embrassaient avec étonnement ;  
Tous les poignards tombaient, oubliés par la haine...

Voici Éloa descendue jusqu'au dernier cercle des enfers. La pitié l'a entraînée au delà de ce qu'elle eût consenti, si elle

eût mieux pénétré l'être de nuit qui sut  
la tromper en disant :

C'est pour avoir aimé, c'est pour avoir sauvé,  
Que je suis malheureux, que je suis réprouvé !

Il mentait ; il souffre une détresse qui  
ne saurait être rachetée même par cette  
âme qui est une larme du Christ ; et  
toute sa tristesse ne lui vient que de  
son impuissance à aimer.

Et comment m'aimez-vous, si vous n'aimez pas Dieu ?

murmure-t-elle.

Il fait semblant de regretter un temps  
d'innocence ; il avoue ne pas savoir  
pleurer, lui qui veut être aimé par une  
larme vivante, devenue ange !

Sans venir de son cœur, des pleurs fallacieux  
Paraissent tout à coup sur le bord de ses yeux.

Elle sent qu'elle faiblit, veut se soulever vers le ciel et déjà elle ne le peut plus ; il lui crie :

Qu'elle seule est le Dieu qui peut sauver un ange!

A ce mot, prise d'un orgueil sacré, Éloa croit à sa mission. C'en est fait. Elle se perdra avec lui, pour lui; ils tombent ensemble, enlacés...

Tu paraissais si bon!... oh! qu'ai-je fait?

— Un crime!

dit-il, en criminel plus sévère aux autres qu'à soi.

Et elle :

Seras-tu plus heureux? Du moins, es-tu content?

— Plus triste que jamais!

— Qui donc es-tu?

— Satan.

C'est le subit et horrible désenchan-

tement des amants que n'a pas rapprochés la tendresse. J'ai entendu soutenir que ce poème nous présente une conception purement mystique, vaporeuse, sans rapport avec la réalité. Rien n'est moins juste. Il vaut, au contraire, comme représentation symbolique d'une réalité trop fréquente. Que de fois une âme humaine, une Éloa terrestre, s'est perdue parce que l'amour s'est insinué en elle, à la suite d'un pur désir de consoler et de sauver? Conclusion terrible, que ne donne pas de Vigny : il faut laisser à leur enfer les êtres qui ne savent point aimer; et la pitié, plus belle encore lorsqu'elle fait courir quelques risques à ceux qui la servent, doit s'arrêter au bord des chemins sans retour.

Supposons qu'après sa descente des cieux vers l'ange d'en bas, qu'elle a voulu racheter, une Éloa, le voyant enfin tel qu'il est, et sachant mesurer sa pitié, abandonne avec douleur son misérable amant à lui-même; supposons que s'étant ressaisie à temps, elle retourne à sa sphère de gloire avec cette pensée que, si elle veut être sauvée, c'est afin de sauver en elle une bienfaisance nécessaire à d'autres, à ceux pour qui elle sera efficace, — n'avons-nous pas là une pitié devant laquelle devra s'arrêter toute critique? Cette pitié agissante ne sera-t-elle pas la vie périlleuse, consciente et maîtresse de soi, fière et triomphante, inquiète de justice et de beauté, en méfiance contre le charme de ces bontés naturelles dont la pente conduit



aux molles défaillances et aux pires défaites? — Eh bien, cette mesure dans la compassion ne saurait satisfaire l'âme d'un de Vigny. Ce qu'il rêve, lui, c'est l'infini du bien, c'est l'abolition du mal — et nous voyons dans le *Journal d'un poète* quelle suite il eût donnée à son *Éloa*. Voici ce projet. Éloa est tombée avec Lucifer dans les sombres profondeurs qui la retiennent, damnée; mais le châtiment ne peut changer sa nature; la damnée demeure divine; le feu effrayant des géhennes ne saurait consumer son essence qui fut, vous le savez, une larme du Christ. Rien n'altère ce diamant. Entouré de « feux pestiférés », il ne brille que davantage. Éloa, fidèle dans l'abîme, pleure toujours de pitié sur l'endurcissement de Lucifer, qui,

vaincu enfin, a compris. Il est ému ; c'est le rachat. Avec elle il remonte aux régions supérieures. Des harmonies les entourent, les suivent. Une voix s'élève qui proclame : « Le mal n'existe plus. » C'est la fin de Satan. Quelle splendide vision ! Quelle ferveur d'espérance ! Vous voyez bien que ce poète est un angélique et que ce prétendu philosophe du désespoir ouvre toutes grandes aux âmes éblouies les portes d'ivoire et d'or des espérances les plus radieuses ?

*Élou*, publiée par *la Revue des Deux-Mondes*, obtint un grand succès. Le poème porte cette date : 1823. *La Chute d'un ange*, de Lamartine, ne parut qu'en 1838. V. Hugo ne commence qu'en 1855 *La fin de Satan*. Alfred de Vigny fut un précurseur.

Ne me demandez pas si l'homme qui chante si superbement les déceptions de la pitié, pires que celles de l'amour sensuel, avait eu à les souffrir telles qu'il les dénonce. C'est probable, mais là n'est point notre sujet; on peut dire toutefois qu'il n'est pas nécessaire au génie d'avoir tout éprouvé pour tout peindre. Il sait tout deviner, et le poète peut avoir pénétré les ruses du Malin sans en avoir été la victime.

Dès qu'il transporte en un personnage fictif ses propres douleurs, de Vigny s'accorde le droit de les transfigurer et nous interdit de prétendre qu'elles furent bien les siennes. N'oubliez pas qu'il a écrit : «... Il est bien vrai qu'il y a certaines belles œuvres, mais très rares, plus particulièrement empreintes que

les autres d'une souffrance profonde, et que le poète semble avoir écrites avec son sang versé goutte à goutte... » Mais, dans ces œuvres-là, « la raison du penseur est debout à côté de la passion des personnages, et lutte corps à corps avec elle ; dès que je l'entends parler, je sens que sa présence m'ôte le droit de rechercher les douleurs personnelles d'un grand homme qui sait si bien les dompter ; je replace le voile sur son buste et je ne veux voir et écouter que les personnages qu'il s'est plu à faire mouvoir sous mes yeux. L'examen a sa mesure, et l'analyse a ses bornes. »

Ainsi parle Alfred de Vigny, et tandis qu'Alfred de Musset prendra l'univers à témoin du tort que lui font l'amour et la femme, de Vigny, objectivant ses peines

les plus cruelles, et n'appelant sur lui aucune pitié, plaint de toute son âme la douleur du monde qu'il voudrait consoler.

Dans *Éloa* nous venons de voir la pitié victime d'elle-même et comment un ange s'est perdu pour avoir donné sa confiance à un démon.

Dans *la Colère de Samson*, les sexes ont échangé leurs rôles : l'homme ne se montre que dans sa bonté et sa force; la femme dans sa perfidie :

Une lutte éternelle, en tout temps, en tout lieu,  
Se livre sur la terre, en présence de Dieu,  
Entre la bonté d'homme et la ruse de femme.

La mystérieuse force de Samson réside dans sa puissante chevelure; toute sa gloire est dans le secret qu'il en sait garder; mais, vaincu par la volupté, il

le confie un jour à la femme traîtresse.  
Hélas ! devant le charme féminin, le plus  
fort des hommes est désarmé.

Plus fort il sera né, mieux il sera vaincu,  
Car plus le fleuve est grand, et plus il est ému.

« Trois fois », gémit Samson,

Trois fois elle a vendu mes secrets et ma vie  
Et trois fois a versé des pleurs fallacieux,  
Qui n'ont pu me cacher la rage de ses yeux,  
Honteuse qu'elle était, plus encor qu'étonnée,  
De se voir découverte ensemble et pardonnée,  
Car la bonté de l'homme est forte, et sa douceur  
Écrase, en l'absolvant, l'être faible et menteur.

. . . . .  
Mais enfin je suis las, j'ai l'âme si pesante  
Que mon corps gigantesque et ma tête puissante  
Qui soutiennent le poids des colonnes d'airain,  
Ne la peuvent porter avec tout son chagrin.

Et lorsque Samson s'est ainsi lamenté  
de se sentir à la fois si fort et si faible,  
il étreint les colonnes, qui croulent,

Écrasant tout d'un coup, sous les débris mortels,  
Ses trois mille ennemis, leurs dieux et leurs autels.

Le poème de *la Colère de Samson* est la contre-partie d'*Éloa*. Car Dalila, c'est la femme instruite par Lucifer. Et, comme dans *Éloa*, l'amour, ici encore, ne rapproche les amants que pour leur faire éprouver les raisons profondes qu'ils auraient eues de se fuir.

Et se jetant, de loin, un regard irrité,  
Les deux sexes mourront, chacun de son côté.

Comme le *Moïse* dont nous parlerons plus tard, *la Colère de Samson*, écrite en 1839, est un poème épique digne de *la Légende des siècles*, laquelle ne paraîtra qu'en 1859. Alfred de Vigny est un précurseur.

Le poème intitulé *la Maison du Berger*

va relever le couple déplorable qui, depuis sa sortie du paradis terrestre, marche, courbant les reins sous la malédiction du ciel. Dans la préface de l'édition qu'il a publiée chez Delagrave et en tête du volume qui contient *Daphné*, M. Fernand Gregh a dit qu'Alfred de Vigny est notre Beethoven. En vérité, je ne crois pas que la musique se soit jamais élevée plus haut que la poésie de cette *Maison du Berger*, véritable symphonie où, à l'infini des sentiments et à l'étendue du nombre, à la fluidité et à la variété des images, s'ajoute une qualité qui n'est pas du domaine de la musique, je veux dire la précision d'une pensée maîtresse de soi et maîtresse de l'univers. Au-dessus des idées très définies, flotte une atmosphère imprécise, sug-



gestive, — sous laquelle nous les retrouvons toujours comme un terrain ferme, prêt à nous recevoir; et c'est la merveille de la poésie d'Alfred de Vigny qu'elle soit vaporeuse et fluïdique d'une telle sorte que, si on n'est pas apte à en percevoir les vertus mystérieuses, on retombe toujours sur ce sens ample et profond, mais déterminé, sans lequel elle ne serait que musicale. Voyez quelle grandeur simple et fière! Écoutez l'âme d'Alfred de Vigny, triomphante dans le verbe :

Si ton âme, enchainée ainsi que l'est mon âme,  
Lasse de son boulet et de son pain amer,  
Sur la galère en deuil laisse tomber la rame,  
Penche sa tête pâle et pleure sur la mer...

Voici une âme humaine, une âme solitaire, une seule âme, et voici que, seule

sur la mer immense, elle la peuple, l'emplit, se mesure à elle et la débordel

Plus grande que la vaste étendue de l'océan, qui s'ignore, nous apparaît la souffrance humaine, consciente d'elle-même et de l'univers : Alfred de Vigny a rejoint Pascal.

Aucun des autres grands poètes de son temps n'eut, à un égal degré, cet art d'assembler des mots au sens précis dont le rapprochement fait naître de l'indéterminé qui se dégage d'eux comme une vapeur flottante et charmeuse.

J'applique parfois à la poésie d'Alfred de Vigny deux vers d'Alfred de Musset. Quelque chose s'exhale d'elle qui va bien plus loin et plus haut que le sens

13  
1846  
21 nov

M-maintenant

La Bouteille à la Mer  
Première esquisse

Longtemps que j'ai vu par là...  
de la langue à...  
il y a eu...  
tout simplement...  
le port de la...  
suite de ce que...

pour lui faire parvenir la...  
parmi les hommes...  
de ses sermons...  
l'air de peupler...

de et même non...  
des notes d'eau...  
sont...  
nous avons...  
places du...  
Amérique.

le fait d'être...  
une bouteille...  
et cache son...  
un moment...  
le vin joug...  
l'été du...  
France...  
qui sont...  
les rages se...

Revue hebdomadaire



des mots qu'elle emploie ; elle est vraiment magicienne,

Et, pour féconder l'air comme un palmier d'Asie,  
N'a qu'à jeter au vent son voile parfumé.

Ce don de trouver des accords plus expressifs que les mots dont ils sont composés, c'est cela même qui, avec l'inquiétude métaphysique, est le romantisme propre à de Vigny, et sans précédent, — car les autres éléments du romantisme se trouvent indiqués dans les poètes de la Pléiade. Il est, en ceci, le précurseur des Baudelaire, des Verlaine. De ce poème, *la Maison du Berger*, il faut tout aimer, le savourer vers à vers, goutte à goutte, en épuiser l'ivresse sacrée, non dyonisiaque mais bien profondément humaine, non pas puisée aux

sources physiques de la nature, mais aux sources de l'âme qui s'abreuve d'elle-même. En ce poème, l'amour, sans être divinisé, est sacré; la sensualité s'y efface, disparue dans la tendresse meilleure et plus mystérieuse.

Le seuil est parfumé, l'alcôve est large et sombre,  
Et là, parmi les fleurs, nous trouverons dans l'ombre,  
Pour nos cheveux unis, un lit silencieux.

Quelle suavité de Corrège ! Pas même le baiser n'est évoqué à nos yeux; le contact léger, électrique, presque immatériel, des chevelures, suffit à cette confiance. A ce moment le poète qui a écrit : « Il faut tuer l'espérance », et qui, tout à l'heure, maudira la nature, consent, désarmé par l'amour, à renier ses blasphèmes présents et futurs :

Que m'importe le jour, que m'importe le monde !  
Je dirai qu'ils sont beaux quand tes yeux l'auront dit.

Tout à coup, il s'adresse à la poésie même et, avec une sévérité un peu exclusive, sa muse, si noble et si pure, condamne la poésie légère, le madrigal, et jusqu'à la chanson d'Horace. Il assigne à la poésie un rôle unique : elle doit être la consolation des hommes, le guide des peuples, — mais hélas ! elle est déchue du rang qui lui était dû parce qu'elle n'a pas voulu s'y maintenir. Elle a consenti sa déchéance et c'est pourquoi les hommes la méprisent.

Et n'être que poète est pour eux un affront !

Un avocat d'un jour, un député, dédaigne la chose immortelle...

Lui qui doute de l'âme il croit à ses paroles !  
 Poésie, il se rit de tes graves symboles,  
 O toi, du vrai penseur impérissable amour.

Le cri final du poème s'élève de nouveau vers la femme symbolique :

Éva, qui donc es-tu ? Sais-tu bien ta nature ?  
 Sais-tu quel est ici ton but et ton devoir ?

. . . . .  
 C'est à toi qu'il convient d'ouïr les grandes plaintes  
 Que l'humanité triste exhale sourdement.

De Vigny veut que l'homme se mette sans cesse, par l'amour et par son goût de la justice, au-dessus des injustices criantes de la vie. Il se méfie de la nature, qui est sourde, aveugle, perfide :

Ne me laisse jamais seul avec la nature,  
 Car je la connais trop pour n'en pas avoir peur.

La nature n'est pas divine, elle est animale, elle se meut en machine ékra-



sante, incapable de compassion. Elle  
dit au poète :

J'ignore en les portant les maux des nations ..  
On me dit une mère et je suis une tombe ;  
Mon printemps ne sent pas vos adorations.

A celle qui parle ainsi, le poète de la  
pitié répond par le dédain :

Et je dis à mes yeux qui lui trouvaient des charmes :  
Ailleurs tous vos regards ! Ailleurs toutes vos larmes !  
Aimez ce que jamais on ne verra deux fois.

Puis, se tournant vers Éva :

Oh ! qui verra deux fois ta grâce et ta tendresse,  
Ange doux et plaintif qui pleure en soupirant ?  
Qui naîtra, comme toi, portant une caresse  
Dans chaque éclair tombé de ton regard mourant,  
Dans les balancements de ta tête penchée,  
Dans ta taille indolente et mollement couchée,  
Et dans ton pur sourire amoureux et souffrant ?

. . . . .  
Vivez, froide nature, et revivez sans cesse...

Plus que tout votre règne et que ses splendeurs vaines,  
J'aime la majesté des souffrances humaines...  
Vous ne recevrez pas un cri d'amour de moi.

Après de tels vers, seul serait digne d'eux le silence de l'admiration. Il faut cependant que cette étude se poursuive. Le poète qui a dit tout à l'heure que « plus ou moins la femme est toujours Dalila », ne voit plus en elle que la sainte alliée de l'homme :

Et si Dieu près de lui t'a voulu mettre, ô femme,  
Compagne délicate, Éva, sais-tu pourquoi ?  
C'est pour qu'il se regarde au miroir d'une autre âme,  
Qu'il entende ce chant qui ne vient que de toi :  
L'enthousiasme pur dans une voix suave ;  
C'est afin que tu sois son juge et son esclave,  
Et règues sur sa vie en vivant sous sa loi.

Ce dernier vers vibre comme une réplique à tout le féminisme moderne, qui, au temps de Vigny chantait, s'annonçait déjà, timide encore, par la voix du Père Infantin, avec la religion saint-simonienne. Si audacieux sur d'autres

terrains, de Vigny ne s'avance point sur celui-ci. Ne le regrettez pas. Il assigne à la femme un assez beau rôle, celui qu'elle eut de tout temps, jusqu'à nos jours : régner sur l'homme tout en lui paraissant soumise.

« Pourquoi réclamer des droits, quand on a des devoirs si doux? » disait la comtesse Diane. Il y a une tendresse qui transfigure l'amour, l'élève dans une région où les trahisons ne montent pas. Éva est l'amante qui exalte les bonnes pensées ; elle est la consolatrice des doutes, des désillusions, des défaites. Elle est l'épouse symbolique, l'Éloa terrestre.

Dans *la Maison du Berger*, l'amour se délivre de lui-même, de ses forces nocives, et le poète qui s'apprête à des-

cendre dans les enfers de la vie naturelle et de la vie sociale, sera désormais accompagné de la figure d'Éva, comme le Dante par l'ombre du doux enchanteur Virgile.

Mais toi ne veux-tu pas, voyageuse indolente,  
Rêver sur mon épaule en y posant ton front ?  
Viens, du paisible seuil de la maison roulante,  
Voir ceux qui sont passés, et ceux qui passeront.  
Tous les tableaux humains que l'esprit pur m'apporte  
S'animeront pour toi quand, devant notre porte,  
Les grands pays muets longuement s'étendront.

Consolés par Éva de l'erreur d'Éloa et de la faiblesse de Samson, on pourra, sans trop de désespérance, suivre partout le poète visiteur des souffrances humaines, — soit qu'avec *Jésus au jardin des Oliviers* il jette un cri éperdu vers le Père, soit que, nous ayant fait descendre au fond du gouffre nommé *Paris*, il fasse

passer devant nous la ronde infernale des antinomies du siècle en lutte avec lui-même, et nous annonce les écroulements futurs, la fin d'une race et d'un monde; soit qu'enfin il nous conduise dans les bagnes de Sibérie, avec la malheureuse sœur de *Wanda*.

Il a dit à Éva :

Ton cœur vibre et résonne au cri de l'opprimé...

Éva, un peu flottante, est lyrique. La sœur de *Wanda*, pourtant innomée est positive, elle agit, elle est épique; elle incarne l'Épouse héroïque.

Le poème de *Wanda* est un des plus beaux cris de généreuse douleur que l'amour de l'équité et l'indignation contre le pouvoir trop absolu d'un souverain aient arrachés à la poésie.

La violence de cette rage sourde est même si terrible, quoique pour ainsi dire étouffée sous un bâillon, que nous croyons devoir, avant de citer ici quelques strophes du poème de *Wanda*, rappeler à voix très haute qu'il est vieux de trois quarts de siècle, et que, depuis cette époque, le ciel tragique du monde russe a vu naître une aurore. Le tsar, notre allié, a donné aux sentiments d'humanité et de pitié des gages éclatants, — et nous pouvons considérer que ces vers d'Alfred de Vigny ne sont plus qu'un document — passionné il est vrai, — concernant un temps effacé. C'est aussi pour mieux admirer de Vigny qu'il faut songer à la date du poème, se bien dire qu'il fut écrit en 1847 et qu'alors (de Vigny est partout un précurseur) ni

Tolstoï, ni Dostoïewski n'avaient fait résonner leurs cloches d'airain. Tolstoï n'avait encore que dix-neuf ans. Dostoïewski, né en 1821, n'avait été condamné ni à être fusillé, ni à souffrir, au bague sibérien, les douleurs qui lui inspirèrent *la Maison des morts*, publiée en 1863. Il est beau de se dire que ce cri de la douleur russe a été jeté, en 1847, par une âme française, par la poésie française, par de Vigny, missionnaire d'une justice chrétienne universelle.

Aucune déclamation. De Vigny, très simplement, nous raconte une conversation entre un Français et une grande dame russe, dans un coin de salon, au bal :

Qui donc vous a donné ces bagues enchantées,  
Que vous ne portiez pas sans un air de douleur ?

Ainsi débute le poème. Wanda répond : « Ces bijoux me viennent d'une esclave, qui est ma sœur, et princesse. » Le mari de cette sœur, le prince, condamné politique, fut envoyé par le tsar aux bagnes sibériens... L'épouse a voulu suivre l'époux.

L'empereur tout-puissant, qui voit  
d'en haut les choses,
 Du prince mon seigneur voulut faire un forçat.  
 Dieu seul peut réviser un jour ces grandes causes  
 Entre le souverain, le sujet et l'État.

Toute l'âme française et chrétienne  
 tressaille dans ces vers. Wanda poursuit,  
 répétant les paroles de sa sœur :

Pour moi je porterai mon fils sur mon épaule  
 Tandis que mon mari, sur la route du pôle,  
 Marche et traîne un boulet, conduit par un soldat.  
 Lui de qui les aïeux s'élevaient pour l'empire,  
 Répond : Serge ! au camp même  
où tous lui disaient : Sire ;



Comment puis-je à Moscou vivre dans mon palais?

. . . . .  
Je le suivrai partout, jusques au fond des mines.

Vous qui savez aimer, vous feriez comme moi.

En quittant la vie du monde, la sœur de  
**Wanda livre à ses sœurs tous ses bijoux :**

Prenez donc, ô mes sœurs, ces signes de mollesse ;  
J'irai dans les caveaux, dans l'air empoisonneur,  
Conservant seulement, de toute ma richesse,  
L'aiguille et le marteau, pour luxe et pour honneur ;  
Et puisqu'il est écrit que la race des Slaves  
Doit porter et le joug et le nom des esclaves,  
Je descendrai vivante au tombeau du mineur.  
Là, j'aurai soin d'user ma vie avec la sienne.

Quelle revanche de la femme ! Quel secours apporte à la symbolique Éva la très réelle sœur de Wanda ! Comme Éloa, qui est la pitié sainte, cette pitié héroïque descend dans un enfer, mais sa descente la conduit au paradis des véritables amours.

Et ce qu'elle avait dit, ma sœur l'a su bien faire ;  
 Et depuis vingt hivers, . . . . .  
 Quatre enfants ont grandi dans l'ombre des caveaux...  
 La mère eût bien voulu qu'on leur apprit à lire  
 Puisqu'ils portaient le nom des princes de l'empire  
 Et n'ont rien fait encor qui blesse l'empereur.  
 Un jour de fête, on a demandé cette grâce  
 Au tsar toujours affable et clément souverain,  
 Lorsqu'au front des soldats, seul, il passe et repasse.  
 Après dix ans d'attente, il répondit enfin :  
 « Un esclave a besoin d'un marteau, non d'un livre. »  
 . . . . .

Ce mot fut un couteau pour le cœur de la mère...  
 Mais aujourd'hui, sans pleurs, elle passe l'année  
 A regarder ses fils d'une vue étonnée ;  
 Ses yeux secs sont glacés d'épouvante et d'horreur...

**Ainsi parle Wanda, et le Français**  
**répond :**

Wanda, j'écoute encore après votre silence ;  
 J'ai senti dans mon cœur peser ce doigt d'airain  
 Qui porte au bout du monde à tout être qui pense  
 Les épouvantements du fatal souverain.  
 Cet homme enseveli vivant avec sa femme,  
 Ces esclaves enfants dont on va tuer l'âme,  
 Est-ce de notre siècle ou du temps d'Ugolin ?  
 . . . . .

Peuple silencieux, souverain gigantesque,  
Lutteurs de fer toujours muets et combattants !  
Pierre avait commencé ce duel romanesque :  
Le verra-t-on finir ? Est-il de notre temps ?  
Le dompteur est debout nuit et jour et surveille  
Le dompté qui se tait jusqu'à ce qu'il s'éveille,  
Se regardant l'un l'autre ainsi que des titans.

Le forgeron Hugo n'a pas battu sur son enclume des vers plus héroïques. Ce qui rend ceux-ci beaux et puissants, ce n'est point l'éclat des rimes, le précieux des mots, ce n'est point la rareté du tour ou de l'ornement littéraire, non ; c'est une sorte d'aimantation magique. De Vigny forge ici, et il élève un glaive d'archange, un glaive nu qui, tout chargé de forces sympathiques, attire les âmes et, sans frapper, donne la victoire. Nous ne le verrons jamais mieux dans son rôle d'avertisseur, conseiller de rois et peuples, sûr de sa mis-

sion. Sa mission, il l'a remplie : il a stigmatisé toutes les puissances malignes, exalté toutes les bienfaitantes, et nul, mieux que lui, tout en se méfiant des perfidies du féminin « élémental », n'a su glorifier la Femme.

\*  
\* \*

C'est un invincible amour de la justice qui fait l'unité de l'œuvre d'Alfred de Vigny. S'il blasphème l'éternelle bonté, c'est par indignation contre les iniquités d'en bas ; et c'est dans les moments où il la nie avec le plus de véhémence qu'il révèle le mieux la foi qu'il garde en elle. Sa vie, passée à la poursuite de la justice, n'est qu'une recherche de désespéré ; mais qui donc poursuivrait avec

tant de passion une chose qu'il saurait inexistante? L'homme qui s'obstine ainsi, croit, — et si, ne trouvant pas au dehors ce qu'il cherche, il en reconnaît pourtant le principe en lui, comment nierait-il que cela existe, puisque son moi, n'ayant aucune raison de se prétendre exceptionnel, ne peut être qu'identique au moi d'une humanité innombrable dans la mort et sans nombre dans la vie?

Alfred de Vigny aura beau répéter : « Tout homme qui a des idées et ne les enchaîne pas dans un système entier, est un homme incomplet », convenons qu'il demeure un poète et n'a pas de système. Pourquoi en aurait-il un? Il est un poète complet.

La raison est à l'origine de l'œuvre philosophique ; les sources du poète ne

sont au contraire que sensibilité ; la raison n'intervient chez lui que pour diriger sa main d'artiste, pour ordonner la composition d'un morceau, non pas pour mettre d'accord son émotion d'hier et son émotion contraire d'aujourd'hui. Et c'est pour cela même que, sur le plan où s'agite le poète, il peut, dans tous les sens, se développer superbement. Il n'est pas un dialecticien qui met la vie en formules ; c'est un être libre qui vit, vibre, se soumet, se révolte, nie et croit, comme un arbre chante au vent qui change ; son œuvre peut bien être philosophique, et devenir matière à analyse pour le philosophe, elle n'est pas philosophie. Elle est le *varium et mutabile*, par excellence. Au regard de la raison, elle vaut moins qu'une philosophie ; elle vaut

davantage au regard de la vie, étant la vie même. Elle est un élément d'études, un document pour le commentateur; elle est parfois une influence sur une nation. Mais s'il lui arrive d'avoir raison, c'est à la manière d'une fleur qui ne peut avoir tort de s'épanouir, ou d'un rayon qui fait fort bien de luire. Ce sont les troubles contradictoires d'Alfred de Vigny qui font sa grandeur.

Poète et non philosophe, Vigny a le droit de se contredire. Dans le morceau qui, de toute son œuvre, est devenu le plus populaire, parce qu'il est d'allure pittoresque et dramatique, *la Mort du loup*, il a dit, — qui ne s'en souvient?

A voir ce que l'on fut sur terre et ce qu'on laisse,  
Seul le silence est grand, tout le reste est faiblesse!  
Vis et meurs sans parler...

Dans le *Mont des Oliviers*, il conclut :

Le juste opposera le dédain à l'absence  
Et ne répondra plus que par un froid silence  
Au silence éternel de la divinité.

Et, malgré ce serment sur l'autel du silence, et précisément en le prononçant, nul n'a jeté plus haut qu'Alfred de Vigny la clameur de l'espoir quand même.

Donc, ne cherchons pas un système dans l'œuvre du poète, n'y cherchons pas non plus tout le silence promis, beaucoup trop contraire à l'essence de son art; n'y cherchons que l'écho de ses émotions; songez que sa mission de poète fut surtout de fournir une expression aux douleurs muettes et aux aspirations confuses de son époque, prolongée jusqu'à nous.



à mad. de France la  
sunt h. a. de France  
1870

Enjeu 1000. 1/2 - 1/2  
1/2 - 1/2

Gardez vous de laisser  
ce manuscrit aller  
sans être lu par  
vous-même

Il y a de la place  
pour le reste  
de la vie

Quel travail  
faisiez-vous  
la place de la vie  
pour le futur  
de la vie

Après avoir  
vu la terre  
de la vie  
de la vie

Car selon vous  
de la vie  
de la vie  
de la vie

Manuscrit de la Bibliothèque

Revue hebdomadaire

Les manuscrits d'ALFRED DE VIGNY. — La Bouteille à la Mer.  
Dixième et dernier feuillet.

(Collection Marc Sangnier)



Cependant ne craignez pas que le prétendu philosophe du désespoir nous abandonne à nos désespérances. Son testament est autre. C'est celui-là même du marin, qui, avant de descendre, avec son navire naufragé, dans les abîmes de l'océan, livre aux flots, dans une fragile bouteille, sa dernière pensée!

Le vaisseau est près de couler. Le marin le sait; il prie et se résigne.

Son sacrifice est fait, mais il faut que la terre  
Recueille du travail le pieux monument :  
C'est le journal savant, le calcul salutaire  
Plus rare que la perle et que le diamant;  
C'est la carte des flots faite dans la tempête,  
La carte des écueils qui vont briser sa tête,  
Aux voyageurs futurs sublime testament.

Ce testament, le marin, au moment où il va mourir, l'enferme dans la bouteille scellée. Et la voici abandonnée aux flots.

Abordera-t-elle? Le regard du poète la suit :

Les courants l'emportaient, les glaçons la retiennent;  
Les noirs chevaux de mer la heurtent, puis reviennent  
La flairer avec crainte, et passent en soufflant...

Elle flotte, errante. Elle roule, de-ci  
de-là, ballottée.

Et voit tel cap secret qui n'est pas découvert.

Un jour, un pêcheur la trouve dans  
ses filets. Que contient-elle? Quel élixir  
sacré?

C'est l'élixir divin que boivent les esprits,  
Trésor de la pensée et de l'expérience.

Les continents s'émeuvent. La patrie  
tressaille; on fête le marin disparu en  
mer :

Une gloire de plus luit dans la nation.

## Et le poète s'écrie :

Jetons l'œuvre à la mer, la mer des multitudes !

Il savait, notre Alfred de Vigny, que son œuvre, à lui, aborderait; il croyait fermement qu'une grande parole dite se retrouve toujours; que nulle ne tombe en vain des lèvres d'un grand poète. Il se sentait assuré de vivre immortel, ce poète qui, tendre comme Racine, a parlé de lui-même sur le ton de notre héroïque Corneille :

J'ai mis sur le cimier doré du gentilhomme  
Une plume de fer qui n'est pas sans beauté.  
J'ai fait illustre un nom qu'on m'a transmis sans gloire.  
Qu'il soit ancien, qu'importe? Il n'aura de mémoire,  
Que du jour seulement où mon front l'a porté.

J'ai compté mes aïeux, suivant leur vieille loi :  
A peine une étincelle a relui dans leur cendre.  
C'est en vain que d'eux tous le sang m'a fait descendre ;  
Si j'écris leur histoire ils descendront de moi.

*Les Destinées* furent, en exécution de la volonté de l'auteur, publiées, après sa mort, par son ami Ratisbonne, et le grand poète peut nous dire : « Moi aussi, comme le marin disparu en mer, j'ai confié aux flots un flacon fragile et impérissable. D'autres, en pleine vie, livrent leur œuvre éclatante aux hommes attentifs. La mienne, c'est en mourant que je l'ai confiée à des mains amies et aux hasards inconnus. » Ainsi fit-il. Le flacon mystérieux se mit en route, dédié (avec son *Journal*) au *dieu des idées*. L'œuvre d'Alfred de Vigny a connu des heures incertaines, presque obscures. La figure du poète ne nous apparut longtemps que dans une brume et comme voilée. Le temps présent lui rend un hommage très nouveau, plus éclatant que les heures les

plus lumineuses de sa vie. On pourrait dire que, plusieurs fois découverte et visitée dans sa prison de cristal, son œuvre fut chaque fois rejetée aux vagues, où elle reprit sa course errante.

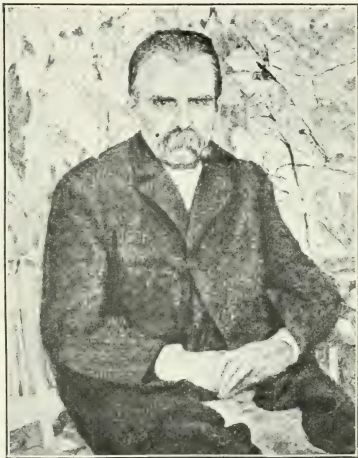
Cette soirée même, mesdames, messieurs, est une de ses escales dans un des golfes heureux où le vent des hasards la poussa parfois ; et, à notre tour, ouvrant le flacon symbolique, nous avons lu le parchemin qu'il enferma.

Le poème de *la Bouteille à la mer* porte en sous-titre ces mots : « Conseil à un jeune homme inconnu. » Cet inconnu lui-même est symbolique. C'est et ce sera toujours la jeunesse, sans fin renouvelée, la jeune postérité. Or, il semble bien que les préoccupations les plus hautes de notre poète soient celles de la

jeunesse de notre époque. Ne dit-on pas qu'elle veut ordonner la vie selon la raison, tout en acceptant comme valable l'influence des idées de mystère et d'intuition?

Elle ne saurait, en ce cas, écouter une voix plus noble que celle d'Alfred de Vigny, ce moderne chrétien qui, le mieux, s'oppose au faux prophète Nietzsche, si vanté naguère. Nietzsche, il faut l'espérer, a fait son temps, mais n'avons-nous pas vu toute une génération suivre les voies de cet antéchrist dont le nom est à celui du pur de Vigny comme le nom de Lucifer est à celui d'Éloa? On a cru suivre en Nietzsche un philosophe; eh bien, non, il ne fut, lui aussi, qu'un poète, puisqu'il oublia d'arranger ses idées en système, mais, phare trompeur,





*Revue hebdomadaire*

NIETZSCHE, d'après le tableau de STÆVING.

(Cabinet des estampes de la Bibliothèque nationale).



ce génie tournoyant et flamboyant ne nous éblouit que pour nous cacher les récifs et nous y précipiter.

Couvert du titre de philosophe, ayant autorité usurpée de philosophe, il prêchait, en convulsionnaire séduisant, la vie périlleuse, le devoir d'évoluer en liberté jusqu'à la splendeur. Comme si pareille direction de conduite pouvait rester raisonnable, utile et féconde, surtout lorsqu'elle devient la morale de tous ! Les mauvais instincts eurent bientôt fait d'ériger en religion facile le mépris que lui inspirait la pitié ; — et « vivre sa vie » est devenu l'expression dont se réclament les plus vulgaires ennemis du sacrifice et de la charité. D'aristocratique qu'elle était avec l'orgueilleux Nietzsche, sa morale tomba à

être adoptée et défigurée par les esprits communs, par les bourgeois, si détestés de son promoteur; et aux mains des brutaux, elle devint génératrice de conflits, sinon de crimes! Vivre au contraire une vie héroïque en vue de l'évolution de la race, de la société, de la nation, de l'humanité, telle est la morale d'Alfred de Vigny. Cette morale, bienfaisante à tous, donne la paix du cœur à qui la sert et n'a jamais empêché l'illustration de l'individu. Nietzsche, lui, malade dès la jeunesse, destiné à voir sombrer dans la folie son imagination dérégulée qui s'affublait du masque de la sagesse raisonnante, — nous apporte des images abondantes, saisissantes, sensations transformées, d'origine suspecte, *ægrî somnia*; songes de paralytique qui vou-

drait courir, bondir, voler; de poète jaloux dont l'impuissance exaspérée aspire sans espoir à la puissance souveraine, et qui, ayant peur d'attirer sur lui le regard de la sainte pitié, la repousse à l'avance, et, par orgueil, l'injure et la diffame! « Vivons notre vie! Développons notre moi! Soyons grands! Que notre vie soit violente et périlleuse, superbe! Marchons sur les blessés, sur tous ceux qui tombent; ne nous attardons pas aux pitiés amoindrissantes! Déployons nos grandes ailes! »

« Surmontons-nous! répète-t-il encore aujourd'hui, puisqu'il est de ceux dont la voix domine la mort, — surmontons-nous et nous serons des surhommes! » Et se surmonter, pour lui, c'est se développer dans le sens de ses passions,

comme, pour d'autres, c'est vaincre en soi les passions. Pour lui, tout ce qui est de vie moyenne est condamnable. Et à quoi donc servirait ce surhomme qui ne saurait pas, du faite où il sera hissé, tendre une main secourable et donner ses pitiés à la foule anonyme qui pleure dans la vallée noire? L'homme que son génie a projeté hors du rang et qui, placé sur les hauteurs, est un heureux du monde, peut-être le plus heureux, celui-là n'a qu'une excuse à sa chance, et c'est d'être pitoyable à tous. La gloire qui efface toutes les autres, c'est celle de Bouddha, abandonnant le palais du roi son père, celle de Jésus quittant le royaume du ciel, afin de consoler la terre, de le tenter du moins. Se surmonter, pour les âmes de sympathie,

c'est accepter, par bienfaisance, de vivre humblement, lorsqu'on pourrait vivre magnifiquement. De Vigny, pour se grandir ainsi, n'eut qu'à savoir bien souffrir, ce qui n'est pas chose facile à tous. Lui, cependant, pour être le surhomme qu'il fut, n'eut qu'à suivre les élans de sa nature imprégnée de divin par une mère noblement chrétienne.

On sait que, non sans un poignant regret, de Vigny se sacrifia, comme fils et comme époux, jusqu'à renoncer au développement normal de sa vie de grand artiste. Brusquement et pendant trente années, il s'arrêta dans sa marche à la gloire, pour se faire le consolateur, pour devenir l'infirmier attentif, de deux êtres de douleur, sa mère et sa femme. Le grand Nietzsche, sans doute, eût haussé

les épaules devant un dévouement tout pareil à ceux dont, plus tard, il a eu besoin pour lui-même. Et cependant la vie vraiment splendide, n'est-ce point ce sacrifice accompli dans l'obscurité, lumineux sans témoins, plus glorieux de luire dans l'ombre ? Spectacle magnifique, cette puissance angélique, sœur d'Éloa, qui renonce au grand vol dans les rayonnants espaces qu'elle a parcourus quelque temps en conquérante, pour venir se poser, chaque nuit, ailes refermées et traînantes, au chevet de deux malades. La vie splendide, elle est là pour de Vigny parce que, en se donnant au sacrifice, il a conformé sa conduite à son idéal ; pitoyable, il a voulu, en réplique aux cruautés de la destinée, lui être supérieur par la bonté, et il le fut, en un

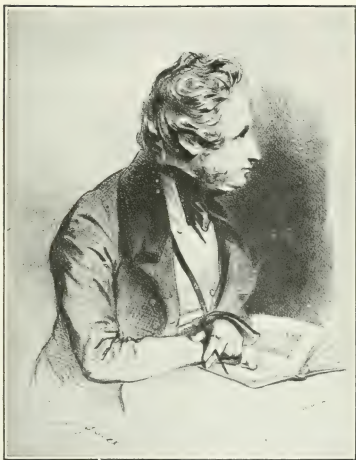


silence plus éloquent que toute parole, plus lyrique que le lyrisme, plus glorieux enfin, pour avoir dédaigné la gloire.

Prononçons devant lui, jeunes hommes, la formule que l'Italie a dédiée au Dante : *Onorate l'altissimo poeta*, ce poète stoïque et chrétien, qui prêche encore l'énergie et la bonté par l'écrit durable et par l'exemple enfin révélé. C'est peut-être un signe des temps que le retour de la faveur publique vers ce hautain de Vigny qui, en confiant aux vagues incertaines, à « la mer des multitudes », une œuvre poétique où il se refuse à la prière, y inscrit pourtant, en lettres profondes, ce vers qui est un acte de foi :

Qu'elle aborde! si c'est la volonté de Dieu!





*(Revue hebdomadaire)*

ALFRED DE VIGNY, par A. MAURIN (1832).

(Cabinet des estampes de la Bibliothèque nationale.)



# DEUXIÈME CONFÉRENCE

---

**ALFRED DE VIGNY NOVATEUR**

SON INFLUENCE

SUR LES POÈTES ET SUR LE THÉÂTRE

LES ORIGINES NAPOLÉONIENNES

DU ROMANTISME



Nous avons entrevu, dans une première conférence, Alfred de Vigny précurseur. Nous allons bien décidément le voir aujourd'hui deux fois novateur, dans ses poèmes d'abord, ensuite au théâtre.

Mais il me paraît nécessaire de consacrer, avant tout, quelques lignes à une critique technique que je n'aborde pas sans déplaisir et sur laquelle je ne reviendrai plus. La forme d'Alfred de Vigny n'est pas sans quelques défaillances (les plus grands ne sont point impeccables)

mais ses faiblesses offrent quelque chose de particulièrement surprenant, si l'on oublie la date de ses premières œuvres. De temps à autre, un fléchissement brusque de l'expression trahit le poète ; son vol qu'on suit des yeux semble tout à coup inégal ; on dirait l'hésitation gauche et lourde d'un aigle blessé ; il est vrai que, pareil à l'aigle dont il parle dans *Éloa*, il se ressaisit aussitôt et, retrouvant l'élan du génie,

Monte aussi vite au ciel que l'éclair en descend !

Il dira par exemple :

O des instants d'amour ineffable délire !

« Je suis à toi » acceptera de rimer avec « sois à moi », ce qui n'a rien de transcendant.



Le démon a cherché partout *Éloa*,  
même

Dans l'étoile qui fuit le ciel qui l'importune,

explication sans gloire de la chute des  
bolides.

Lucifer ajoute :

J'oserai même, *enhardi par un nouveau délire*,  
Toucher les fibres d'or de la céleste lyre.

Lorsque la chute définitive entraîne  
Éloa aux plus noirs abîmes, l'admirable  
et bref dialogue s'engage ainsi :

— Où me conduisez-vous, bel ange?

Viens toujours...

— Que votre voix est triste!

Jusqu'ici, rien ne dérange notre admi-  
ration attentive, mais le charme est  
rompu subitement lorsqu'à ces mots

d'une allure si naturelle : « *Que votre voix est triste !* » Éloa croit devoir ajouter ceux-ci qui, loin de renforcer l'expression, ne font que la rendre classiquement banale : « *et quel sombre discours !* »

On prétendra que Vigny aurait pu se donner André Chénier pour maître ; mais l'œuvre d'André Chénier ne parut qu'en 1819 et les premiers vers d'Alfred de Vigny portent les dates de 1815 et de 1820... Son *Éloa* est de 1823. De Vigny n'a pas pu subir encore l'influence du rénovateur de la poésie française, de ce Chénier qui est antique sans être classique, ou plutôt qui est classique à la manière des anciens Grecs. Chénier, en effet, ne puise pas l'inspiration dans leurs livres ; il n'y cherche que leurs formes d'art, qu'il reprend, pour chanter, comme

eux, des émotions directement ressenties devant la nature. Il s'affranchit des arts poétiques et, obéissant à la vie, il brise la symétrie banale du vers français, dont il enrichit le nombre et vivifie l'allure ; il varie les césures ; il trouve des enjambements qui demeurent illustres. Les règles codifiées par Boileau, et dont Racine déjà s'était libéré dans *les Plaideurs*, Chénier n'en tient pas compte. Alfred de Vigny pressentit ces nouveautés et il en trouva quelques-unes, bien avant que le prodigieux Hugo eût fait de l'alexandrin un vers protéique.

Je vois bien que les dates écrites par de Vigny au bas de ses poèmes sont contestées. M. Léon Séché, commentateur très « documenté », dresse la chronologie des *Poèmes antiques et modernes*

d'une façon qui lui est toute personnelle. M. Ernest Dupuy, poète remarquable lui-même, auteur de deux beaux ouvrages sur A. de Vigny, conteste par exemple l'exactitude de la date du *Trappiste*. Soit; mais, même en ne considérant comme certaine que la date de la première publication des *Poèmes antiques et modernes*, — 1822, — il reste vrai de dire que de Vigny est un précurseur et un novateur, et il eut raison d'écrire avec fierté, en sa préface de 1825 : « Dans cette route d'innovation, l'auteur se mit en marche bien jeune, mais le premier. »

Alfred de Vigny, qui écrivit *Éloa* bien avant la publication de la *Chute d'un Ange*, chercha pour son usage une langue nouvelle, avant l'existence du Cénacle, et

avant que le nom de Lamartine eût été prononcé en France. Reportons-nous à ses *Fragments de mémoires*, publiés par Ratisbonne, dans le *Journal d'un poète*, et qui furent écrits en 1847. Il y est dit : « Ma véritable éducation littéraire fut celle que je me fis à moi-même lorsque, délivré des maîtres, je fus libre de suivre à bride abattue le vol rapide de mon imagination insatiable. Je dévorais un livre, puis un autre. Je traduisis Homère du grec en anglais... Je m'efforçais à écrire des comédies, des fragments de roman, des récits de tragédies, mais tout cela était dans un goût qui se ressentait de tout ce qui avait été fait dans notre langue par les grands écrivains classiques, et, cette ressemblance me devenant insupportable, je déchirais sur-le-champ ce que j'avais écrit,

sentant bien qu'il *falloit* faire autrement, ayant vite mûri mes idées et *n'en trouvant pas encore la forme.* »

Voilà le novateur pris sur le fait.

Nous avons relevé tantôt chez lui quelques-unes de ces expressions qu'il regardait comme fatiguées à force d'avoir servi aux classiques, et qu'il est bien pardonnable d'avoir employées dans un temps où il semblait à tous que, consacrées par les maîtres du xvi<sup>e</sup> siècle et leurs imitateurs, elles ne pouvaient pas plus être changées que le cours des astres.

Ainsi, ce qui serait aujourd'hui défaillance grave chez un poète, n'était chez de Vigny qu'un reste des formes usitées, prônées même, au temps de ses études premières, et s'il faut s'étonner

de quelque chose, c'est de la modernité d'accent qui distingue déjà ses premiers poèmes ; il faut reconnaître en lui le génie de l'invention et ne tenir nul compte de ce qu'il a pu laisser traîner çà et là d'un peu suranné dans ses écrits ; ce n'est que la marque de la seule école qui fut alors honorée, et dont il se dégageait à grand'peine, éclairé sans doute par les rayons d'une gloire parvenue à son apogée, celle de Chateaubriand. Cependant celui-ci est encore l'ami des périphrases et le serviteur du mot noble.

La périphrase et le mot noble vont être bientôt condamnés à l'exil et à la mort par les poètes conjurés. La guerre contre les vieux arts poétiques, de Vigny avec eux la fomenta en complice, mais certainement aussi, pour une part, en

instigateur, en novateur ; il l'affirme dans son journal, et il est de ceux que l'on peut croire.

Notre Alfred de Vigny ne prend donc le mot d'ordre ni de Lamartine, ni de Hugo, ni d'Alfred de Musset. Il innove, et nos trois grands poètes ne sont pas sans lui devoir quelque chose.

Au rebours des savants dont les découvertes s'enchaînent, — l'une appelant l'autre, — le poète, d'après Victor Hugo, ne doit rien à ses prédécesseurs. Il tire tout de soi-même. Telle est l'opinion que défend l'auteur d'*Hernani* et de *la Légende des siècles* dans son livre sur Shakespeare. Tout au contraire, il semble évident que les inspirations d'un poète peuvent accroître, dans leur faculté de comprendre et de sentir, les poètes



d'une époque suivante, et les aider à monter plus haut. Même les inspirations de très humbles poètes peuvent exalter le plus grand. Qu'on soit Victor Hugo, Corneille, Shakespeare ou le Dante, on ne trouve pas tout en soi. Victor Hugo, lui, en dépit de sa théorie sur la génération spontanée de l'œuvre poétique dans le cerveau du poète, eut au suprême degré le génie de l'assimilation involontaire. Un mot fécondait instantanément ce génie prodigieux. Son œil perçant avait bientôt fait de découvrir partout, sur son chemin, la graine merveilleuse, tombée devant lui et qu'il sentait toute gonflée d'un avenir puissant; il en devinait toute la fécondité; il en prévoyait les fleurs; il la jetait dans sa terre à lui; il forçait la semence à donner l'arbre,

puis la forêt. Et tout ce travail se faisait certainement sans qu'il se fût demandé : « D'où vient cette graine ? De quel arbre est-elle tombée ? Où l'ai-je rencontrée pour la première fois ? » Il n'en savait rien et n'avait pas à le savoir. Il était comme le fils d'Ouranos, le père Océan, qui boit les fleuves qui, eux-mêmes, boivent les rivières. L'aigle peut se dire le maître de tout le ciel, et le lion de tout le désert. Dans l'empire poétique, Hugo, maître impérieux, était partout chez lui, et c'est pourquoi je ne serais pas surpris que le *Moïse* d'Alfred de Vigny, paru en 1822, ait engendré plus tard *la Légende des siècles* de Victor Hugo, *la Légende des siècles*, bourdonnante forêt de poèmes épiques. Le dénouement d'Hernani (1829) ne semble-t-il pas avoir

été suggéré au maître des maîtres par le vers fameux d'Alfred de Vigny : « Oh ! que le son du cor est triste au fond des bois ! » (1825.)

Le *Moïse*, d'Alfred de Vigny ouvre en 1822 une série de poèmes échelonnés qui évoquent des âges divers. C'est le schéma d'une *Légende des siècles*. De Vigny projette. Hugo réalisera. De Vigny voit grand, conçoit, exprime grand. Il s'attaque, de prime saut, à une figure que nulle ne dépasse, qui fut digne du ciseau et du marteau de Michel-Ange, celle du législateur aux cornes de lumière, qui parlait à Dieu face à face.

Dès les premiers vers de ce court et grand poème, de Vigny fixe en larges traits simples la physionomie du pays que contemple et domine la figure :

Vers le midi, Judas, grand et stérile, étale  
Ses sables où s'endort la mer occidentale ;  
Il voit, sur les Hébreux étend sa grande main...

Et, dès ce seul mot, on a les dimensions de la statue dressée par l'artiste. En bas, dans la vallée, tout un peuple. Au-dessus de la multitude, la main d'un homme. La figure est posée. Les rapports sont établis. Les foules sont réduites aux proportions d'épis de blés, mouvants dans la plaine :

Pressés au large pied de la montagne sainte,  
Les enfants d'Israël s'agitaient au vallon  
Comme les blés épais qu'agite l'aquilon.

Quand Moïse parle, l'orage enveloppe  
le Sinaï vers lequel convergent les  
regards d'un peuple...

Bientôt le haut du mont reparut sans Moïse.

Quelle simplicité de lignes ! Quelle concision ! En huit mots, la rapidité du temps, une montagne, et la cime de ce mont devenue déserte parce qu'elle n'est plus occupée par un homme. Cette montagne n'était que le socle de cette statue. Et toute cette grandeur, montrée d'un mot simple, bref, évoquée par des détails physiques, accroît la sublimité morale du prophète ; la composition est ainsi bien soutenue, car c'est le démesuré du personnage qui nous prépare à comprendre sa solitude et l'abandon infini dont il gémit :

Pour dormir sur un sein mon front est trop pesant,  
Ma main laisse l'effroi sur la main qu'elle touche ;  
L'orage est dans ma voix ; l'éclair est sur ma bouche ;  
Aussi, loin de m'aimer, voilà qu'ils tremblent tous ;  
Et quand j'ouvre les bras, on tombe à mes genoux.  
O Seigneur ! j'ai vécu puissant et solitaire,  
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre.

On peut appliquer à l'âme orageuse du *Moïse* d'Alfred de Vigny, deux vers inspirés à Sully-Prudhomme par les tourmentes de la mer, roulant sans fin sur elle-même :

Une grande âme malheureuse  
Qu'isole sa propre grandeur.

Victor Hugo retrouvera, dans *la Légende des siècles*, la grandeur simple qui est celle du *Moïse* d'Alfred de Vigny; elle devint sa marque, son génie même; en voici un frappant exemple. C'est le début de la pièce illustre intitulée *la Conscience*.

Dans ce Caïn, comme dans le *Moïse*, il y a une montagne dont la présence, loin d'écraser la figure, la fait, chose singulière, paraître plus large et plus haute :

Comme la nuit tombait, l'homme sombre arriva  
Au pied d'une montagne, en une vaste plaine.  
Sa femme haletante et ses fils hors d'haleine  
Lui dirent: « Couchons-nous sur la terre, et dormons. »

Et le vers qui suit s'étale en puissance :

Caïn, ne dormant pas, songeait au pied des monts.

Des montagnes, un homme à leur base, un titan de légende qui rêve douloureusement, et dont l'immobile insomnie emplît le cadre ; c'est tout.

Voilà la grandeur concrète mise au service de la conception morale, chez l'un et chez l'autre de ces deux poètes.

C'est dans la même pièce de Victor Hugo que nous trouvons, parmi d'autres grands vers, cette formidable image :

L'ombre des tours faisait la nuit dans la campagne.

Cela est incomparable; c'est que, au fond, Hugo, comme athlète créateur d'images à sa taille, n'a point de rival : si quelqu'un, devant lui, vient à soulever une montagne, cet Atlas aussitôt en prend deux sur ses épaules. Cependant, le *Moïse* d'Alfred de Vigny demeure, à côté de *la Conscience* et du *Booz endormi*, de Victor Hugo, un des plus beaux poèmes de *la Légende des siècles* ! Il est évident que dans la littérature française, la poésie d'Alfred de Vigny vibra et vibre encore avec un timbre qui ne se régla sur aucun autre.

La critique, bien entendu, n'eut aucune peine à découvrir que *Moïse* vient de la Bible ou qu'*Éloa* semble échappée du *Paradis* de Milton. Belle découverte ! La génération spontanée est une fable.



Rien ne sort de rien ; tout est dans tout ; toute œuvre, comme chacun de nous, est anneau d'une chaîne, mais *Éloa*, *Moïse*, toute l'œuvre d'Alfred de Vigny, portent la marque d'un génie essentiellement original, qui a montré à d'autres des voies heureuses, nouvelles chez nous, Français. Nous verrons tout à l'heure que dans le théâtre d'Alfred de Musset, on rencontrerait sans étonnement un acte d'Alfred de Vigny, qui est un chef-d'œuvre : *Quitte pour la peur*.

En attendant, relisons quelques vers des *Amants de Montmorency* et de *Dolorida* d'Alfred de Vigny : nous nous serons assurés que Musset a pris là le ton de ses *Contes d'Espagne et d'Italie*.

Écoutez de Vigny (*Dolorida*) :

Oh ! jamais dans Madrid un noble cavalier  
Ne verra tant de grâce à plus d'art s'allier !  
... Jeune foule d'amants, espagnols à l'œil noir...  
Qui de vous ne voudrait (dût la dague jalouse  
Le frapper en retour de sa pointe jalouse)  
Prosterner ses baisers sur ses pieds découverts ?

Et le conte tout entier a l'allure et  
l'accent qui seront un jour l'accent et  
l'allure de *Don Paez*.

L'amant de Dolorida vient auprès de  
sa maîtresse se plaindre d'un mal sourd,  
inexpliqué, qui le dévore. Au lieu de  
pitié, il n'a d'elle que des reproches.  
Il lui a été infidèle. Elle lui demande  
si, comme elle le souhaite, sa rivale  
a souffert de le voir souffrir. Il ré-  
plique :

Je jure que jamais mon amour égarée  
N'oublia loin de toi ton image adorée :  
L'infidélité même était pleine de toi !  
Je te voyais partout entre ma faute et moi.

Elle insiste, et répond, avec l'accent qu'auront plus tard non seulement la Camargo, mais la maîtresse de *Don Paez* et toutes les Italiennes des contes de Musset :

— « T'a-t-elle vu pâlir ce soir, dans tes souffrances ? »  
— « Oui ! sois heureuse ; elle a sa part de nos douleurs ;  
Quand j'ai crié ton nom, elle a versé des pleurs,  
Car je ne sais quel mal circule dans mes veines .. »

Et tout à coup :

— « Quel est ce blanchâtre breuvage  
Que tu bois à longs traits et d'un air insensé ? »  
— « Le reste du poison qu'hier je t'ai versé ! »

Il faut convenir que si ces vers d'Alfred de Vigny étaient d'un jeune poète de 1914 et qu'il vint nous en demander notre avis, nous ne pourrions que l'engager à ne point imiter Alfred de Musset. Or, cette *Dolorida* est de 1822 et

*les Contes d'Espagne*, que Musset écrivit à dix-huit ans, sont de 1830.

*Les Amants de Montmorency* donnent la même note et préparent *Rolla*. Pourquoi meurent-ils ?

Étaient-ils malheureux, esprits qui le savez ?

Le poète, lui, n'en sait rien. Ils ont sans doute voulu fuir les lendemains trop vulgaires et monotones, après avoir goûté aux extases infinies ; ces deux êtres ont perdu pied dans l'océan des sensations ; ils veulent se laisser descendre au néant, n'ayant plus de joies nouvelles à trouver sur terre ; ils veulent, d'un bond, fuir une vie qui doit finir, pour celle qui n'aura pas de fin. Du haut de leur amour, ils ont vu l'abîme ; ils ont le vertige : ils se tueront.

Et Dieu ? Tel est le siècle : ils n'y pensèrent pas.

Deux fins lettrés de ma connaissance ont attribué longtemps ce vers à Alfred de Musset, tant il est dans le sentiment et l'allure de l'auteur de *Rolla*.

Et, par parenthèses, ce vers ne signifie nullement, comme on a pu le dire, le dédain personnel du poète pour l'idée de Dieu ; il constate seulement l'état d'esprit des enfants du siècle.

Dans *le Déluge*, comme dans *la Colère de Samson*, nous retrouvons la grandeur simple qui semble préparer l'un des avènements de Victor Hugo, annoncer les tableaux les plus largement brossés de *la Légende de siècles*... On me permettra de proposer une énigme. De qui sont les douze vers que voici ?

La terre était riante et dans sa fleur première ;  
 Le jour avait encor cette même lumière  
 Qui du ciel embelli couronna les hauteurs  
 Quand Dieu la fit tomber de ses doigts créateurs...  
 Rien n'avait dans sa forme altéré la nature...  
 Tout suivait sa loi douce et son premier penchant...  
 La prière semblait à la clarté mêlée ;  
 Et sur cette nature encore immaculée  
 Qui du verbe éternel avait gardé l'accent,  
 Sur ce monde céleste, angélique, innocent,  
 Le matin, murmurant une sainte parole,  
 Souriait, — et l'aurore était une auréole...

De qui ces douze vers ? d'Alfred de Vigny ou de Victor Hugo ?

Eh bien, les six premiers sont d'Alfred de Vigny (*le Déluge*), les six autres de Victor Hugo (*le Sacre de la femme*).

Et maintenant à qui attribuerons-nous le distique suivant :

Et la beauté du monde attestait son enfance,  
 Et rien n'était petit quoi que tout fût enfant ?

Le premier vers est d'Alfred de Vigny

et le second de Victor Hugo. Seulement le premier est de 1823 ; le second de ces vers est dans *la Légende des siècles*, première série, publiée en 1859.

Ces constatations grandissent de Vigny sans diminuer Hugo, qui a toujours le droit de dire, en posant sa patte à grandes griffes sur un globe symbolique, à la façon du lion héraldique : *Ego nominor Hugo*.

On pourrait multiplier de tels rapprochements. Ce ne serait qu'un jeu ; il sied de ne pas s'y attarder davantage. Il nous suffit d'avoir, par quelques exemples, affirmé de Vigny poète comme précurseur et comme novateur.

Le romantisme d'Alfred de Vigny n'est pas dans l'éclat extérieur, dans le fracas verbal aimé de Hugo, qui se plaît, titan

rival des dieux, à faire retentir des coups de tonnerre et flamboyer des éclairs.

Le romantisme d'Alfred de Vigny est dans sa tristesse au seuil des régions sacrées, dans l'audace mélancolique avec laquelle il y pénètre et affronte les dieux inconnus. Son romantisme est une révolte austère, laconique.

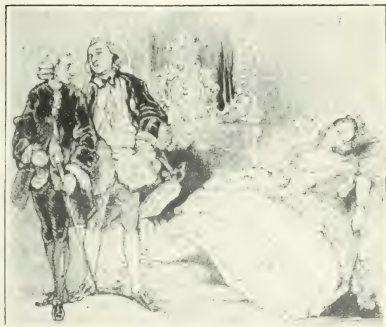
Le classicisme n'est, en dernière analyse, que la soumission de l'esprit à toutes les règles consacrées par la durée; c'est l'acceptation de la vie sociale telle qu'on la trouve organisée aux époques de pouvoir absolu; c'est la soumission aux lois morales révélées, et gardées par les religions. Le classicisme, c'est la mise en ordre sévère des idées; ce sont les idées enfermées par la raison dans des barrières au delà desquelles la



rêverie et l'intuition commencent et voient s'ouvrir un champ illimité, redoutable, où, si elles ne se surveillent pas, les imaginations s'affolent. Le classicisme enfin, c'est une haute raison composant l'œuvre d'art, et rien n'est plus superbe, — mais magnifique est aussi l'œuvre lyrique ou dramatique affranchie des règles étroites et nous offrant en spectacle non plus ce triomphe de l'esprit qui est l'entière et calme maîtrise de soi, mais la beauté quasi diabolique des passions bondissantes et en délire, une beauté verveuse dans une composition sans symétrie, parfois désordonnée et comme élémentale ; ici, les ouragans domptés, prisonniers, cachés dans les outres d'Éole ; là, les mêmes vents déchainés en tempête, visibles sur la mer

bouleversée. Ici, les tragiques ; là, les dramatiques. D'un côté Racine et Corneille ; de l'autre, Shakespeare.

S'il en est ainsi, de Vigny poète est classique comme l'est Hugo dans *la Conscience* ou dans *le Booz endormi*. Alfred de Vigny est classique par le ramassé et la fermeté de la composition. On sent que son sujet, quelle qu'en soit l'ampleur, est saisi dans un cadre inexorable, — de fer, comme sa plume. Il n'est pas homme à accepter sans examen l'image qu'apporte la rime ni à suivre tour à tour chacune des images qui naîtront de la première, jusqu'à ce que le développement de rencontre, proposé ainsi par la magie du mot, s'arrête de lui-même à bout de course, comme épuisé, à la façon d'un cheval qui a emporté un cavalier ferme



*Revue néo-romantique*

"Stello", Mademoiselle de Coulanges malade, par Tony Johannot.

[Dessin illustrant la première édition de *Stello*,  
chez Gosselin et Renduel, Paris 1832.]



en selle sans doute, mais impuissant à diriger son Pégase.

Par la fermeté sobre de la composition, de Vigny poète est donc un classique, — et il est romantique parce que, dans les éléments dont il forme son vers et son poème, il a le don de laisser entrer de l'indéterminé sensible, je ne sais quoi de fluide, de plus grand que lui-même et qui flotte autour de ce qu'il écrit comme le rayonnement astral des occultistes, lueur d'un autre monde, double le corps d'un homme et le fait rayonner à l'infini. Son œuvre exsude une lumière diffuse. Il fait songer, réfléchir, aimer, bien par-dessus son propre rêve et sa propre pensée. C'est peut-être ainsi que le grand poète peut dépasser le grand philosophe, ce dernier ne cherchant

qu'à définir et à expliquer les états d'esprit dans lesquels le poète nous lance éperdument à sa suite.

Par malheur, cette façon souveraine d'être poète provoque et suscite plus facilement que d'autres des imitateurs sans génie. Beaucoup croiront qu'il suffit d'éprouver de confuses mais abondantes sensations, et les plus troubles, pour s'égalier au magicien. L'indépendance du romantique leur semble plus aisée à suivre que la discipline du classique. Chez eux, les libertés deviennent anarchie ; les règles sont détruites ; le vers, qui était assoupli, se désosse ; la composition ? ignorée. Que de facilités offertes aux audacieux ! Quant à la pénétration de l'indéterminé dans la matière du poème, quelle autre séduction ! Rien de

plus commode. On en arrive à définir la poésie : l'art d'assembler des mots vagues pour évoquer des sensations indéfinissables, diverses au gré des divers tempéraments de lecteurs. Et, au lieu de tirer leur ivresse du laurier sacré brûlant sur le trépied d'or, les prêtres d'Apollon ne la demandent plus qu'à la drogue d'Orient, au stupéfiant opium. Je veux dire que l'état poétique par excellence n'est plus pour eux qu'un « brouillamini » de sensations et d'images éveillées au hasard, se heurtant, s'emmêlant, se surmarchant... Henri Beauclair, ce bon poète qui ne voulait réaliser rien autre chose que « dans une forme simple un peu d'humanité », fit, à une certaine époque, la satire d'un de ces romantismes nouveaux, qui, bien entendu,

renient l'ancien comme l'anarchie renie la révolution ; on appelait *déliquescents* les poètes du songe trouble. Pour certains d'entre eux, l'état poétique n'était plus un état d'exaltation sibylline, divinitrice, — mais quelque chose comme une volontaire désagrégation de tout l'être intellectuel se dissolvant en images, l'ivresse des mangeurs de haschich, au cours de laquelle on se félicite de ne plus gouverner ses impressions, d'être au contraire asservi passivement à des possessions paradisiaques ou démoniaques. Le vrai génie, celui qui se commande, choisit dans les apports que lui présente le subconscient ; le faux génie n'est plus que le subconscient évadé, obscur et cahotique, amené à la lumière pour « l'épatement » du bourgeois.



De Vigny, lui, est une âme qui se surveille sans cesse, et il compose son œuvre comme il rythme les mouvements de son âme, évocatrice d'infinis.

Tel fut le poète novateur.

Que fut le novateur, dramaturge ?

Au théâtre, Vigny ne fut que l'introducteur de Hugo. Il n'apporte pas d'abord sur la scène l'œuvre personnelle d'un précurseur, mais tout de même, en y introduisant l'*Othello* de Shakespeare, en opposant la nouveauté du drame à la vieille tragédie française classique, il annonce et prépare le théâtre romantique.

Notre tragédie classique éloignait des yeux et des oreilles de ses spectateurs, rois et princes, toute trivialité. Nos tragiques se guindaient et ne daignaient

même pas sourire. Shakespeare, lui, mêlera le rire et les larmes ; il permettra à ses héros, fussent-ils rois, de dire crûment les choses, pour complaire aux portefaix et aux matelots qui l'écoutent. L'orage des passions, obscur et chargé d'éclairs, c'est là son élément. Le gouffre des infinis, les abîmes du rêve nocturne et du somnambulisme, les forces inconnues, les spectres, il nous montre tout cela. Il court au bord des falaises à pic et des tombes ouvertes, avec Hamlet, avec le roi Lear, et il est tenté par tous les vertiges. Le voile d'apparat, sous lequel le génie français du xvii<sup>e</sup> siècle cache en même temps et les trivialités humaines et les visions supraterrrestres, il le déchire de l'épée, de même qu'Hamlet, en criant « un rat »,

transperce le tapis derrière lequel se blottit Polonius.

Victor Hugo, fils d'un général de l'Empire et petit-fils par conséquent de la Révolution, alla tout naturellement (mais ce fut après Vigny) à toutes les audaces, comme couraient aux aventures les soldats de l'an II et les grognards de Napoléon. Bon sang ne pouvait mentir. Il lui fallait des batailles et des victoires, un drapeau neuf à présenter aux mitrailles, des redoutes à prendre d'assaut, des villes à conquérir. De la part d'Alfred de Vigny, gentilhomme, fils d'anciens serviteurs des rois, les mêmes ardeurs révolutionnaires sont plus singulières. Les émigrés se devaient à eux-mêmes de tenir pour les vieilles formes littéraires qui, elles aussi, sont la res-

pectable vieille France; et cependant Alfred de Vigny fut révolutionnaire plus à fond que Hugo. Comment cela se fit-il? Être soldat en temps de paix lui a été pénible. Il s'est senti inutile. Il a éprouvé vainement l'enthousiasme guerrier qui poussait toutes les âmes de son temps à des rêves de victoires. A son côté, l'épée au fourreau ne fut qu'un ornement et lui parut dérisoire. Il souffre d'une soif de gloire, toujours trompée. Il a tendu longtemps la main vers les lauriers verts que l'on cueille dans les mêlées, mais l'Empire est bien mort. Tous ces lauriers-là sont coupés. N'en est-il point d'autres? Alfred de Vigny, qui relit la Bible et cherche des consolations dans *l'Imitation du Christ*, relit aussi les poètes, et l'un d'eux lui crie un matin :

Apollon, à portes ouvertes  
Laisse indifféremment cueillir  
Les belles feuilles toujours vertes  
Qui gardent les noms de vieillir.

Un nouvel espoir le soulève. Il se dit, comme Victor Hugo, que les idées d'art ont aussi leurs champs de bataille, leurs défaites, leurs victoires, leurs drapeaux. Il se battra pour cela. Toutes les rêveries, les désirs accumulés qui gonflent inutilement son cœur, féconderont son verbe. Poète au front lauré, il conquerra une toute autre gloire que celle de l'épée, pour la donner à la nation, — la gloire de la lyre.

Et de Vigny veut être libre en art, puisque le temps des libertés est venu. Sa réserve, c'est qu'il maintiendra du moins les solidités et jusqu'aux rigueurs

de la composition; il ne délace pas le corselet de l'antique armure; il n'ôte pas le gantelet de fer; il se tient rigide et ferme, casque en tête, visière levée, — sur un Pégase soumis, caparaçonné d'acier.

Quand il appelle Shakespeare au secours de ses idées émancipatrices, il se dépasse lui-même en quelque manière, car Shakespeare ce n'est pas la composition latine et française, que pour son compte Alfred de Vigny respecte. Shakespeare se complait aux développements; il est fluide et ondoyant comme l'eau et se couvre parfois d'un manteau de brouillards comme la mer qui garde son île.

Et quel est ce drame que va choisir de Vigny pour l'offrir en modèle à la

scène française? C'est *Othello*, choix excellent puisqu'il s'agit de combattre la forme de la tragédie française, aux contours arrêtés. Or, avec *Othello* et *Yago*, ce drame a toutes les violences, tempêtes des âmes, ouragan des flots, duels, canonnades, perfidies, remords, crimes, tous les débordements; et il a, avec *Desdémone*, toutes les souplesses du saule, toutes les grâces romantiques.

*Othello*, homme à peau bronzée, noir comme un Abyssinien, est un grand général au service de Venise, mais ses amours, dans les premières scènes, n'ont pas la tenue tragique, car elles n'intéressent qu'un instant les destinées du peuple vénitien, l'instant bref où le général est accusé d'avoir séduit *Desdémone* par magie. *Othello* se défend; son amour et

l'amour qu'a pour lui Desdémone sont discutés en plein Sénat. Othello parle sans doute avec une suprême dignité, mais enfin sa confession publique nous dévoile les sentiments de la jeune fille, et les siens, avec une sincérité qui, toute pleine de charme qu'elle soit, n'en paraît pas moins extraordinaire dans un tel lieu, en présence d'une Assemblée nationale, solennelle, réunie pour parer aux périls d'une guerre imminente. Voilà qui sert au mieux la thèse romantique du traducteur et qui s'oppose le plus utilement du monde aux pompes de la tragédie. La tragédie, d'ailleurs, ne serait pas la seule à ne pas tolérer, en un pareil moment, ce genre de confidences sentimentales. Je crois bien que ni notre Assemblée des Anciens, qui siège au



Luxembourg, ni même celle de notre Palais-Bourbon, composée d'éléments plus jeunes, ne demanderait à un généralissime le récit de ses fiançailles secrètes; ni l'une ni l'autre de nos deux Chambres, pourtant, ne se pique d'être classique en ses discours à la façon des écrivains du siècle de Louis XIV et de Bossuet. Avec Othello, le *naturel* entre au Sénat de Venise comme Louis XIV entra botté au Parlement ou comme Bonaparte suivi de ses grenadiers dans la salle de l'Assemblée nationale, le 18 Brumaire. Il entre et dit : « Regardez-moi bien; je suis le naturel; et l'art c'est moi. » Il vient instaurer au théâtre un régime nouveau, installé depuis longtemps dans l'Angleterre de Shakespeare et de Cromwell. Une scène d'intimité amoureuse,

de comédie, en plein Sénat, voilà ce que Vigny, accompagnant l'ombre de Shakespeare, apportait sur la scène du Théâtre-Français, pour en expulser les sacrosaintes conventions de la tragédie. La scène d'intimité publique se prolonge. Le futur beau-père d'Othello est un vieux sénateur bougon, un véritable Cassandre, qui grogne ses ennuis et ronchonne ses menaces. — Ah ! il ne parle pas le langage de Corneille, ce bon Brabantio ! — « Que Dieu nous bénisse ! dit-il. Soyez donc père ! En voilà des enfants ! Ma parole, il vaut mieux en adopter qu'en faire. Ah ! elle veut partir ? Soit ; qu'elle aille au diable ! Je serai enchanté de rester seul. Allons, allons, qu'on passe aux affaires d'État... La séance continue. » C'est bien, vous le voyez, le

triomphe révolutionnaire du naturel. Le naturel, dans *Othello*, porte, doge avec le doge, le bonnet ducal de Venise qui, on le sait, ressemble au bonnet phrygien.

Par la suite, on aura les rudesses de Yago, brutal dans l'infamie, et toutes les rages jalouses de son maître, le musulman converti en qui la race demeure irréductible et qui hurle et mord comme un tigre d'Afrique. Il ira jusqu'à se rouler à terre dans une crise d'épilepsie, au risque de déchirer sa belle tunique. Nous voilà loin des Orestes du grand siècle. Et pour couronner tant d'audace, il sera question, à tout moment, dans ce drame, d'un mouchoir fatal, de ce mouchoir qu'un hardi prédécesseur d'Alfred de Vigny appelait un *bandeau*.

Et c'est en vers que de Vigny présentait cet *Othello* au public de Corneille, de Racine et de Voltaire !

Dans la préface de son *Othello*, en 1829, de Vigny s'éleva contre le « mot noble » ; il expliqua qu'il faut nommer *mouchoir* un *mouchoir* ; qu'il ne faut pas dire *immoler* pour *assassiner*, non plus que *hymen* au lieu de *mariage*. C'est souvent pour garder le mot juste qu'il brisera le vers. Il s'abrite derrière le Racine des *Plaideurs*, qui dit : « *Madame la comtesse* », à la fin d'un vers, et rejette au vers suivant : « *de Pimbesche.* »

Toutefois de Vigny, dans *Othello*, annonce et tente l'affranchissement du vers sans le réaliser encore. Ce triomphe appartiendra à Hugo. On me permettra de placer ici un souvenir. Victor Hugo,

un soir, voulait bien me parler des puissances du vers français. « Vous en avez fait... » lui dis-je... « Un orchestre ! » acheva-t-il par un de ces mots imagés frappés à sa marque.

Jamais Vigny n'a fait rendre à cet orchestre tout ce qu'il peut donner. Il n'en avait pas besoin, d'ailleurs, pour exprimer sa poésie personnelle. A ses idées graves convenait admirablement un rythme régulier, balancé sur les deux grandes ailes de l'alexandrin. Toutefois, c'est non seulement parce qu'*Othello* servait la cause du drame romantique, mais aussi parce que de Vigny avait employé pour sa traduction un autre vers que l'alexandrin classique, c'est pour ces deux raisons que la représentation de l'*Othello* d'Alfred de Vigny à la Comédie-

Française, le 24 août 1829, fut une révolution. La préface d'*Othello* est datée du mois suivant. *Hernani* ne sera représenté que le 25 février 1830. Héraut et pionnier, de Vigny a déblayé la route, pris la citadelle d'assaut. Le gendarme rouge de Louis XVIII livre la place au fils du général de l'Empire. De Vigny fut en droit d'écrire un jour : « Lorsque le More fut entré dans la place, il en ouvrit toutes les portes et l'on sait, depuis dix ans, quels sont ceux qui y sont entrés, quelles œuvres originales et inventées y furent librement représentées. » Une idée depuis un moment me poursuit; c'est que, sans doute, la destinée d'Alfred de Vigny, comme auteur dramatique, eût été éclatante, s'il eût fait représenter, en 1829, au lieu d'*Othello* — un drame

de lui qui n'eût été ni *Chatterton* ni la *Maréchale d'Ancre*, — mais un *Cinq-Mars*.

Supposez qu'il eût choisi ce sujet de *Cinq-Mars*, non, comme il l'a fait, pour écrire un roman, mais pour le traiter en vue du théâtre. Riche d'érudition comme il l'était, ayant une vision si aiguë de la vieille France et de ses gentilshommes, capable de nous peindre en pied Richelieu tel qu'il l'a dressé dans son livre, quel drame il nous eût donné, varié, étincelant, gai, sombre, plein de réalité et de poésie ! Quelle lutte, celle du cardinal contre la noblesse qu'il décapite, affaiblissant ainsi la royauté qui sera livrée un jour, diminuée de ses meilleurs défenseurs, aux menaces révolutionnaires ! Quelle lutte non moins

acharnée, celle de M. Le Grand, tentant de renverser le cardinal-ministre avec l'appui du roi sans vigueur et des princes sans volonté! Quel troublant point de départ aux indignations de Cinq-Mars, ce procès d'Urbain Grandier, où toute justice est immolée! Quel beau groupe, celui des deux amis, Cinq-Mars et de Thou, victimes de la justice d'État, et marchant à l'échafaud appuyés l'un sur l'autre! Quelle admirable conception ils ont tous deux de la justice, du droit tels qu'ils doivent être! Rien de plus français que ce roman de *Cinq-Mars* que nous étudierons plus tard. Et comme il eût fait, pièce de théâtre, tressaillir le public de France!

Il ne serait pas impossible qu'une *Conjuration sous Louis XIII*, c'est-à-dire



*Cinq-Mars*, eût suggéré à Hugo l'idée d'*Un duel sous Richelieu*, premier titre de la pièce qui est devenue *Marion de Lorme*. En 1819 (date de la première représentation de *Marion de Lorme* qui fut écrite en vingt trois jours), *Cinq-Mars* avait eu déjà treize éditions de formats divers et des traductions dans toutes les langues. Le roman ne doit donc rien à Hugo, et l'on y trouve, au contraire, détail amusant, une phrase qui rappelle un vers de *Hernani* :

La pourpre vous va mieux : le sang n'y paraît pas.

Le Père Joseph aspire au chapeau, et l'un des personnages déclare que la pourpre lui siéra fort bien, parce que les taches de sang n'y paraîtront pas. On peut faire plus d'un autre rapproche-

ment entre *Cinq-Mars* et certaines scènes du théâtre de Hugo. *Cinq-Mars* et de *Thou*, l'un plus élégant, l'autre plus grave, un peu sombre, ont quelque chose de *Chaverny* et de *Didier*, à leurs derniers moments. M. le Grand, c'est-à-dire *Cinq-Mars*, a prononcé, devant les conjurés, chez *Marion de Lorme* elle-même, un discours qui est cousin du discours de *Ruy-Blas* devant les ministres. N'y aurait-il pas là un signe de cette influence fécondante qu'on doit reconnaître chez de *Vigny* et que, à l'insu même de tous ceux qu'il magnétisait, il exerçait déjà à distance sur plus d'un poète, et même sur celui qui devait devenir le *Napoléon* de la poésie française? Nous allons citer *Cinq-Mars* parlant aux conjurés et *Ruy-Blas* aux ministres, en

faisant alterner la prose de l'un et les vers de l'autre :

CINQ-MARS

Les premières charges de justice, qui les remplit?  
Des hommes infâmes et corrompus qui sucent le  
sang et l'or du pays.

RUY-BLAS

... ô ministres intègres,  
Conseillers vertueux ! voilà votre façon  
De servir, serviteurs qui pillez la maison !

CINQ-MARS

Paris et les villes maritimes taxées ; les campagnes  
ruinées et désolées par les soldats, sergents et gardes  
du sel...

RUY-BLAS

Ah ! j'ai honte pour nous !

Au dehors, routiers, reîtres  
Vont battant le pays et brûlant la moisson !

De Vigny fut un des lieutenants éclai-  
reurs de Victor Hugo. On peut rendre  
justice aux Masséna et aux Berthier  
sans diminuer d'un éclair la rayonnante  
gloire de l'Empereur.

Après *Othello*, de Vigny emprunta à Shakespeare *Shylock* dont l'exécution semble plus heureuse. Il dut se complaire au portrait du juif, buriné dans du bronze noir; à son âpre rancune si cruellement expliquée; au cri de ses revendications; à la légende des trois coffrets; au charme musical de la scène entre Lorenzo et Jessica :

Vois que la lune est belle et que son disque est pur !  
Ce fut dans un tel soir, avec ce ciel d'azur,  
Tandis qu'un vent léger caressait la feuillée  
Des larmes de la nuit encor toute mouillée,  
Que Troïlus de Troie escalada les murs,  
Pour venir doucement, par des chemins obscurs,  
Adresser les soupirs de son âme brûlante  
A Cressida la Grecque et la voir dans sa tente.

Malheureusement, le poète retombe à employer quelques-unes des formes contre lesquelles il combat :

Tu ne conduiras pas, jusqu'au dernier excès,  
De ton invention l'effroyable succès!

Le *Maréchale d'Ancre*, dont le dessin est pourtant très ferme, n'excite pas un intérêt bien vif. La mémoire n'en conserve pas un souvenir coloré ni saillant. Il n'y a de charmant dans ce drame que l'aisance avec laquelle s'y meuvent les jeunes seigneurs, la même qu'ils ont dans *Cinq-Mars*, et qui sera celle du jeune duc dans ce chef-d'œuvre : *Quitte pour la peur*.

Vous connaissez le sujet de cet acte exquis. La duchesse n'a plus revu son mari depuis le jour de son mariage. Il vit à Versailles où il fréquente chez une marquise qui doit être bien délicieuse pour faire ainsi oublier au volage époux sa délicieuse jeune femme. Il ne trouve

pas mauvais que la duchesse se console de son côté avec un joli chevalier qui doit être bien digne d'amour pour que ses soins soient agréés sans réserve par une si gentille duchesse! Pauvre duchesse! la voici un beau matin toute nerveuse, inquiète, agitée. Pourquoi? Demandons-le au vieux médecin Tronchin. Il nous dira que le cas est des plus graves. Du moins il nous le donnera à entendre... Oh! oh! voilà une paternité que le duc ne voulait pas prévoir! Averti par Tronchin, il arrive, une nuit, à grand tapage, chez la duchesse. Bruit de carrosse, rumeurs, valets porte-flambeaux envahissant la cour... — « Ah! mon Dieu! Rosette! Ah! pauvre chevalier! Ah! c'est fait de moi!... » Car le duc ne peut venir qu'en galant homme :



(Revue hebdomadaire.)

CHARTREUX brûlant ses manuscrits. par TOBY JOHANSON.

(Dessin illustrant la première édition de *Stello*,  
chez Gosselin et Renouel, Paris 1852.)





ou bien par brusque repentir, en amoureux, — ou bien en justicier, vengeur de son honneur outragé.

Il entre en effet d'un air galant et se complait à prolonger les deux craintes alternées de la duchesse. Ainsi se passe la nuit terrible. Enfin il reprend son épée et son chapeau, un instant quittés :...  
« Madame, je vous ai dit que je tenais à notre nom. En voici la preuve : vos gens et les miens m'ont vu entrer ; ils me verront sortir ; et, pour le monde, c'est tout ce qu'il faut. »

Que ne puis-je vous lire cet acte ! Il fallait pour traiter pareil sujet une délicatesse et une fermeté de main, un esprit et un cœur incomparables. De Vigny y montre tout cela. L'acte est adorable, tendre avec discrétion, spirituel

en diable, élégant à l'unisson, et d'une grande hauteur de pensée, car, en pareil sujet, il était impossible qu'Alfred de Vigny ne mît pas, sous le marivaudage, une idée haute, — et c'est celle du pardon, accordé au nom, toujours, d'un idéal de justice. Le poète dit dans la préface : « A-t-il le droit d'être un juge implacable, l'homme qui lui-même est attaché par une chaîne étrangère et qui a méconnu ou brisé la chaîne légitime ? » Et pour achever d'élever le débat, l'auteur prête à son personnage sa propre pensée, — celle qui a occupé toute sa vie, celle-ci : « La religion, irréparable malheur peut-être, s'en est allée en plaisanterie, fondue, avec le sel attique, dans le creuset des philosophes. »

*Chatterton* fut, au théâtre, le plus grand

succès d'Alfred de Vigny. Nous retrouverons dans *Stello* la thèse que soutient de Vigny en faveur des poètes. Il veut que l'État leur assure du pain et des loisirs. Pour l'auteur de *Stello*, ce drame était l'histoire d'un poète douloureux qu'il fallait plaindre et sauver de la misère, à cause de son génie. Pour le public, ce fut tout simplement, je crois, l'aventure d'un jeune homme très pauvre, assez malade pour ne plus pouvoir travailler, pas assez énergique pour accepter une détresse momentanée et savoir être modeste. Chatterton est aussi délicat de sentiments que de santé. Il a pris logement dans la maison d'un riche boutiquier, John Bell, dont l'exquise femme devine toutes les souffrances du jeune homme qu'elle fait secourir dis-

crètement par ses deux gentils enfants. Entre le jeune homme et la jeune femme flotte un amour d'âme plein de tristesse et de charme. Un quaker, hôte de la maison, se fait l'ange gardien de cet amour délicieusement pur. Il a, lui aussi, quoique de sagesse méthodique, une délicatesse subtile, infinie, qui fait contraste avec les lourdeurs du mari, calculateur avare, et celles du lord-maire Beckford, aïeul des sots admirables qui se pavant dans les pièces d'Alfred de Musset. Chatterton a écrit au lord-maire une lettre pressante, qui appelle au secours. La réponse, lord Beckford l'apportera lui-même; mais chacune de ses paroles est une impertinence qui blesse à mort l'homme de tendresse, de pitié et de génie, à qui est offerte une place de

premier valet de chambre. Chatterton préfère mourir, et, en effet, il se tue.

Voilà le drame qui fut accueilli par l'émotion et l'acclamation du public. Pourquoi? Parce qu'il est d'une simplicité et d'un naturel parfaits; mais, soyons sûrs que c'est bien l'infortune d'un jeune homme très pauvre, et non le désespoir du poète, qui provoqua l'attendrissement. Il est très certain que la cause d'un poète ne peut pas intéresser profondément le grand public. Les artistes, ces êtres d'exception, ne peuvent émouvoir que par les passions qui leur sont communes avec les autres hommes, non par celle-là même qui leur tient le plus au cœur et qui est l'amour de leur art et de la gloire. Il faut que le drame d'Alfred de Vigny ait en lui une vertu humaine bien puis-

sante, pour avoir triomphé malgré la qualité du personnage ! Ce qu'il convient de noter avec soin, c'est que le premier des romantiques réagissait, ici, par la simplicité, contre le romantisme même ! Ce drame d'Alfred de Vigny n'est, en effet, romantique que par son principal personnage, uniquement ; par la façon dont Chatterton s'exalte, s'indigne, déclame et meurt. Que ne vend-il ses bottes, comme le lui conseillait un critique ! Que n'accepte-t-il, en toute modestie, la place que lui offre cet imbécile de lord-maire ! Il pourrait vivre quelque temps encore pour le travail, l'amour et la gloire ! Il ne serait plus romantique mais raisonnable. Tout le drame autour de lui est naturel, profond, sans la moindre complication. Alfred de Vigny prend

parti formellement contre ce qu'il appelle « les surprises enfantines » du théâtre d'intrigue; il annonce le théâtre libre. Il prédit, en propres termes, dans sa préface, un « théâtre de pensée ». Bien véritablement et à bon droit, il se pose partout en novateur. Il rêve un théâtre très noble en même temps que populaire, et qui nous apportera *des caractères et non des rôles*. Il veut, il prépare la liberté littéraire. Il sent très bien qu'elle est une des conséquences de l'autre, puisqu'il dit : « Tout était bien en harmonie dans l'ex-système féodal et théocratique, et pourtant il fut. » A peuple affranchi, littérature affranchie.

Cependant, aujourd'hui encore, le romantisme comme la révolution et comme l'empire, a ses ennemis déterminés.

C'est qu'il est très facile de ne pas adhérer à un mouvement de politique ou d'art, lorsque, devenu une simple date historique et séparé de toutes les causes qui l'ont amené, il n'a plus aucune des puissances qui entraînent tous les esprits d'une époque.

Tel aujourd'hui se déclare l'irréductible ennemi de l'idée napoléonienne, qui, pour un mot du grand homme vivant, eût donné son sang et son âme. Tel bourgeois placide, tel paysan pacifique, que le mot de révolution affole, eût emboîté le pas derrière les foules les plus enthousiastes, peut-être les plus sanguinaires, aux pires jours de 93. Quand un barrage se rompt, des pentes brusques changent en torrents des eaux dormantes. Aucun événement ne peut être vraiment bien



jugé et compris, parce qu'on ne revoit jamais assez bien tout l'enchaînement des causes qui le rendirent inévitable. Le romantisme fait naturellement suite aux retentissantes aventures politiques qui emplirent les dernières années du XVIII<sup>e</sup> et les premières du XIX<sup>e</sup> siècle.

La Révolution française, c'est, dans les faits, l'agonie du classicisme. Bonaparte c'est, en fait, l'avènement du romantisme. Napoléon, il est vrai, instaure en classique un ordre nouveau imité de l'ancien; c'est en classique qu'il fait ses plans de bataille, en songeant au César antique. C'est en classique qu'il a rédigé les codes sur les modèles romains, et protégé Talma. N'importe; son manteau soulevé par le vent des batailles, ses gestes et ses appels au peuple et aux armées, sont

romantiques ; l'outrance de son activité n'appartient plus aux anciennes règles. Vue d'ensemble, sa vie n'est qu'une ode échevelée, aux cent strophes changeantes. Unité d'action, unité de temps, unité de lieu, l'ami de Talma les écrase sous le talon de ses bottes éperonnées. Il est ici et là, partout à la fois ; il court de l'Occident à l'Orient. A son aurore, il a montré du doigt à ses soldats les sphinx d'Égypte et les leur a donnés comme des témoins animés de leurs exploits, chargés d'annoncer leur gloire à tous les siècles morts, dans on ne sait quel monde de fantômes. Il peut tout dire et on le croit. Il parle et la terre frémit. Où ira-t-il demain ? On ne sait. Mais il s'élançe, et tout suit. Il est légendaire tout vivant ; il apparaît aux petits enfants de France dans une vision d'apo-

théose; le monde attend chaque jour de lui un nouveau miracle; ses proclamations flamboient comme des faisceaux d'éclairs portés dans les griffes de l'aigle romaine ressuscitée et irréaliste; on espère tout de lui; où ne montera pas le génie de la France, guidé par la volonté de l'homme du destin? Horrible en même temps qu'elle est sublime, la grandeur des hécatombes qu'il ordonne terrifie ceux qu'elle exalte. Il se passe dans l'univers quelque chose qui consterne, subjugué, affole et fait délirer l'imagination humaine. Cet empereur maître des rois n'est qu'un officier de fortune. Il est une antithèse couronnée. Il sort de la liberté et il est le tyran. Tout est donc bouleversé. Une secousse ignorée jusqu'ici ébranle toutes les âmes. L'homme provi-

dentiel est promu dieu. Tout à coup, son étoile pâlit. L'éclair qu'il tient dans son poing fermé s'éteint noyé sous les neiges de Russie. Le voilà prisonnier d'une île; il en sort, et les prodiges recommencent. Les armées s'agenouillent, les rois fuient ou tremblent. Le temps des Talma, des tragédies aux rimes plates où les princes antiques, sûrs de leur puissance, échangent des diplomaties et des psychologies dans une langue régulièrement cadencée, est ainsi aboli par celui-là même qui les aimait et qui, mêlant la comédie au drame, a trouvé le temps de signer, aux lueurs de l'incendie de Moscou, le décret qui régit encore le Théâtre-Français. Mais maintenant ses aigles blessées battent de l'aile. A la grandeur des catastrophes qu'il déchainait et qu'il dirigeait, suc-

cède la grandeur des catastrophes qu'il lui faut subir, et la France avec lui. C'est l'ère des regrets infinis, des rêves sur les pans de muraille écroulés, des attitudes hautaines et méditatives au bord des flots, sur les escarpements d'une île. Le paysage expressif prend une importance qu'il n'avait jamais eue dans les tragédies. Le décor, qui a changé à tout instant au cours de cette épopée théâtrale, associe à l'aventure finale la rumeur des vents, l'immensité des flots, toute la majesté de l'infini. Talma est dépassé. On demande des acteurs accoutumés à Shakespeare, et dont le pied demeure ferme sur les flancs abrupts des falaises où le roi Lear, battu des tempêtes, gémit, suivi d'un fou... A quoi pensent alors, pendant l'agonie du héros, ces généra-

tions qui attendaient chaque matin l'annonce d'une victoire nouvelle et qui espèrent encore, vaguement, on ne sait quoi de plus merveilleux ? Que vont dire et faire tous ces écoliers qui, dès la petite enfance, ont formé des rêves de souveraine puissance, à l'exemple du dieu des batailles ? Les incendies sont éteints, mais aussi toutes les fusées crépitantes et éblouissantes du prodigieux feu d'artifice ; il n'en reste que des bâtons creux et tout noircis, des cendres, seuls vestiges de la fête de sang et de feu, de pourpre et d'or, donnée au monde en l'honneur d'un homme... Alors, au lendemain de la féerie qui ne pouvait pas toujours durer, les yeux effarés dans les ténèbres, cherchent, appellent des signes nouveaux, des météores, des as-

tres consolateurs, des labarums vengeurs...

Qui de nous, qui de nous va devenir un dieu ?

Mais, par bonheur, certains prodiges ne se recommencent pas de longtemps.

Alors, aux âmes désespérées qui avaient pris en habitude le spectacle quotidien d'un monde sans cesse vibrant, secoué, transformé, trépidant, saignant et gémissant, mais glorieux; aux oreilles qui aimaient le bruit magnifique des buccins, du canon et de la foudre; aux yeux avides de voir hennir et bondir des chevaux harnachés de velours et d'or, cabrés sur des cimes d'Alpe, en plein ciel; à ces âmes du lendemain de l'empire, il fallait un théâtre en tumulte, une poésie en flamme, une littérature

éclatante; il fallait une suite imaginaire aux splendeurs et aux vacarmes réels de l'épopée impériale... C'est alors surtout qu'on demande à la vie, à la paix, à l'amour plus qu'ils ne peuvent donner; il faut des scènes qui se heurtent et qui éclatent,

Électeurs de drap d'or, cardinaux d'écarlate,

le cor d'Hernani, les batailles au parterre, des rimes qui sonnent comme des cymbales, des préfaces pareilles à des proclamations, des fins de strophes semblables à des coups de tonnerre, — un art enfin qui rappelle et remplace, fasse désirer encore et regretter les grandeurs passées... et en même temps qui mette, sous l'éclat, sous le tapage, le sentiment du néant de tout, la mélancolie qui mur-



mure : tout n'est que vision passagère, chimère et fumée...

C'en est fait, rêve éteint ! splendeurs évanouies !

Tel fut le mouvement qui amena le romantisme. Victor Hugo en a incarné plus que tout autre le caractère varié, bruyant et dominateur. Il fut le Napoléon du verbe, et, mort, il a passé sous cet arc de triomphe élevé pour l'autre et par l'autre.

De Vigny, lui, à l'écart sur une cime, s'est complu davantage au regret des belles victoires sans lendemain, aux pitiés que soulèvent les défaites comme les triomphes de l'épée, — au charme enfin de rêver une humanité de paix et d'amour sur les ruines d'un monde qui a blasphémé tous les dieux.



# TROISIÈME CONFÉRENCE

---

**ALFRED DE VIGNY ÉCRIVAIN SOCIAL**

SES IDÉES

SUR LE SOLDAT ET SUR LE POÈTE

IL EST, DANS *CINQ-MARS*, LE MORALISTE

ÉPIQUE



Nous allons voir aujourd'hui — dans *Servitude et grandeur militaires*, dans *Stello* et dans *Cinq-Mars* — Alfred de Vigny écrivain social.

Au moment de vous faire pénétrer avec moi dans ses émotions de soldat, j'hésite ; je crois être au seuil d'un antre sacré, où un dieu tourmenté, chercheur d'énigmes, offre aux OEdipes des problèmes redoutables. Les problèmes sociaux ont ceci d'inquiétant que, présentés par des esprits politiques, ils irritent les passions et s'obscurcissent dans la vio-

lence des discussions. Il faut donc n'interroger Alfred de Vigny sur la vie des armées, sur la légitimité de leur intervention pour le maintien de l'ordre à l'intérieur, — que dans un esprit purement spéculatif. Il faut rêver avec lui la solution heureuse de certains problèmes, uniquement par amour de la vérité et de la justice. Étudier Vigny dans d'autres conditions, ce serait le trahir. Il est évident qu'en 1835, il n'entendit pas prendre parti dans les discussions politico-sociales de 1914.

Vous savez que ce livre, *Servitude et grandeur militaires*, contient trois nouvelles : *Laurette ou le Cachet rouge*, *la Veillée de Vincennes* et *la Canne de jonc*.

LE CACHET ROUGE : Un ancien capitaine de la marine marchande, devenu

officier de l'ex-marine royale, reçoit à son bord, sous le Directoire, le 28 fructidor 1797, étant commandant du brick de guerre *le Marat*, soixante soldats et un déporté qu'il doit conduire à Cayenne. L'ordre est de traiter avec ménagement ce condamné qui est accompagné de sa femme. La lettre du Directoire en contient une seconde, scellée de trois cachets rouges, au milieu desquels il en est un quatrième, démesuré. Défense d'ouvrir cette seconde lettre avant le premier degré de latitude nord, du 27° au 28° degré de longitude. A ce moment, on sera près de passer la ligne.

Le vieux capitaine prend en amitié le jeune déporté et sa jeune femme. Il finit par adorer ces deux amoureux, « deux oiseaux de paradis », dit-il. Les deux

enfants lui rendent tendresse pour tendresse. On navigue joyeusement; mais voici qu'on approche de la ligne. Il va falloir ouvrir la lettre au cachet rouge. Le commandant, non sans quelque inquiétude, rompt enfin ce cachet... Ordre de fusiller, en pleine mer, le malheureux jeune homme. L'ordre ne peut pas être discuté. Le commandant, le désespoir au cœur, doit obéir; il maudit ceux qui ont donné l'ordre abominable, mais il est soldat; il obéit. Laurette devient folle. Le capitaine l'adopte; il ne se séparera plus d'elle. Il emmène sur tous les champs de bataille la pauvre femme, toujours blottie dans une pauvre carriole. Il soigne comme un père la malheureuse, aimante et douce dans sa folie, jusqu'à ce qu'enfin il soit tué à



Waterloo. Elle alors, s'en va mourir, furieuse, à l'hôpital d'Amiens. Et cette terrible histoire qui, par bonheur, ne saurait être de notre époque, — inspire au poète les réflexions que voici : « Il faudra bien que l'on en vienne à régler les circonstances où la délibération sera permise à l'homme armé et jusqu'à quel rang sera laissée libre l'intelligence et avec elle l'exercice de la conscience et de la justice; il faudra bien, un jour, sortir de là. »

N'avais-je pas raison de dire que de Vigny allait nous mettre en présence des problèmes les plus redoutables? La question qu'il pose ici, c'est celle que soulève M. Paul Bourget dans son roman *l'Émigré*.

« Je ne me dissimule pas, ajoute de

Vigny, que c'est là une question d'une extrême difficulté et qui touche à la base même de toute discipline. Loin de vouloir affaiblir cette discipline, je pense qu'elle a besoin d'être corroborée sur beaucoup de points parmi nous, et que, devant l'ennemi, les lois ne peuvent être trop draconiennes... mais lorsque (l'armée) n'a plus devant elle que la mère patrie, il est bon qu'alors, du moins, elle trouve des lois prévoyantes qui lui permettent d'avoir des entrailles filiales... Qu'il ne soit jamais possible à quelque aventurier parvenu à la dictature de transformer en assassins quatre cent mille hommes d'honneur. »

Cette responsabilité individuelle revendiquée pour le soldat serait, selon les hasards des luttes politiques, récla-

mée tour à tour par des partis diamétralement opposés. Il ne faudrait donc pas, selon Alfred de Vigny, que de l'armée fût chargée d'autre chose que la défense du territoire... « L'armée moderne, dit-il, sitôt qu'elle cesse d'être en guerre, devient une gendarmerie... L'homme soldé, le soldat,... est un martyr féroce et humble tout ensemble, que se rejettent le Pouvoir et la Nation toujours en désaccord... « Que de fois, dit Canne-de-Jonc, lorsqu'il m'a fallu prendre une part obscure, mais active, dans nos troubles civils, j'ai senti ma conscience s'indigner de cette condition inférieure et cruelle... Que quelques ouvriers viennent à s'ameuter contre leur chef d'atelier, qu'un fabricant ait la fantaisie d'ajouter, cette année, quelque cent

mille francs à son revenu,... on crie au secours de part et d'autre. Le gouvernement, quel qu'il soit, répond avec assez de sens : *La loi ne me permet pas de juger entre vous; moi, je n'ai qu'à vous envoyer mes gladiateurs, qui vous tueront et que vous tuerez.* En effet, ils vont, ils tuent et sont tués... Il est convenu que ceux qui meurent sous l'uniforme n'ont ni père, ni mère, ni femme, ni amie à faire mourir dans les larmes. C'est un sang anonyme. » Alfred de Vigny pose la question. Il ne la résout pas. Ainsi, il apporte à tous les OEdipes de la politique des problèmes dévorants... Et cependant toute agression appelle une défense. Faut-il donc se dire que la guerre, pas plus civile qu'internationale, ne saurait être abolie? Qu'elle est inscrite dans la

loi du monde à jamais? Qu'il y a, à l'existence de ce fléau, des raisons mystérieuses? « Non! dit Alfred de Vigny soldat. Non, il n'est point vrai que, même contre l'étranger, la guerre soit divine; il n'est point vrai que la terre soit avide de sang. La guerre est maudite de Dieu et des hommes même qui la font et qui ont d'elle une secrète horreur, et la terre ne crie au ciel que pour lui demander l'eau fraîche de ses fleuves et la rosée pure de ses nuées... » Pour moi qui lis cette page d'Alfred de Vigny, je n'essaierai pas de transformer un vœu, une espérance de paix, en certitude de l'avenir pacifique du monde; et je ne puis affirmer que tout cela soit très raisonnable, mais je dis que cela est très beau.

Le poète continue ainsi : « On ne

peut trop hâter l'époque où les armées seront identifiées à la nation, si elle doit s'acheminer au temps où les armées et la guerre ne seront plus, et où le globe ne portera plus qu'une nation unanime enfin sur ses formes sociales; événement qui, depuis longtemps, devrait être accompli. »

C'était tout à l'heure M. Paul Bourget qui aurait pu citer Alfred de Vigny avec faveur; c'est maintenant à M. Jaurès d'applaudir.

Par bonheur, nous n'avons pas à conclure; je dis par bonheur, car je sais trop qu'aujourd'hui un simple vœu de pitié, de pure sympathie humaine, peut appeler sur un homme les colères qu'on réserve aux anarchistes sans patrie. Et pourtant, le rêve, le vœu d'une paix uni-

verselle même chimérique, ne sont-ils pas (bien qu'on ait souvent paru l'oublier) ceux du catholicisme même? La religion chrétienne ne poursuit-elle pas, par des moyens tout autres que ceux d'un Napoléon, l'unité du monde? n'annonce-t-elle pas le royaume unique des âmes conquises et rapprochées au nom du Christ?... Laissons rêver les poètes. On aurait tort de répondre à leur beau songe, si bien d'accord avec les aspirations de la religion, par les invectives qu'inspire la fureur politique. Oui, laissons rêver les poètes. Il y a parfois dans leurs chimères une utile prescience des avenir meilleurs, et, même quand ils sont, comme Alfred de Vigny, dévorés par le doute, il y a parfois dans leurs visions quelque chose de religieux, c'est-à-dire

de plus respectable et de plus impérieux que nos raisonnements humains.

De Vigny n'a pas manqué de nous faire entendre que l'idée philosophique humanitaire est, avant tout, chrétienne et catholique; il l'a fait en confrontant le Pape et l'Empereur dans une scène immortelle où Pie VII, il est vrai, ne déclare pas la guerre à la guerre, mais où son attitude de douceur paisible suffit à établir la supériorité de l'esprit de mansuétude sur l'esprit de colère. Et comment cette idée de paix, si touchante dans l'Évangile, serait-elle changée en son essence et deviendrait-elle condamnable lorsqu'elle se refuse à porter la marque chrétienne qui est sa marque originaire? Le jour où les anarchistes les plus déterminés s'emparent, mala-



droitement d'ailleurs, de cette idée qui les condamne, comment se pourrait-il faire qu'elle devint tout à coup méprisable, comme si elle n'existait pas par elle-même, indépendante des qualités de ceux qui la soutiennent? Tout ce qui se fait de bon dans le siècle au nom de la pitié, de la solidarité (noms laïques de la charité), devient-il mauvais pour n'être pas toujours réalisé au nom de la religion? La bonté philosophique, toute indépendante qu'elle se proclame, n'a été intronisée dans le monde que par l'Évangile. Le libre penseur le plus hardi est, comme notre cher et grand de Vigny, marqué au front du signe indélébile de la croix. Dans le rêve, peut-être utopique, peut-être sensé, d'un accord des nations, — dût cet accord être rompu

parfois par des luttes momentanées qui ne seraient plus alors que des dissensions intestines réprouvées d'avance, non plus officiellement louées, — dans ce rêve de paix générale, il faut vénérer encore, lorsqu'on aime la parole du Christ, ce qu'il appelait le règne de Dieu sur la terre : « Que votre règne arrive... que votre volonté soit faite sur la terre comme elle l'est au ciel... Pardonnez nous nos offenses, comme nous les pardonnons à ceux qui nous ont offensés. » La prière incomparable, oubliée parfois des fidèles serviteurs de l'Église, peut devenir saintement le cri de ceux-là mêmes qui semblent le plus éloignés d'elle. Cette prière, n'est-il pas juste de la reconnaître partout? Elle a la même beauté et la même efficacité

dans tous les cœurs sincères. Elle jaillissait chaque jour du cœur ardent de Jeanne d'Arc qui ne voulait être guerrière qu'avec un étendard en main, sans frapper de l'épée, — comme pour bien signifier que le génie de la défense légitime doit savoir mener les armées d'une nation à la bataille, mais aussi qu'il réserve sa foi dans l'avenir chrétien qui s'appelle la paix du monde.

C'est ainsi que le génie de la France est pacifique, et c'est ainsi qu'il est guerrier. Alfred de Vigny n'a pas voulu dire autre chose.

Je n'ai pas cru, mesdames, messieurs, pouvoir ne vous apporter ici qu'une longue glose sur Alfred de Vigny. J'ai cru qu'il fallait vous donner, en citations répétées et rapprochées, la fleur de ses

pensées et de ses sentiments. Je ne saurais rien admirer sans désirer voir de mes yeux l'impression produite sur d'autres cœurs ou d'autres esprits par les choses que j'admire. C'est pourquoi je désire assister, une fois encore, avec vous, à la célèbre entrevue du Pape et de l'Empereur, contée dans *Servitude et grandeur militaires* par le capitaine Canne-de-Jonc.

Au moment où le Pape pénètre seul dans une chambre du palais de Fontainebleau, (il vient y attendre Napoléon), un page, étourdi et surpris, n'a que le temps de se jeter « dans l'alcôve d'un grand lit de parade qui ne servait à personne, fortifié d'une balustrade et fermé heureusement plus qu'à demi par des rideaux semés d'abeilles. »

Ainsi caché, notre page n'osera plus paraître et assistera à l'entrevue ; il entendra le *Dialogue inconnu*.

L'Empereur ! le Pape ! Ces deux moitiés de Dieu, dira Victor Hugo d'un autre pape et d'un autre empereur.

Le tête-à-tête est formidable.

— « Ah ! monsieur ! quelle scène ! Quelle scène ? Je la vois encore. Ce ne fut pas le génie de l'homme qu'elle me montra, mais son caractère. »

Le Pape écoute, résigné, la parole tranchante de l'Empereur. L'homme de paix subit la brutalité de l'homme de guerre.

— « Je n'ai jamais eu le temps d'étudier la théologie, moi, dit l'Empereur, mais j'ajoute encore une grande foi à la puissance de l'Église ; elle a une vitalité prodigieuse, Saint-Père. Voltaire vous

a bien un peu égratigné, mais je ne l'aime pas... Tenez, nous pourrions, si vous vouliez, faire bien des choses à l'avenir... J'ai beau chercher, je ne vois pas bien, en vérité, pourquoi vous auriez de la répugnance à siéger à Paris pour toujours... Je vous laisserais les Tuileries, si vous vouliez... Pourvu que la guerre et la politique me fussent laissées, vous arrangeriez l'Eglise comme il vous plairait. Je serais votre soldat tout à fait. Voyez, ce serait vraiment beau; nous aurions nos conseils comme Constantin et Charlemagne; je les ouvrerais et les fermerais; je vous mettrais ensuite dans la main les vraies clefs du monde, et comme Notre-Seigneur a dit : « Je suis venu avec l'Épée », je garderais l'épée, moi : je vous la rapporterais seulement

à bénir après chaque succès de nos armes... »

Ne vous semble-t-il pas entendre la scène où Jésus est tenté par le démon : « Vois à tes pieds toutes ces richesses... Elles seront tiennes si tu me dis oui... »

En réponse à ces propositions politiques, le Pape, paisible, murmure, à peine entendu, ce seul mot : *Commediante*.

Bonaparte bondit comme un léopard blessé !... Il se mord les lèvres jusqu'au sang. Que va-t-il arriver ? Le Pape demeure immobile, les mains crispées sur les têtes d'aigle de son fauteuil.

Alors Bonaparte éclate en cris de rage.

— « Ah ! vous n'y êtes pas, si vous croyez qu'on puisse avec moi faire du sang-froid insolent !... Savez-vous bien

que vous ne seriez qu'un pauvre curé, si je le voulais!... C'est moi qui vous tiens dans mes doigts!... C'est moi qui fais semblant de vous compter pour quelque chose parce que vous représentez une vieille idée que je veux ressusciter... Et vous croyez bonnement que l'on a besoin de vous, et vous relevez la tête, et vous vous drapez dans vos robes de femme! Mais sachez bien qu'elles ne m'en imposent nullement et que si vous continuez, vous! je traiterai la vôtre comme Charles XII celle du grand-vizir : je la déchirerai d'un coup d'éperon! »

Il se tait. Alors, des lèvres du Pape, toujours immobile, un seul mot s'échappe, à peine murmuré : *Tragediante!*

« Bonaparte partit comme un trait,



courant sur le vieillard. Je crus qu'il l'allait tuer. Mais il s'arrêta court, prit sur la table un vase de porcelaine qu'il brisa contre terre, puis il s'assit et demeura dans un silence profond qu'il rompit tout à coup, pour laisser éclater son vrai cœur, comme dans une confession sacrée : « C'est vrai, tragédien ou comédien ! Quelle fatigue ! Quelle petitesse ! Poser ! Toujours poser !... Leur paraître ce qu'ils aiment que l'on soit et deviner juste leurs rêves d'imbéciles ! Les placer entre l'espérance et la crainte ! Les éblouir par des dates et des bulletins, par des prestiges de distance et des prestiges de nom ! Être leur maître à tous et ne savoir qu'en faire ! Voilà tout, ma foi... Et après ce tout, s'ennuyer !... Sitôt que je m'assieds, je crève d'en-

nui!... Moi il faut que j'aïlle et que je fasse aller... Si je sais où, je veux être pendu, par exemple!... Je vous parle à cœur ouvert... J'ai des plans pour la vie de quarante empereurs... J'en fais un tous les matins et un tous les soirs... Mais je n'aurai pas le temps d'en remplir deux. Et, franchement, quand tous mes plans seraient exécutés, je ne jurerais pas que le monde s'en trouvât beaucoup plus heureux, mais il serait plus beau, et une unité majestueuse régnerait sur lui... La vie est trop courte pour s'arrêter. Sitôt que j'ai pensé, j'exécute. On trouvera assez d'explications de mes actions après moi pour m'agrandir si je réussis et me rapetisser si je tombe... »

Il parle encore, « mêlant le trivial et le grandiose, selon son usage » : « Il y a,

dit-il, des ouvriers en bâtiments, en couleurs, en formes et en phrases; moi je suis ouvrier en batailles, c'est mon état. A trente-cinq ans, j'en ai déjà fabriqué dix-huit qui s'appellent Victoires. D'ailleurs, je travaillerai toujours. »

En ce chapitre intitulé *le Dialogue inconnu*, tout le néant du génie humain batailleur, qui agit et pense *sans amour*, nous est apparu dans sa vanité, malgré sa toute-puissance. Il est dévoilé et vaincu par le représentant de l'esprit de miséricorde et de paix, juge laconique dont le long silence est encore plus éloquent que toute parole... Enfin, le Pape « secoua la tête avec tristesse... », une larme... glissa rapidement sur sa joue livide et desséchée... « Elle me parut, dit le témoin du dialogue inconnu, le

dernier adieu du christianisme mourant qui abandonnait la terre à l'égoïsme et au hasard. »

Ce n'est pas dans sa traduction française d'*Othello* ou de *Shylock*, c'est ici, dans cette œuvre inventée, qu'Alfred de Vigny égale Shakespeare.

Ainsi, pour de Vigny, Napoléon livrait la terre à l'égoïsme et au hasard. Qui sait cependant si, en méditant de fonder l'empire du monde, Napoléon, le Génie de la guerre, ne rêvait pas sincèrement d'établir la paix sur les nations unifiées ? L'univers une fois conquis par lui, à qui eût-il pu déclarer la guerre ? Les guerres n'eussent été désormais que fratricides, et le dieu des batailles serait devenu, sur le tard, le dieu de la paix. Napoléon écrivit, le 11 germinal, an V,

à l'archiduc Charles, en l'invitant à faire la paix : « Quant à moi, si l'ouverture que j'ai l'honneur de vous faire peut sauver la vie à un seul homme, je m'estimerai plus fier de la *couronne civique* que je me trouverais avoir méritée, que de la triste gloire qui peut revenir des succès militaires ! » Napoléon est un dieu à deux faces ; c'est Janus lui-même.

Le capitaine Canne-de-Jonc, témoin du dialogue inconnu, juge sévèrement Napoléon, et notez que, tout enfant, il a partagé l'admiration, l'adoration qu'inspirait le grand homme à ses peuples, même au peuple des enfants, et à Alfred de Vigny comme à tous les écoliers de son temps. Soulevé dans les bras de Bonaparte et caressé par l'Empereur, Canne-de-Jonc s'était donné à lui : « Bo-

naparte m'avait soulevé libre, et quand ses bras me redescendirent doucement sur le pont (du navire) ils y laissèrent un esclave de plus. »

Voilà les sentiments qu'éprouve certainement de Vigny pour Napoléon et qu'il attribue au capitaine qui vient de nous conter l'entrevue du Pape et de l'Empereur. Canne-de-Jonc, qui représente de Vigny, condamnera-t-il absolument et pêle-mêle l'armée, la guerre et ses horreurs, les ambitions nobles qu'elle excite, les vertus qu'elle suscite, les justes gloires qu'elle donne ? Nullement. Il éclairera toutes les faces de la question. Il dit d'abord qu'elle est la véritable grandeur qu'on doit chercher dans les armes, et comment, lorsqu'elle est bien comprise, cette profession peut

s'élever au-dessus des autres. Il parle de la paix intérieure que donne l'accomplissement du devoir sacré, et il dit combien il importe peu à un vrai soldat que son nom soit célèbre, pourvu que la chose publique prospère. Puis, après avoir exalté toutes les grandeurs militaires, il reviendra aux servitudes, aux drames horribles dont le soldat est le héros et le martyr.

— « Vous voyez bien là-haut une  
« grange, sur cette colline coupée à  
« pic? C'est le point que les Russes ont  
« pris avant-hier et qui occupe le plus  
« l'Empereur pour le quart d'heure.  
« (Nous sommes en 1814.) Il me dit que  
« c'est la clef de Reims, et ça pourrait  
« bien être... Vous enlèverez ça à la  
« baïonnette... A onze heures et demie

la position sera à nous. » (Le colonel m'offrit une prise de tabac.)

Puis, c'est l'assaut nocturne, avec la honte d'attaquer des gens couchés. Ici se place un tableau que n'efface, que n'égale peut-être aucun de ceux que nous avons tant admirés dans *la Guerre et la Paix* de Tolstoï : « Oh ! ce fut une boucherie sourde et horrible ! La baïonnette perçait, la crosse assommait, le genou étouffait, la main étranglait. Tous les cris à peine poussés étaient éteints sous les pieds de nos soldats, et nulle tête ne se soulevait sans recevoir le coup mortel... En entrant, j'avais frappé au hasard un coup terrible, devant moi, sur quelque chose de noir que j'avais traversé d'outre en outre. Un vieil officier, homme grand et fort, la tête chargée de



cheveux blancs, se leva comme un fantôme, jeta un cri affreux en voyant ce que j'avais fait, me frappa à la figure d'un coup d'épée violent et tomba mort à l'instant sous les baïonnettes. Moi, je tombai assis à côté de lui, étourdi du coup porté entre les yeux, et j'entendis sous moi la voix mourante et tendre d'un enfant qui disait : « Papa. » Je compris alors mon œuvre et j'y regardai avec un empressement frénétique. Je vis un de ces officiers de quatorze ans, si nombreux dans les armées russes qui nous envahirent à cette époque et que l'on traînait à cette terrible école ; ses longs cheveux bouclés tombaient sur sa poitrine, aussi blonds, aussi soyeux que ceux d'une femme, et sa tête penchée comme s'il n'eût fait que s'endormir

une seconde fois, ses lèvres roses, épanouies comme celles d'un nouveau-né, semblaient encore engraissées par le lait de la nourrice, et ses grands yeux bleus entr'ouverts avaient une beauté de forme candide, féminine et caressante. Je le soulevai sur un bras et sa joue tomba sur ma joue ensanglantée, comme s'il allait cacher sa tête entre le menton et l'épaule de sa mère pour se réchauffer; il semblait se blottir sous ma poitrine pour fuir ses meurtriers. La tendresse filiale, la confiance et le repos d'un sommeil délicieux reposaient sur sa figure morte et il paraissait dire : « Dormons en paix. » Est-ce là un ennemi ! m'écriai-je... Et ce que Dieu a mis de paternel dans les entrailles de tout homme s'émut et tressaillit en moi... Je regardai hon-

teusement de côté... En ce moment le colonel entra...

« — Bravo, mon cher !

« — Regardez cela, dis-je. Quelle différence y a-t-il entre moi et un assassin ?

« — Eh ! sacrédié ! mon cher ! Que voulez-vous ! C'est le métier.

« — C'est juste, répondis-je, et je me levai pour aller reprendre mon commandement. L'enfant retomba dans les plis de son manteau, dont je l'enveloppai, et sa petite main ornée de grosses bagues laissa échapper une canne de jonc, qui tomba sur ma main, comme s'il me l'eût donnée. Je la pris ; je résolus, quels que fussent mes périls à venir, de n'avoir plus d'autre arme, et je n'eus pas l'audace de retirer de sa poitrine mon sabre d'égorgeur. »

Ainsi l'existence guerrière du capitaine Canne-de-Jonc aboutit à lui donner de la guerre l'idée qu'en avait notre Jeanne d'Arc. Parce qu'elle était française, elle chassait les ennemis de France, mais elle gardait l'épée au fourreau, et elle ne versait aucun sang, parce qu'elle était femme et chrétienne.

Alfred de Vigny a parlé en soldat superbe de toutes les grandeurs, mais en révolté violent de toutes les servitudes militaires. Il nous a donné sur les armées l'opinion d'une sensibilité exaspérée ; et les praticiens des politiques les plus opposées en pourraient trouver, tous, tour à tour, l'expression inopportune. Que leur répondre, sinon ces quatre mots : « Ce qui souffre, crie ? » Il faut songer à soulager ce qui souffre. Con-

damnera-t-on de Vigny pour pacifisme inopportun? Disons-nous qu'il ne faut pas prêcher la paix devant l'ennemi et que l'on est toujours devant l'ennemi? Mais alors, à quel moment pourra-t-on faire entendre l'appel de la pitié évangélique, et quel jour, à quelle heure, l'esprit des batailles pardonnera-t-il à ceux qui disent : « Paix sur la terre ? » Et s'il y a quelque espérance de diminuer d'un seul le nombre des *casus belli* qui sans cesse menacent le monde, ne sera-ce point parce que ce cri de paix aura été jeté, malgré tout, à travers tout, et ne devrait-il pas l'être, même en des heures inopportunes, s'il était établi qu'au regard de l'esprit de guerre, l'opportunité ne viendra jamais?

De Vigny nous a donné, dans *Servi-*

*tude et grandeur militaires*, un livre qui égale en beauté les plus belles pages de Tolstoï dans *la Guerre et la Paix*. Que n'a-t-il été russe ! il aurait sans doute depuis longtemps la gloire qu'on paraît vouloir lui accorder aujourd'hui.

En nous livrant toute sa pensée sur les misères et les grandeurs du soldat, Alfred de Vigny pensait obéir à sa mission de poète, telle qu'il la définit dans *Stello*. Il est l'homme qui, certain des vérités qu'il annonce, les proclame pour le bien de l'avenir, dût-il heurter les passions et les intérêts du présent jusqu'à les déchaîner contre lui.

Voici le *credo* du poète, de *Stello*, c'est-à-dire d'Alfred de Vigny : « Je crois en moi, parce que je sens au fond de mon cœur une puissance secrète,

# POÈMES,

PAR M. LE COMTE

## ALFRED DE VIGNY,

AUTEUR DE CINQ-MARS;

DEUXIÈME ÉDITION, ÉTAT, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE.



PARIS,

CHARLES GOSSELIN, LIBRAIRE

DE S. A. P. MONSIEUR LE DUC DE BORDEAUX,

10, RUE DE LA HARPE, N. 7.

ET CHEZ M. CASTEL, RUE J.-J. ROUSSEAU, N. 16,

EN VASSERIE, PALAIS ROYAL.

M DCC XXIX

Revue hebdomadaire

Phot. Lemare.

Poèmes d'ALFRED DE VIGNY. *Naufrage de la fregate "La Sérieuse"*  
par TONY JOHANNOT

Frontispice de l'Édition de 1876 des Poèmes.





ineffable et indéfinissable, toute pareille à un pressentiment de l'avenir et à une révélation des causes mystérieuses du temps présent. Je crois en moi parce qu'il n'est dans la nature aucune beauté, aucune grandeur, aucune harmonie, qui ne me cause un frisson prophétique, qui ne porte l'émotion profonde dans mes entrailles, et ne gonfle mes paupières par des larmes toutes divines et inexplicables. Je crois fermement en une vocation ineffable qui m'est donnée, et j'y crois à cause de la pitié sans bornes que m'inspirent les hommes, mes compagnons en misère, et aussi à cause du désir que je me sens de leur tendre la main et de les élever sans cesse par des paroles de commisération et d'amour... »

Parlant ainsi, de Vigny confesse, en

termes mystiques, une foi en lui qui ne se peut concevoir que s'il croit en une puissance supra-terrestre, au Bien absolu, dont, pense-t-il, il est, parmi d'autres, un envoyé.

Il est curieux de voir la révolution littéraire et la Révolution française donner naissance, toutes les deux, à deux suprématies correspondantes : l'une au césarisme, l'autre au droit divin du poète, que de Vigny proclame dans *Stello*.

Un moment Lamartine fut, de fait, roi de France, parce qu'il était *le poète*. Quand Victor Hugo, empereur *in partibus*, opposa son nom et sa protestation au Second Empire, il lui fallut une île pour y dresser la royauté du génie. Je sais bien qu'on avait eu le *Roi Voltaire*,

mais celui-là ne s'appuyait que sur le droit de la raison.

De Vigny n'aurait pu croire en sa mission, à ses frissons prophétiques, s'il n'avait pas cru en Dieu.

Dans une remarquable étude sur Alfred de Vigny, M. Jean Calvet a très bien vu qu'il ne fut jamais un négateur. Il a choisi, entre autres, une citation convaincante. « Le 15 mai 1850, dit-il, Alfred de Vigny, dans une lettre à son ami Barbier, cite l'opinion de Cicéron sur la mort, et s'indigne de la légèreté de l'orateur romain qui traite de chimères les croyances à la vie future. »

« En vérité, ajoute Vigny, malgré nos iniquités et nos corruptions et le siècle de Voltaire, nous valons mieux encore. Il n'y a pas un pays chrétien, même la

France cynique, où un orateur osât dire de telles paroles et les pût prononcer impunément en public. Il n'y a pas un prince assez sûr de son incrédulité, pour se déclarer comédien comme Auguste, et dire en mourant : Ma scène est jouée, baissez le rideau et applaudissez. »

« La croyance à l'immortalité de l'âme, conclut M. Calvet, est la démarche essentielle de la foi et on ne peut pas appeler incrédules ceux qui la font avec tant de netteté. »

Nous n'avions pas besoin du secours de la lettre d'Alfred de Vigny à Auguste Barbier, pour voir clairement que de Vigny ne fut point un athée, bien que certains de ses cris poétiques aient pu le donner à penser. Dieu, notre poète le

boudait seulement un peu de ne pas se montrer, de ne pas lui répondre directement et personnellement. Victor Hugo semblait être plus heureux, dans ses rapports avec la divinité, lorsqu'il écrivait :

Et maintenant, Seigneur, expliquons-nous tous deux !

Mais Dieu ne répondait pas plus à cet alexandrin qu'au cri désespéré d'Alfred de Vigny. Et notre poète, lui, s'impatientait. Inspiré de Dieu, il le trouvait trop lointain, en vérité, trop dédaigneux pour son envoyé. Et cela serait puéril, si cela au fond n'était grand ; et cela, en effet, paraîtra grand si l'on veut bien ne pas oublier que le poète, ici, représente tous les hommes, et que de Vigny jetait le cri de l'humanité douloureuse figurée

en Jésus, dont l'appel resta sans réponse, au soir de Gethsémani.

Oui, de Vigny croyait en Dieu, puisqu'il croyait en sa mission divine.

Aujourd'hui, personne ne croit plus à la mission des poètes.

Je me rappelle qu'un jour — il y a près d'un demi-siècle — comme je demandais à Sully-Prudhomme des nouvelles de ses travaux : « Eh ! me dit-il, depuis quelque temps l'inspiration m'a abandonné. » Et se reprenant bien vite : « L'inspiration, je veux dire la bonne disposition à faire des vers. »

L'inspiration fut jadis un état d'exaltation sublime durant lequel le poète, se sentant au-dessus de ses propres forces, trouvait des idées et des expressions dont il s'étonnait lui-même. Il fallait

donc qu'un dieu les lui eût inspirées, ou une fée, une Muse. En ce temps-là, on faisait dire à Apollon : « Je dictais, Homère écrivait. »

Mais il n'y avait alors qu'un nombre très restreint de poètes, deux par nation et en dix siècles, assure Alfred de Vigny. Que les temps sont changés ! On m'a conté qu'un récent concours poétique avait attiré six mille poètes. C'est beaucoup, et il en est qui ne concourent pas. Apollon ne peut dicter des chefs-d'œuvre à tant de secrétaires à la fois. Il faut bien que chacun de nous se passe de lui et se contente d'être, de temps à autre, dans une bonne disposition physiologique lorsqu'il veut écrire des vers. On fut inspiré jadis, on est en forme aujourd'hui ; la poésie est un sport.

Et cela soit dit sans ironie. Du jour où elle n'est qu'un art qui s'apprend, où elle n'a plus sa source dans une sensibilité ineffable, où le poète n'est plus désigné à lui-même par une particulière faculté de sentir plus vivement les souffrances d'autrui que ceux-là mêmes qui souffrent; — du moment qu'il ne cherche à rendre que des sensations au moyen d'images, non point même par tempérament mais de parti pris, en les provoquant au besoin par un genre de vie approprié; à partir de ce moment-là, la poésie est un sport. Elle n'est plus qu'un dilettantisme, une distinction de l'esprit et qu'on peut se donner. Cependant ne souriez pas. N'y excelle pas qui veut. Une maîtrise s'y acquiert par la volonté et l'exercice. Mais cette poésie a



beau crier au lyrisme quand l'image éclate en belles couleurs, on sent qu'elle ne vient plus des régions où la pensée commande, ni des sources profondes de l'âme humaine; et même quand, fuyant à dessein la clarté, elle essaie de faire croire, par l'imprécision musicale des termes, qu'elle touche au mystère, elle n'est plus, à proprement parler, qu'un sport ou qu'un art d'agrément. L'agrément qu'il donne est la dangereuse illusion, acquise à bon compte, qu'on est un artiste transcendant.

Cette poésie ne saurait, bien entendu, s'intéresser à la vie du peuple ni le peuple s'intéresser aux œuvres qu'elle suggère. Et soyez bien assurés qu'elle n'aspire pas, avec de Vigny, au gouvernement du monde. Les modernes lyri-

ques n'ont pas la prétention d'agir sur les âmes mais seulement sur les nerfs. Ils ne veulent que se distinguer par un personnalisme aigu, et ils finissent par constituer une manière d'aristocratie inquiète qui boude le siècle. Ils en ont, il est vrai, de trop justes motifs, mais enfin la préoccupation dominante de beaucoup d'entre eux, paraît être d'exprimer de l'incohérent, afin de ne pas redire ce qu'ont dit les grands aînés et de ne pas répéter leurs attitudes.

Hélas ! comment s'y prendra-t-on pour naître, aimer, souffrir et mourir d'une manière inédite ? On n'y saurait parvenir. La vie est un inexorable retour de tout ce qui fut, et la poésie la meilleure est encore celle qui imite les printemps faiseurs de roses : ils recommencent sans

fin les mêmes fleurs, dont pas une pourtant n'est semblable à aucune des autres; les cœurs se reprennent aux mêmes amours dont chacun chaque fois contient toute l'émotion humaine, et cette monotonie même ne se ressemble jamais.

Chose singulière! beaucoup d'entre les modernes se défendent d'être des romantiques, tout en poussant à l'excès les conséquences de la liberté romantique. Ils veulent oublier que le classicisme est beau et salubre par le fier sentiment qu'il nous apporte de la possession de l'homme par lui-même. Ce sentiment nous est donné au plus haut degré par les tragédies antiques; certaines d'entre elles ne seraient que des visions d'horreur, d'insupportables mé-

lodrames, sans cette inflexible rigueur de composition qui nous rassure, en nous rendant constamment présente, — jusque dans la tranquillité des rythmes, et dans l'égalité, dans l'unité du vers, — la suprématie de l'esprit de l'homme sur les calamités qu'elles nous offrent en spectacle. Nous subissons les victoires du Fatum, mais c'est notre revanche sur lui que d'en faire des chefs-d'œuvre. Et voilà ce que nous risquerions de perdre si, dédaigneux des beaux plis de la tunique classique, nous laissions se déchirer le voile de la vestale, devenue vierge folle, à tous les caprices des orages sans maître ; si, en des métriques disloquées au hasard, nous nous contentions de rendre, par des images disparates à plaisir, des sensations décoor-

données. Prenons garde; par là aussi quelque chose de la meilleure France est en péril.

Or, si, dans *Stello*, Alfred de Vigny réclamait pour les poètes une aide exceptionnelle, c'est qu'il les considérait comme les représentants de l'Art sauveur, de l'Eurythmie morale, et comme les douloureux missionnaires de la justice et de la bonté providentielles; c'est qu'il croyait à leur influence sur les foules. Dépouillé de tous les caractères sacrés auxquels, de lui-même, il renonce aujourd'hui, le poète, insoucieux des intérêts profonds de l'humanité, ne peut que rentrer dans le droit commun.

Avec Gilbert et André Chénier, Chatterton est un des trois poètes sur la destinée desquels nous apitoie *Stello*, mais

Chatterton a beau prononcer sa phrase fameuse : « Le poète lit, dans les astres, la route que nous montre le doigt du Seigneur », il ne semble pas qu'il fût né pour cette mission, ni Gilbert, ni même André Chénier. Les faveurs qu'appelle de Vigny sur les poètes, il serait plus juste de les appeler sur l'homme de génie, quelle que soit sa langue, prose ou vers, qui apporte à son temps des idées utiles et qui lègue des chefs-d'œuvre à son pays.

« Mais, répondra de Vigny, c'est du pain que je demande pour le poète ! »... On peut en demander pour tout travailleur. Une nation n'est pas digne de porter le titre de civilisée, tant qu'un de ses enfants, — celui qui travaille comme celui que des misères physiologiques

condamnent à ne pas travailler, — peut mourir de faim.

Selon de Vigny, le poète est nécessairement le martyr des puissances politiques. Il est assez naturel qu'elles ne l'aiment point lorsqu'il les harcèle, et il ne s'en fait point faute, mais tous les hommes d'opposition partagent le sort du poète satirique. C'est un crime d'avoir poussé sous la guillotine le cygne au chant sacré, André Chénier, mais ce n'est qu'un crime parmi tant d'autres, et mieux il chantait, plus on devait avoir hâte de le réduire au silence; en vérité, ce n'est pas la beauté de ses vers qui le désignait aux pourvoyeurs de mort.

Donc les poètes d'aujourd'hui n'ont pas les prétentions d'Alfred de Vigny.

D'où vient cependant qu'ils respec-

tent, en Alfred de Vigny, des prétentions auxquelles, pour leur compte, ils ont renoncé ?

C'est sans doute que ce poète, qui aspirait théoriquement au gouvernement des peuples, demeura un isolé ; c'est que ce charitable fut un dédaigneux, et ce démocrate un hautain. Son attitude attire le pardon sur ses idées. Même mort, il reste douloureusement solitaire. Cela suffit sans doute à appeler sur lui, bien qu'il soit un apitoyé, la sympathie des indifférents et des plus ironiques. Mais voici la raison qui domine toutes les autres : c'est que, tout simplement, il fut le poète véritable, c'est-à-dire involontaire. Dans un temps où le mot *inspiration* n'est plus de mise, on est forcé quand même de reconnaître, en de Vigny, le don inné,



un mystère en lui, à lui personnel, cette source de poésie qu'on ne saurait créer en soi, et qui le place au rang des aèdes sacrés, de ceux qui obéissent non à un choix de carrière par eux médité, mais à une impérieuse vocation, à un appel de forces inconnues vers le seul art qui leur donne les voluptés supérieures. Ne s'est-il pas avoué, dans son journal, qu'entre toutes les femmes il a préféré la *Muse*?

Et puis, il a tant aimé tout ce qui souffre, et tant aimé, tant servi les poètes qui venaient à lui, tous, petits et grands, ignorés ou connus ! Lui qui a placé Gilbert dans son Panthéon de martyrs, que n'eût-il pas fait pour Verlaine, qui fut aussi un involontaire et un mystérieux ? Quand l'auteur de *Stello* connut la pau-

vreté et l'abandon dans lesquels vivait la petite fille de Sedaine (ce tailleur de pierre, auteur du *Philosophe sans le savoir*), Vigny parla pour elle devant les Chambres et devant le pays avec son éloquence souveraine. Et cette cause, c'était celle de tous les travailleurs de lettres, dont les intérêts sont aujourd'hui mieux défendus que jamais par des associations puissantes.

Cependant de Vigny aurait voulu autre chose encore; il voulait que les Chatterton et leurs héritiers ne fussent plus exposés à mourir de faim, et c'est pourquoi, selon lui, la forme donnée par un auteur à sa pensée devrait rester sa propriété et demeurer à perpétuité la propriété de ses héritiers. Dans quelle mesure? Les théâtres et les éditeurs, après

la mort de l'auteur, auraient le droit de représenter et de publier les ouvrages du mort, mais devraient payer aux héritiers un droit égal à celui que recevait l'auteur vivant. Grave question!... On peut trouver plus beau qu'une pensée humaine à laquelle le génie a donné la forme qui la perpétue, devienne un jour *res nullius*, c'est-à-dire propriété de tous. Et ne semble-t-il pas plus conforme aux idées d'Alfred de Vigny sur la mission du poète, qu'un jour arrive où sera léguée à tous la pensée qui fut spécialement octroyée au poète comme un don divin, afin qu'il la fit servir au bien général?

Quoi qu'il en soit, les poètes aujourd'hui n'acceptent pas pour eux seuls les avantages qu'Alfred de Vigny ne réclamait que pour eux. Ils se rangent aujour-

d'hui avec simplicité parmi les hommes de lettres, et ils n'aspirent plus à diriger les nations. Peut-être cependant les poètes pourraient-ils, — sans prétendre au titre de prophètes ni même de sages, — faire œuvre utile en donnant à la morale nécessaire, éparse dans les bibles de l'humanité, une forme claire, simple, populaire. C'est cette cause que sert Alfred de Vigny lorsqu'il conçut sa *Daphné* et lorsqu'il écrivit son roman : *Cinq-Mars*.

Alfred de Vigny avait déclaré qu'il fallait faire entrer dans l'ouvrage dramatique « le tourbillon des faits nécessaires et innombrables entraînés autour d'elle par l'action principale. » C'est une belle formule qu'il est plus facile d'appliquer au roman qu'au drame. « Le génie épi-



*Revue hebdomadaire*

Phot. Lemare.

MARQUIS DE CINQMARS, COMTE DE DAMMARTIN  
par BALTAZAR MONCORNET.

(Cabinet des estampes de la Bibliothèque nationale.)



que, dit encore de Vigny, a la place d'étendre ses ailes dans le grand roman. » Il avait le génie épique : il écrivit son grand roman historique : *Cinq-Mars*.

La formule du « tourbillon des faits nécessaires et innombrables » entraînés autour de l'action principale et entrant dans l'ouvrage de l'auteur dramatique ou même du romancier, cette formule est une nouveauté romantique, féconde, mais contraire au génie latin. Deux romans devaient la réaliser bien au delà des indications d'Alfred de Vigny : *les Misérables* de Victor Hugo et *la Guerre et la Paix* de Tolstoï, mais Tolstoï est d'une autre race. Il n'aurait pas eu besoin d'être révolutionnaire pour dire avec Hugo : « Le premier personnage de ce livre, c'est l'infini. » Il lui suffisait d'être slave.

Et, par parenthèse, le très attique Parisien que fut Charles Monselet, voulant nous présenter la caricature de la composition moderne, dont l'unité semble parfois se perdre sous les détails touffus et les développements à côté, — écrivit comme avant-propos, en tête d'un opuscule de sa façon, quelque chose comme ceci : « Il est permis au penseur de regarder à la fois devant lui et derrière lui. Ce livre n'est pas seulement un livre : c'est un torticolis. » L'épigramme ne gêne pas les grands chefs-d'œuvre que nous venons de nommer, et l'œuvre des grands romantiques fait aujourd'hui partie du patrimoine national comme celle des grands classiques, — au même titre, parce qu'elle représente aussi un âge glorieux de la France.



De Vigny écrivit *Cinq-Mars*, et, là encore, en dépit de sa théorie du « tourbillon des faits », il réalise une composition pleine d'unité ; il enferme son sujet dans des limites fixes, en lui donnant toutefois une magistrale ampleur.

Ce roman de *Cinq-Mars* a pour sous-titre : *Une Conjuraton sous Louis XIII*.

A l'époque où ce livre est composé, les romans de Walter Scott enchantent le monde qui lit ; ils inspirent le goût du pittoresque, des costumes d'autrefois, des légendes et des fantômes d'Écosse ; ils mettent en scène des sorcières et des chevaliers, des Quasimodo et des Esmeralda, car Esmeralda (voir *la Jolie fille de Perth*) et Quasimodo (voir *le Nain noir*) ont des frères reconnaissables à

leur air de famille, dans les ouvrages de sir Walter Scott.

Mais si de Vigny puise où il lui plaît son inspiration, comme le fait Hugo, il n'est, pas plus que lui et en aucun cas, un imitateur. Il publia donc son roman historique en prenant soin de nous dire que, chez Walter Scott, les grandes figures de l'histoire sont reculées à l'arrière-plan, esquissées sur les fonds lointains, tandis qu'il mettra au premier plan son Louis XIII et son Richelieu. Ainsi fait-il.

Et il réalise un grand beau livre. La figure de Richelieu y apparaît si vivante, en pleine lumière, qu'après avoir lu le roman on croit avoir connu le terrible ministre et on ne l'approche plus sans crainte. Son âme damnée, l'Éminence

grise, le Roi, Monsieur, la Reine ; puis, les comparses, tous, du vieux maréchal de Bassompierre au vieux domestique Granchamp, sont des physionomies qui vivent, aiment, souffrent, sourient et pleurent.

Le livre lu, ce qui en reste ineffaçablement gravé dans la mémoire, avec les figures de Cinq-Mars et de M. de Thou, nouveaux Oreste et Pylade, c'est le beau désir de justice infinie et la précise conception du droit qui s'en dégagent. La France d'alors revit dans ce bel ouvrage, avec Richelieu ; la France d'aujourd'hui et celle de demain sont encore, en 1914, avec de Thou et Cinq-Mars.

Et comme nous l'a promis l'auteur, tout un monde de menus faits tourbillonne

autour de l'action principale. Quelle est-elle ?

Le jeune marquis Henri d'Effiat, Cinq-Mars, a vu fonctionner la justice de Richelieu : il a vu torturer un prêtre, le malheureux Urbain Grandier, accusé de sorcellerie, seulement coupable en réalité d'avoir humilié jadis, par des succès trop mérités, l'ambitieux cardinal.

Richelieu, si attaché aux grandeurs du pouvoir, est en train, en abattant l'orgueil des hautes maisons de France, de démanteler la royauté qui se trouvera un jour livrée sans défense aux fauteurs de révolutions.

Cinq-Mars n'a pas pardonné à Richelieu le procès d'Urbain Grandier. Or, il a un amour au cœur, et, pour arriver jusqu'à celle qu'il aime, il a besoin de



Revue hebdomadaire)

Phot. Lemarc.

L'historien De Thou, d'après une gravure du temps.

(Cabinet des estampes de la Bibliothèque nationale.)



conquérir les honneurs et la renommée. Il ne les cherchera qu'en servant des projets dignes d'une grande âme, et au mépris de tous les périls. Il ourdit contre le cardinal, avec l'approbation des princes, une conspiration qui, si elle réussit, fera de lui, déjà grand-écuyer de France, un premier ministre, vengeur de la justice offensée, champion de la noblesse française et de la royauté rendue à elle-même.

Le jeune de Thou, incarnation des idées de justice, de droit et d'honneur chevaleresque, a, par hasard, eu connaissance de ce projet qu'il désapprouve ; mais puisqu'il a surpris les secrets de son ami, il restera à ses côtés dans la lutte, afin de partager sa destinée, qu'il pressent tragique. Tous deux, en effet, meurent sous la hache.

Grâce à de Vigny, ces deux jeunes hommes sont entrés dans la galerie des plus hautes figures légendaires, comme le méritaient leur amitié et leur semblable amour de l'équité et de l'honneur.

De Thou sait que Monsieur et la reine elle-même ont encouragé la conspiration. Il pourrait le dire, afin de se faire pardonner, au moins dans une certaine mesure, de n'avoir pas dénoncé un complot auquel prenaient part de tels complices, mais il ne les trahira pas plus qu'il ne trahira Cinq-Mars. Toute l'âme française souscrit à cette générosité qui fait de la délation une honte, et du secret de la confession laïque une obligation aussi impérieuse que celle qui enchaîne le confesseur religieux.



Et là-dessus, écoutons de Vigny :  
« Lorsque la religion chrétienne a institué la confession, elle a divinisé la confiance; comme on aurait pu se défier du confident, elle s'est hâtée de déclarer criminel et digne de la mort éternelle le prêtre qui révélerait l'aveu fait à son oreille. Il ne fallait pas moins que cela pour transformer tout à coup un étranger en ami, en frère, pour faire qu'un chrétien pût ouvrir son âme au premier venu, à l'inconnu qu'il ne reverra jamais, et dormir le soir en paix dans son lit, sûr de son secret comme s'il l'eût dit à Dieu. » Et le poète ajoute : « L'amitié, la sainte amitié, rend en vertueux conseils ce qu'elle reçoit en coupables aveux. » Voilà qui nous repose de ces prétendus amis, si fiers de leurs vertus,

si sûrs de leur infailibilité, qu'ils sont toujours tout prêts à prendre leur ami en faute, à le soupçonner de crimes imaginaires et à l'abandonner bien vite, s'il leur paraît compromettant. Que ces vertus-là sont donc odieuses, qui, à l'occasion, retournent contre celui qui s'est confié à elles, son propre aveu, c'est-à-dire le signe et la preuve mêmes de son repentir, de sa sincérité, de son affection et de sa confiance ! « Quel ami, dit encore Alfred de Vigny, ne doit regarder comme le premier devoir l'infailible sûreté du secret déposé en lui comme dans le tabernacle du confesseur ? »

Remarquons-le : Alfred de Vigny, qui a décidé de boudier la divinité, de ne plus jamais lui adresser la parole, se dément en mainte occasion, et, la nommant à

tout propos, il veut diviniser tout ce qu'il aime, ici la confiance, ailleurs la conscience, plus tard l'honneur.

Pour comprendre toute la citation qui va suivre, il faut se rappeler que, après la mort du comte de la Marche, Jacques d'Armagnac (qui eut la tête tranchée pour crime de lèse-majesté), ses terres et ses biens immenses furent distribués à ses juges, — héritage monstrueux... C'est alors que Louis XI fit publier un édit établissant que les mêmes peines « seront appliquées et aux « crimineux » de lèse-majesté et à ceux qui, ayant eu connaissance de leurs crimes ou de leurs projets, ne les auront pas dénoncés ». Dans les notes et documents de *Cinq-Mars*, de Vigny rappelle cet édit et il ajoute : « Ce n'est pas seulement de

l'ami ancien et éprouvé qu'il s'agit, c'est encore de tout homme traité en ami, de tout premier venu qui, la main dans la main, a reçu une confiance sérieuse. Le droit de l'hospitalité est aussi ancien que la famille et la race humaine. Nulle tribu, nulle horde, si sauvage qu'elle soit, ne conçoit qu'il soit possible de livrer son hôte. Un secret est un hôte qui vient se cacher dans le cœur de l'honnête homme comme dans son inviolable asile. Quiconque le livre et le vend est hors la loi des nations ! »

Quel langage ! Quelle fermeté, quelle hauteur de conscience ! Voilà ce qu'on trouve dans les notes reléguées à la fin d'un roman d'Alfred de Vigny. Poursuivons la citation : « Qui nous dira où est le pays si reculé qui oserait aujourd'hui

donner à l'homme-juge la dépouille de l'homme-jugé? » Et alors, cette phrase, belle et mystérieuse, et par laquelle, logique en ses contradictions répétées, toujours les mêmes, de Vigny affirme, en laïque, au moyen d'une image de poète, la révélation... qu'il n'admet pas : « Toutes les lois, dit-il, ne sont pas de main humaine... La loi qui défend cet héritage sanglant n'a pas été écrite; elle est *venue s'asseoir* parmi nous. A ses côtés s'est posée celle qui dit : *tu ne dénonceras pas*, et le plus humble journalier n'oserait, de nos jours, se placer à la table de ses voisins, s'il y avait manqué . » Il est clair, d'après ces citations, que de Vigny n'avait pas d'effort à faire pour diviniser la conscience. Pour lui, l'impératif qui sonne dans nos cons-

ciences, c'est Dieu lui-même. Mais poursuivons. Nous verrons que jamais idée plus haute ne fut exprimée avec plus de conviction et de force.

« Pour moi, dit-il, s'il fallait absolument aux hommes politiques quelques vieux ustensiles des temps barbares, j'aimerais mieux leur voir dérouiller, restaurer et mettre en scène et en usage les chevalets et les outils de la torture, car ils ne souilleraient du moins que le corps et non l'âme de la créature de Dieu. Ils feraient parler peut-être la chair souffrante; mais le cri des nerfs et des os sous la tenaille est moins vil que la vente d'une tête sur un comptoir, et il n'y a pas encore eu de nom qui ait été inscrit plus bas que le nom de Judas. »

Et ce n'est pas sur ce mot que finit la

protestation de cette conscience divinisée. Voici les derniers traits : « Oui, mieux vaut le danger d'un prince que la démoralisation de l'espèce entière. Mieux vaudrait la fin d'une dynastie et d'une forme de gouvernement, mieux vaudrait même celle d'une nation (car tout cela remplace et peut renaître) que la mort de toute vertu parmi les hommes! »

Ici notre de Vigny a l'accent du prophète, du poète tel qu'il le rêvait. Ce dernier cri, car c'est un cri, annonce l'auteur de *Daphné*, l'idéale cité des philosophes dont le mot suprême sera : *sauvons la morale!* Mieux vaut la mort de l'humanité qu'une humanité retombée à la vie abjecte des brutes gouvernées par leur seul appétit!... Ce passage a éclairé

pour moi d'une lumière soudaine l'idée que de Vigny se formait du poète et qu'il fait exprimer ainsi par son Chatterton : « Le roi, les lords, les communes sont au pavillon, au gouvernail et à la boussole ; nous autres, nous devons tous avoir les mains aux cordages, monter aux mâts, tendre les voiles et charger les canons ; nous sommes tous de l'équipage et nul n'est inutile dans la manœuvre de notre glorieux navire... » — « Pas mal ! pas mal ! réplique le lord-maire de Londres, mais... que diable peut faire le poète dans la manœuvre ? » Chatterton réplique : « Il lit dans les astres la route que nous montre le doigt du Seigneur. » Cette réponse, autrefois, m'avait semblé prétentieuse. Les Moïses sont rares. Je crois avoir compris aujourd'hui. De



Vigny pense que le poète, le poète idéal, isolé des contingences, éloigné des activités humaines, conserve, mieux que d'autres hommes, la faculté d'intuition, possède une sensibilité qui lui rend plus blessantes les bassesses de la vie réelle et plus chères les beautés de la vie idéale, en sorte qu'il est bien placé pour rappeler aux législateurs qu'il n'y a de lois sociales respectables que celles qui s'inspirent des lois morales essentielles, dont la source est dans la conscience divinisée. Les lois maîtresses, selon lui, ne sont pas de main d'homme; elles se sont imposées; elles sont venues d'elles-mêmes s'asseoir parmi nous. Le poète, selon de Vigny, les désigne du doigt à ceux qui les pourraient oublier. C'est ainsi qu'il lit « dans les astres la route

que montre le doigt du Seigneur. » Réduite à ce rôle d'avertisseur, la mission du poète n'a plus cette hauteur un peu dédaigneuse qu'on a reprochée parfois à de Vigny et qui n'est que le respect non de ce qu'il est ou même de ce qu'il dit, mais de ce qu'il s'honore de représenter et de ce qu'il a le loisir de représenter, tandis que d'autres sont absorbés uniquement par des préoccupations d'intérêt et des jouissances d'amour-propre.

Donc, ce qui importe par-dessus tout au grand Vigny, c'est l'honneur de l'homme et l'honneur de la France. Périssent une dynastie ou même une nation, plutôt que l'honneur de la race ! Ne croyez-vous pas entendre le cri des jeunesses d'aujourd'hui ? En faut-il davantage pour justifier la popularité toute

nouvelle de notre poète? Ne prononce-t-il pas des paroles de renaissance? Pour lui, l'honneur, qui est l'âme des armées de France, c'est la poésie et l'élégance du devoir. Le soldat l'hérita de la chevalerie. A son tour, par les mains d'Alfred de Vigny, le soldat en remet à la poésie le dépôt sacré. Il veut que la poésie en fasse pénétrer les immortelles leçons au cœur des démocraties. L'art n'est pour lui qu'un moyen de transmettre et de rendre durables les formules de l'honneur divinisé.

Qu'entend-il par ce mot : il faut *diviniser* la conscience et l'honneur? Il veut dire : leur donner force de Dieu, établir qu'elles prennent le mot d'ordre d'un inconnaissable qui lui reste cruellement inconnu, mais que néanmoins il ne peut

nier, et qui s'impose enfin comme une révélation positive à laquelle il faut obéir.

Et si ce gentilhomme a mieux que d'autres compris, aimé et vénéré la vertu de l'honneur, c'est qu'il fut un soldat; s'il a, mieux que d'autres, reconnu les sources mystérieuses qui demeurent innomées, c'est qu'il fut le Poète.

# QUATRIÈME CONFÉRENCE

---

## LES DOULEURS D'ALFRED DE VIGNY

*DAPHNÉ, LA CITÉ IDÉALE*

LA MORALE EST L'AXE DU MONDE

NOUS DEVONS NOUS UNIR ET PACIFIER

LES ÉCOLES DE FRANCE



Quels sont les événements et les émotions qui firent d'Alfred de Vigny un poète de douleurs et de désespérance ? Quelles furent, à la fin de sa vie, ses idées sur les religions et sur la morale ? Notre conférence d'aujourd'hui a pour objet de répondre à ces deux questions, et le *Journal d'un poète* et *Daphné* nous révéleront l'homme intérieur mieux que ne l'ont fait ses ouvrages achevés. Un de ses héros dit quelque part : « Je vis clairement que les événements ne sont rien, que l'homme intérieur est tout ; je me

plaçais bien au-dessus de mes juges. » Cette parole d'Alfred de Vigny, nous pouvons la lui appliquer : nous le sentons au-dessus de ses juges.

*Le Journal* nous donne quelques pages de *Mémoires*. C'est d'après ces pages seules que nous esquisserons sa biographie, ne retenant que les traits qui présidèrent à la formation de cette âme douloureuse.

Certes, à l'heure présente, les biographies de notre poète ne nous auraient pas manqué, ni les travaux critiques sur son œuvre ; mais pour une étude qui doit se resserrer dans un cadre restreint, il nous a paru bon de nous placer en face d'Alfred de Vigny seul et non de ses critiques et de ses biographes. Et encore, en procédant ainsi, nous pensons obéir



à Stello, qui a dit : « Lorsqu'il s'agit d'examiner les œuvres d'un homme dont le génie est dramatique, d'un poète épique et d'un romancier, de celui enfin qui crée et fait mouvoir des personnages, il ne faut pas chercher trop minutieusement, dans ses œuvres, l'histoire détaillée des souffrances de son cœur, ni la chronique des accidents et des rencontres de sa vie... Ce grand amour des portraits et des secrets surpris fait que nous les cherchons trop souvent où ils ne sont pas. »

Dans l'œuvre en vers, nous n'avons eu que les expressions changeantes de la sensibilité du poète ; ses émotions y prennent forme d'idées, mais les cris d'un poète, révélateurs des états violents de son âme, ne constituent pas une phi-

losophie. Déjà le philosophe proprement dit, qui s'efforce de libérer de son tempérament sa pensée pure, d'arracher sa faculté de raisonnement à la tyrannie des sensations, n'y parvient pas toujours. Stello a pris soin de nous dire : « Je ne suis pas toujours de mon opinion. »

C'est dans sa *Daphné* que la pensée d'Alfred de Vigny s'affranchit le mieux, dégagée autant que possible des souffrances de son cœur. Mais, avant qu'il arrivât à cette libération, sous quelles influences son âme s'était-elle débattue ? Comment avait-elle souffert, en esclave des contingences ? Nous nous rendrons compte des impressions de l'homme, avant d'examiner les conclusions du penseur.

Alfred de Vigny était né en 1797,



*(Revue hebdomadaire)*

M<sup>me</sup> ALFRED DE VIGNY, d'après une miniature.

Collection Marc Sanguier



quatre années après la mort d'André Chénier et lorsque Chateaubriand avait trente ans ; cinq ans avant Victor Hugo, huit ans après Lamartine ; l'an V de la République, à l'heure où Bonaparte ouvrait sa première campagne d'Italie ; mauvaise époque pour naître avec un nom noble. Alfred de Vigny, qui avait eu trois frères morts avant sa naissance, naquit marqué de la tristesse des temps.

Son père, homme de cour, ancien officier sous Louis XV, s'était distingué dans la guerre de Sept Ans. Sa famille avait possédé des domaines en Beauce. Sa mère, fille de l'amiral de Baraudin, cousine du grand Bougainville, était la petite nièce du poète Regnard. Elle était spirituelle avec une grande élévation de sentiments et un caractère des plus

fermes. Son fils lui ressemblait et elle était belle.

Alfred de Vigny entra comme externe dans une institution du faubourg Saint-Honoré. Il travailla avec une ardeur qui fut nuisible à sa santé. Lorsqu'il écrit quelques pages de *Mémoires*, en 1847, il commence en ces termes : « Ma vie a été jusqu'ici simple à l'extérieur et, en apparence, presque immobile, mais pleine d'agitations violentes et sombres, éternellement dissimulées sous un visage paisible. » Puis, après avoir parlé de ses ancêtres, de leurs parchemins, de leurs châteaux, de leur illustration historique et de leur déchéance, il s'écrie : « Tout cela mettait, dès sa naissance, des idées guerrières et tant soit peu féodales dans la tête d'un enfant si délicat qu'on le

prenait toujours pour une jeune fille ; cela fit un singulier contraste jusqu'à seize ans, où je pris une vie et un extérieur très mâles. » Et plus loin : « Lorsque je sortais du monde où les souvenirs de mon père m'avaient reporté, une certaine méfiance du passé me prenait et je craignais d'avoir fait un rêve. Le collège acheva de me faire voir mon temps comme il était. » Le jour où ce collégien apprend, par les larmes de son père, la mort du duc d'Enghien, il se prend à considérer Napoléon comme il aurait fait de Néron. « Une impression de tristesse ineffaçable blessa donc mon âme dès l'enfance ! » Et il arrive à cette confidence : « Dans l'intérieur du collège, j'étais persécuté par mes compagnons ; quelquefois ils me disaient :

« Tu as un *de* à ton nom ; es-tu noble ? »  
Je répondais : « Oui, je le suis. » Et  
ils me frappaient... Je me sentais d'une  
race maudite et cela me rendait sombre  
et pensif. »

Arrêtons-nous sur ces lignes. Elles  
sont terribles, s'il est vrai que les  
enfants grossissent leurs moindres  
peines et aussi que les impressions  
reçues par l'enfant retentissent à jamais  
dans l'homme qu'il sera. Toute sa vie  
celui-ci sera indigné de voir que rien ni  
sur la terre ni dans le ciel ne répond  
jamais à son désir de justice et de bonté.  
Quoi qu'on ait pu en dire, ce n'est pas la  
grâce selon les jansénistes qui lui  
manque. Il ne se range point parmi ceux  
à qui le Christ refuse la faveur d'être  
mort pour eux comme pour d'autres.





*Revue hebdomadaire*

ALFRED DE VIGNY enfant, d'après une miniature.

(Collection Marc Sangnier)



Non, ce qui lui manque, c'est tout simplement la bienveillance de notre monde terrestre ; et ce fut, tout d'abord, un bon accueil de la part de ses camarades de collègue. Il grandira, toujours maltraité par les hommes et par les événements ; et ses cris de poète ne seront peut-être qu'une réplique passionnée aux injures qu'il dut subir tout enfant, à un âge où, plus qu'à tout autre, on répond d'élan à toute injustice, avec l'attitude naturelle de sa race et de son tempérament : « Ils me frappaient parce que j'étais noble et cela me rendait sombre et pensif ! » C'était 93 prolongé dans le monde enfantin. Et le petit Alfred (parole effrayante !) se sentait d'une race maudite !... Maudite ! Mot réservé à la race de Caïn et il était de la race des angé-

liques, ce futur chantre d'*Éloa* ! Il devenait sombre, et ce sera la couleur de son caractère pour toujours ; — et pensif ! Sa pensée ne se développera que dans le sens de la légitime et fière révolte.

Que pouvait faire ce petit noble battu par des compagnons grossiers ? Il n'est certainement pas dans sa manière d'accepter les répugnants corps à corps... Il s'isole sans doute, se promène à l'écart avec un ou deux camarades de choix ; et il réfléchit. Il rumine son chagrin et l'aggrave. Il le cache à sa mère pour ne pas la désoler. Il devient « secret. » Il se sent d'une autre espèce que les violents et les mal appris qui le bafouent. Il les regarde de haut et de loin. Il est déjà « distant », comme on dit aujourd'hui. A considérer cette foule de gouail-

leurs qui l'entourent de menaces, il éprouve déjà pour elle du mépris, et cependant il les aime parce qu'il est né tendre et parce qu'il a reçu une éducation chrétienne. Voilà comment la douleur nous prépare un beau de Vigny, infiniment charitable mais révolté, révolté même contre le silence du Dieu qu'il aimerait tant s'il avait de lui, lorsqu'il l'invoque à grands cris, sinon le secours, du moins un signe en réponse. Voilà comment s'est formé dès l'enfance, le poète qu'il faut admirer et aimer, qui sait tout plaindre et qui ne veut pas être plaint. Où trouver plus exquise noblesse?

A notre de Vigny peut s'appliquer la *Première solitude* d'un poète qui est de sa race, le divin Sully-Prudhomme :

On voit dans les sombres écoles,  
Des petits qui pleurent toujours.

Les plus poltrons leur font des niches  
Et les gourmands sont leurs copains,  
Leurs camarades les croient riches  
Parce qu'ils se lavent les mains...

Tout leur est terreur et martyr!...

Leur crime, c'est « d'avoir l'air distingué. » Les vulgaires n'aiment pas cela... Pauvre petit Alfred de Vigny! Lorsque sa mère lui demandait : « Que veux-tu devenir, quand tu seras grand? » il répondait : « Je veux être lancier rouge. » Lancier rouge! Quelle revanche! C'était le temps, dit Ratisbonne, son héritier, où le tambour étouffait la voix des maîtres; on était pressé de fuir les logarithmes et les tropes et d'arriver sur quelque champ de bataille, à l'étoile de la Légion d'honneur, « la plus belle

étoile des cieux pour les enfants. »  
L'Empereur tombé, Alfred de Vigny, à peine âgé de seize ans, s'engagea dans les gendarmes de la garde.

Son humeur ne change pas. Il dit :  
« Je n'ai jamais aimé l'espèce des jeunes officiers, même lorsque j'en faisais partie. » C'étaient des enfants gradés. Le jeune Alfred avait trop appris que « cet âge est sans pitié. » Enfants la veille encore, ces adolescents se répandaient maintenant en « banalités grossières. » De Vigny préférait « le grave et silencieux sourire des vieux capitaines. »

Le voici, au mois de mars 1815, sur la grande route d'Artois et de Flandre, longue et triste. « J'étais seul, j'étais à cheval, j'avais un bon manteau blanc, un habit rouge, un casque noir, des pisto-

lets et un grand sabre; il pleuvait à verse -- et je me souviens que je chantais *Joconde* à pleine voix. »

C'est une minute d'espérance. Elle passa sans avoir rien amené d'heureux pour le gendarme rouge.

Louis XVIII à Béthune licencia la compagnie dont faisait partie le jeune officier. De Vigny, pendant les Cent-Jours, est interné à Amiens. La seconde Restauration le fait capitaine dans la garde royale à pied. C'est tout. Les visions de gloire militaire s'évanouissent. « Les événements que je cherchais ne vinrent pas. Qu'y faire? » dit-il avec une mélancolie toujours accrue. Telles furent les désillusions du soldat. Ecolier, il avait eu à souffrir l'odieuse brutalité de ses camarades, parce qu'il arrivait,



trop tôt après la Révolution, au milieu d'une génération démocratique ; officier, il souffre de l'oisiveté vulgaire de ses compagnons d'armes, parce qu'il a ceint l'épée juste à l'heure où viennent de sombrer, dans les plus terribles défaites, les gloires impériales.

De Vigny, grande âme désolée ! Écolier humilié dès l'enfance, soldat inutile ! Il va maintenant souffrir toutes les antinomies du siècle, incarnées en lui. Gentilhomme démocrate, il croira, avec Lamennais, que la parole est aux peuples et cependant il aime ses rois. Il voudra lui-même être roi, puisqu'il est poète ; il rêvera de diriger sa nation vers de meilleures destinées, en prophète, et, en attendant, il se contentera, hélas ! d'être candidat à la députation, mais la

personne du gentilhomme est loin du peuple dont sa pitié seule le rapproche ; il échoue. Désillusion encore. Au théâtre, il a voulu faire une révolution ; c'est Victor Hugo qui l'accomplit. Attend-il que le pouvoir politique vienne à lui ? Peut-être ; mais quel accueil feraient les Assemblées nationales à l'homme qui écrit dans son *Journal* : « Le monde a la démarche d'un sot ; il s'avance en se balançant mollement entre deux absurdités : le droit divin et la souveraineté du peuple ? » Il rêve, et ses rivaux réalisent : il peut voir Victor Hugo pair de France et Lamartine président de la République ; il se replie sur la littérature et les gloires qu'elle donne, mais lorsque notre de Vigny est candidat à l'Académie française, un homme important,

M. Royer-Collard, se charge de lui infliger d'absurdes brimades, à l'imitation de celles que de Vigny souffrit au collège : « Je ne lis plus, monsieur, je relis. » Enfin, quand notre poète entre à l'Académie française, c'est M. Molé qui, à son tour, le reçoit et le maltraite. Sur quoi Sainte-Beuve raille agréablement : « M. de Vigny, dit-il, avait l'air, sous les épigrammes de M. Molé, d'un archange qui boit du vinaigre. » Mot plus juste que ne le pensait son auteur, car de Vigny avait bien réellement nature d'archange, et c'est bien l'éponge et le fiel symboliques qu'il s'était vu offrir ! Ses petits condisciples, jadis, pour bien motiver leur persécution, lui demandaient s'il était noble. Ses vieux confrères, à leur tour, feignaient d'ignorer le noble

poète... — « Es-tu poète? — Oui, je le suis! » Et ils le frappaient!

Quelles joies lui reste-t-il? Il veut épouser Mlle Delphine Gay. Ce projet n'a pas l'assentiment de Mme de Vigny sa mère. Il épouse une Anglaise, mais à ce Français par excellence, il eût fallu une vraie Française de France. Sa femme lui reste étrangère. Il n'a point d'enfants. Une aventure avec une actrice illustre le laisse plus blessé, plus sombre que jamais, et, heureusement, plus pensif.

Écoutez-le parler du poète : « Sa sensibilité est devenue trop vive ; ce qui ne fait qu'effleurer les autres le blesse jusqu'au sang ; les affections et les tendresses de sa vie sont écrasantes et disproportionnées ; ses enthousiasmes

excessifs l'égarer (notons ce mot); ses sympathies sont trop vraies; ceux qu'il plaint souffrent moins que lui (à qui cela paraît-il croyable?) et il se meurt des peines des autres! De la sorte il se tait, s'éloigne, se retourne sur lui-même et s'y renferme comme en un cachot... C'est le poète: toutes vos larmes, toutes vos pitiés pour lui!»

Quand on a, comme nous venons de le faire, regardé de près les incessantes déceptions souffertes par Alfred de Vigny, — et qu'ensuite on a lu ce portrait du poète peint par lui-même, — on connaît vraiment Alfred de Vigny, si toutefois on est doué soi-même d'une sensibilité qui permette de concevoir l'indicible acuité de la sienne! Hélas! peu de gens la croient possible! C'est ce qu'il

ne pouvait ignorer et, se sentant invraisemblable, il préférait se cacher, s'enfermer en lui-même comme en un cachot : « Le poète, disait-il alors, a une malédiction sur sa vie et une bénédiction sur son nom. » Par bonheur tous les poètes ne souffrent point pareille détresse ; il en est qui sont capables de porter injures et injustices comme de simples fardeaux, je veux dire sur les épaules de leur volonté robuste et sans que le poids des douleurs affecte leur âme jusqu'à l'écraser, tandis que les vrais frères d'Alfred de Vigny connaissent de quotidiennes agonies. De Vigny, avec Jésus dans le Jardin des Oliviers, a senti sur son front couler la sueur de sang. Et quand il se mit à mourir physiquement d'un mal rongeur, alors

la fête lamentable fut complète, et M. Georges Rency a fort bien dit que « ce mal qui devait le dévorer vivant fut la figuration du vautour fouillant de son bec cet esprit inquiet, ce cœur pantelant. »

Et maintenant, demandons-nous quelles sont les joies qui restent à un tel homme. Le marquis d'Auberive répondrait : « De mon temps, on avait Dieu. »

De Vigny est, en effet, dans cet état d'esprit où, croyant, il chercherait un refuge dans quelque cellule de monastère ; mais il n'a pas la foi intégrale et, de plus, voulût-il échapper ainsi à sa destinée, il ne le pourrait pas : des devoirs sacrés, vous le savez, le retiendraient malgré lui dans le siècle. C'est

alors qu'il s'enferme dans sa solitude, où il veillera sur ses deux malades chéries, sa mère et sa femme. La suprême épreuve de sa vie le trouve prêt.

Ce stoïque a toutes les vertus d'un grand chrétien. Cet orgueilleux saura être humble, ce glorieux acceptera l'obscurité. Il a dit adieu à Paris, à la vie vivante, à ses amis poètes, aux fêtes, aux mille feux de la gloire qui, du haut des lustres étincelants, tombent sur les hommes de salon et de théâtre; il accepte sans murmurer un long sacrifice, auprès de deux êtres de douleur, et cela s'accorde bien avec toute sa douloureuse vie. Il y a harmonie parfaite, admirable, entre la série de ses maux et cette conclusion héroïque. Et cette page de sa vie est si touchante, si expressive de son



caractère, de son cœur et de son génie, qu'on ne peut s'empêcher d'y revenir comme au plus magnifique des spectacles. Cet épisode de sa vie nous a rendu moins intéressants tous les autres. Nous aimons mieux y insister que raconter ses débats avec Sainte-Beuve ou la misère de ses relations avec Mme Dorval. A vivre dans sa sévère solitude, il perdit les joies du monde et ses faveurs; il y gagna le recueillement d'esprit, l'élévation quotidienne du cœur, une sorte de sainteté philosophique. Il est à la portée du premier cuistre venu de se plaindre de son critique ou d'être trompé par une femme. Il est plus difficile d'être en silence l'artiste sacré qui, ayant droit à la vie glorieuse, sait demeurer dans l'ombre le consolateur attentif de ceux

qu'on aime d'une tendresse plus noble que toutes les fureurs d'Othello. « Les dieux, dit quelque part Sénèque, cité par Alfred de Vigny, les dieux pensent que la lutte d'un homme de bien contre les passions ou contre l'adversité, est un spectacle digne d'eux. » Jouissons avec les dieux d'un tel spectacle, puisque de Vigny nous y convie, en fait comme en paroles.

Il est étrange qu'on ait pu croire à « la haine » d'Alfred de Vigny pour le christianisme. On ne saurait au contraire être mieux chrétien.

Si nous avons ouvert la valise du mousquetaire rouge, nous y aurions trouvé la Bible auprès d'une *Imitation* offerte par sa mère, et d'un cahier d'instructions morales rédigées par elle. Elle

lui recommandait les deux grands principes : la foi en l'existence de Dieu et en l'immortalité de l'âme. Les deux livres et le cher cahier n'ont pas quitté le poète. Ils sont toujours là, à portée de sa main, sur sa table de travail, auprès du manuscrit de *Daphné*, sans cesse quitté et repris.

Il y a, nous l'avons vu, dans les poésies d'Alfred de Vigny, deux passages illustres qui sonnent le blasphème : le vers de *la Mort du loup*, où la prière semble dénoncée comme une lâcheté, et celui du *Mont des Oliviers*, où il est dit qu'il faut répondre par le dédain à l'absence. Quelle est cette absence ? Celle de Dieu.

Or, même si ces cris de désespérance poétique étaient des cris de négation, de

Vigny pourrait répondre encore : « J'ai affirmé l'âme et Dieu quelques pages plus loin, dans *la Maison du Berger*. » Affirmé, certes, et en quels termes étendus et de quel ton prophétique :

L'invisible est réel. Les âmes ont leur monde  
Où sont accumulés d'impalpables trésors...  
Le Seigneur contient tout dans ses deux bras im-  
[menses :  
Son verbe est le séjour de nos intelligences,  
Comme ici-bas l'espace est celui de nos corps.

Nous avons vu que, dans une des notes qui font suite à *Cinq-Mars*, notre poète a dit : « Toutes les lois ne sont pas de main humaine. »

Enfin, au chevet de sa mère morte, l'homme qui avait écrit :

Parler, crier, prier est également lâche,

parla, cria, pria... Voici ce qu'il écrit à ce

moment, le vendredi 22 décembre 1837 :

« Mon Dieu! Mon Dieu! Avez-vous daigné connaître mon cœur et ma vie? Mon Dieu, m'avez-vous éprouvé à dessein? Avez-vous réservé la fin de ma pauvre et noble mère, comme un spectacle pour me rendre à vous plus entièrement? Aviez-vous donc permis que la mort attendît mon retour? Son âme, sa belle âme avait-elle encore assez de force pour s'arrêter et m'attendre? » Et il ajoute, un ou deux jours après : « Aurai-je la force de l'écrire? Encore cela, ô mon Dieu! afin que si j'ai le malheur de vivre et de vieillir, la faiblesse humaine ne me fasse jamais oublier cette nuit fatale et sombre, mais où quelques signes consolants et divins me sont apparus!... »

Que dire de plus? Qu'il ait prié, cela pourrait ne signifier que faiblesse; mais il a affirmé que des signes divins lui sont apparus; *le silence éternel de la divinité* a donc été rompu en sa faveur! La foi se passe de preuves, et voici que la sienne en a connu plus d'une... « Avez-vous reçu dans votre sein cette âme vertueuse, ô mon Dieu? Soutenez-moi dans cet espoir; que ce ne soit pas un passager désir, qu'il devienne une foi fervente! » Il doute de sa foi, c'est vrai, mais un peu tard, puisqu'il a eu des signes. On voit bien qu'il voudrait davantage; n'importe; tout ce trouble est éperdument religieux. C'est ici l'homme intérieur se révélant à lui-même et à nous, sans nulle préoccupation d'artiste. N'avions-nous pas annoncé que

nous verrions notre poète prouver, malgré lui, ce que sa parole a paru nier?

Voici qu'il fait davantage : il affirme avec la violence d'un amour qui s'irrite. Il s'impatiente parce qu'il demande trop à son Dieu, lui qui prétendit ne rien vouloir demander. Certes, non, il n'a pas la foi entière et constante qu'exige l'Église, mais il a le sentiment du divin plus profond en lui, plus fervent, plus lumineux que bien des croyants orthodoxes.

Qu'est-ce donc que cette foi si longtemps silencieuse qui, tout à coup, se répand en prières, pour aussitôt redevenir muette? Cette foi hésitante, incertaine, mais respectueuse et suppliante? Ce n'est qu'une confiance involontaire dans la bonté du Mystère qui est la

cause et la fin de la vie. En définitive, il ne reproche à la Puissance inconnue que de se voiler. Non, ce n'est pas la nier que de se révolter, par amour, contre son silence inexorable. C'est peut-être dans l'expression de ce trouble violent, de ce désir éperdu, de cet élan de tout son être vers le mystère, en présence de la mort, qu'Alfred de Vigny nous laisse le mieux voir sa vraie grandeur, celle qui est, par excellence, la grandeur humaine.

N'est-ce pas, en effet, la connaissance de sa petitesse par rapport à l'infini et à l'inconnu, qui donne à l'homme sa hauteur morale? Oui, lorsqu'il se mesure ainsi, il apparaît d'autant plus haut qu'il est physiquement plus infime. C'est parce souci de sa destinée que la moindre



des créatures humaines est digne d'être rapprochée de la plus évoluée, de la plus noble dans la hiérarchie des intelligences ; c'est, à défaut des bonheurs de la foi, dans la semblable et anxieuse ignorance, mais dans l'attente et le respect du mystère tout-puissant, que les hommes communient vraiment. La « majesté des souffrances humaines », en présence de tant d'infinis silences, nous sacre tous, et jamais mieux qu'au chevet de nos morts. Devant la mort impérieuse, qui rend attentifs les plus indifférents, nous prenons tous la même attitude ployée ; elle nous emplit tous de la même horreur sacrée ; elle fait taire toutes les déclamations ; elle accable la pensée qui se prétend libre et courbe plus bas celle qui s'est déclarée soumise ; elle ne rend

de comptes à personne. Elle est le mystère qui, violemment, brusquement, se rappelle à nous. Nous venons de voir, par l'exemple d'Alfred de Vigny, comme elle réveille parfois, d'une façon imprévue, les espérances éteintes; et si elle jette un si subit éclair dans l'âme d'un tel vivant, — qui sait dans quelle lumière elle entraîne les âmes des morts? Songer à la Cause infinie, à l'éternelle Justice voilée obstinément, sentir qu'on en est écrasé, l'interroger en la priant parce qu'on la croit souverainement bonne, — ou bien en douter et la nier parce qu'on souffre de son cruel mutisme, c'est toujours l'hommage. Le blasphème n'est souvent que le tribut d'un vaincu, frémissant d'avoir à subir un vainqueur voilé. A toute heure de son existence, de

Vigny a vénéré le mystère, et sa volonté de souffrir en silence ne refoulait pas longtemps le pathétique appel qu'il formulait sans cesse dans le secret de son cœur.

Mais, pas plus son hautain silence que ses cris de désespéré ne suggèrent la désespérance. Pour rendre cette idée moins indigne du poète qui nous l'inspire, j'ai tenté de lui donner une forme poétique, et j'ai emprunté à Alfred de Vigny, pour le mieux honorer, une image qu'il a fixée ainsi dans son *Journal* : « Si un serpent s'attache à un cygne, le cygne s'envole et emporte son ennemi roulé à son col et sous son aile. »

#### LE CYGNE

Dans sa grâce angélique et sa blancheur insigne,  
Mieux que le Mantouan de Vigny fut un cygne.

Étranger à la terre, épris d'un songe pur,  
 Il ne quittait que pour monter en plein azur,  
 Les lacs dont la splendeur est comme un ciel sur  
 [terre.

Il y nageait, beau, triste, et toujours solitaire,  
 Heureux de ne toucher, de n'aimer, de ne voir  
 Que le bleu de l'espace et lui — dans ce miroir.

Or, sous le clair azur qu'en voguant il refoule,  
 Voici que, tout au fond, un serpent se déroule  
 Et, passant sous son aile, encercle son beau col.  
 Le cygne veut le fuir, s'enlève et prend son vol...  
 Trop tard! L'oiseau divin, dans sa fuite inutile,  
 Emporte au ciel d'en haut le venimeux reptile,  
 Et vainement il le secoue avec effroi :

Le Doute au noir venin empoisonne sa foi ;  
 L'éternel désespoir à ce grand cœur s'attache ;  
 Le sang, sur les blancheurs met sa splendide tache ;  
 La bête verte ondule, avec des reflets d'or,  
 Sur tant de pureté qu'elle rehausse encor :  
 C'est un vivant collier où la gloire étincelle,  
 Mais, sous les beaux reflets changeants, le sang ruis-  
 [selle,

Car le cygne est mordu par le collier vivant!  
 Il saigne et vole. Il va, l'aile gonflée au vent,  
 Son grand cœur dévoré plein de cris qu'il sait taire ;  
 Il va, dans un dédain sublime de la terre,  
 Où le Mal rampe, où tout est fange, lie et fiel.  
 Ce qui naquit pour l'ombre, il l'emporte en plein ciel ;

La bête, née au fond des eaux, parmi la vase,  
Il l'élève avec lui vers le rêve et l'extase,  
Et son martyre affreux, que nous n'entendons pas,  
Le fait plus magnifique à nos regards d'en bas.

Un jour, las de porter tant d'angoisse muette,  
Le cygne, l'âme ailée et blanche du poète,  
Jette un cri de colère aux silences du ciel...  
Mais ce blasphème en pleurs n'est qu'un suprême  
[appel  
Vers la Pitié d'en haut trop sourde à la souffrance;  
Le cri désespéré n'est qu'un cri d'espérance;  
Dieu ne se méprend pas à la ferveur d'un vœu :  
L'impiété retombe, et l'amour monte à Dieu.

C'est dans la *Daphné* d'Alfred de Vigny, que nous allons voir sa pensée la plus philosophique et la plus religieuse se dégager, autant que faire se peut, des troubles profonds de sa vie personnelle, qui ont enrichi pourtant sa sensibilité. *Daphné*, c'est l'œuvre inachevée à laquelle revenait sans cesse le moine laïque, dans sa cellule du Maine-

Giraud, aux heures de nuit où il se retrouvait face à face avec le Mystère, tout seul en présence des religions qui sont les gardiennes des morales.

La conception de *Daphné* est très belle. De Vigny la résume dans quelques lignes de son *Journal* :

« Julien, — il s'agit de Julien dit l'Apostat, — pousse l'idée chrétienne jusqu'au dépérissement de l'espèce et à l'anéantissement de la vitalité dans l'empire et dans les individus. Arrivé à ce point, il s'arrête épouvanté et entreprend de rendre sa vigueur à l'homme romain et à l'empire. Voilà comment il faut l'envisager. »

Dans une étude très précise intitulée *Gibbon et Vigny, historiens du christianisme*, M. Marc Citoleux s'attache à montrer que

Gibbon fait de la vie des chrétiens à l'époque de Julien une peinture des plus inexactes, et que Vigny, en la copiant, dans *Daphné*, rend plus inexacte encore. Les portraits du philosophe Libanius et de Julien ne correspondent pas non plus à ce que fut la réalité. Et l'on se rend compte de la justesse de cette critique. Mais je ne consens pas à traiter de Vigny en historien. Il se sert de Julien pour incarner dans ce personnage sa propre pensée, et de l'époque de Julien pour y situer son roman philosophique d'esprit moderne. Voilà, dirai-je à mon tour, comme il faut l'envisager.

Le problème qui tourmente Vigny et qu'il agite dans sa *Daphné*, est celui-là même qui préoccupe le plus notre France actuelle, à savoir : « Il faut avant tout

sauver la morale. » Mais peut-elle être sauvée sans le secours des religions qui prêtent l'autorité du mystère aux règles nécessaires ?

Ce qui peut tuer l'empire, c'est la ruine du polythéisme, c'est la fin des dieux, représentants des énergies de la race, mais ce qui surtout l'atteindra dans sa vitalité, c'est l'avènement d'une religion de douceur affaiblissante, et de résignation contraire à toutes les nécessités politiques du monde romain. Le christianisme paraît devoir désarmer un monde qui, né de la guerre, demeure voué aux guerres, étant voué aux représailles de tous les barbares. Et l'on comprend très bien qu'au moment de l'évolution humaine où Julien devint empereur, la douce morale chrétienne



ne put pas lui sembler ce qu'elle est aujourd'hui pour nous : une morale de défense, la défense même, la protection de la Vie.

Aux yeux du peuple brutal, toujours armé, grand admirateur de bêtes fauves et de gladiateurs lâchés dans le cirque, l'enfant ne représentait guère que la faiblesse. Sans doute, les mères l'aimaient, mais on n'entendait pas le cri de cet amour.

Juvénal et Virgile ont bien donné une pensée à l'enfant, mais Juvénal écrivait au temps des martyrs, et quant à Virgile,

Il chantait presque à l'heure où Jésus vagissait.

Un sentiment, un humble sentiment, commun à tous les êtres et qui avait existé de tout temps, prenait peu à peu

une nouvelle conscience de lui-même. Un respect tout nouveau de la maternité, le culte de l'amour maternel, voilà ce qui va naître avec l'Enfant de la crèche. La Force, Hercule et tous les dieux seront renversés par la Maternité et l'Enfance. Ces deux faiblesses vont conquérir l'Univers. Quelque chose va être exprimé bien haut pour la première fois. Et quoi donc? La sympathie humaine inclinée sur le mystère de naître, sur l'espoir infini et la faculté de dévouement qu'il met au cœur de chaque mère. Et la légende nous montre cette sympathie tout de suite caressante à la bête qui, sachant à son heure être mère dévouée, s'humanise parfois jusqu'à se montrer bienveillante aux enfants de la femme.

Voilà la bonne nouvelle d'où va sortir la morale neuve. Le Verbe divin, pour être compris des plus simples, se fait simple parole humaine; il se présente sous les espèces de la vérité la plus naturelle, avec la grâce d'un sentiment élémentaire dont la bienfaisance est incontestée. « Aimez tous les hommes, et ne craignez plus : Dieu n'est qu'amour. » Et l'homme de l'Évangile annonce que son Père, loin d'être semblable au cruel Dieu des Armées, est un vrai père, le bon père de tous les hommes. Jésus veut aussi que le monde soit aimé par une mère; il lui donne la sienne. « Soyez-vous tous des frères l'un à l'autre..... et remettez cette épée dans le fourreau. »

On conçoit que Julien fut troublé d'être

à la fois chrétien et empereur de la force. Il eut peur de l'Évangile, de cette faiblesse insinuante et conquérante. Il se sentit par avance désarmé, et avec lui le monde romain. En bon politique, il recula; et il fut apostat sans remords, le jour où Jésus, le Dieu de tendresse, dépouillé par Arius de son prestige de Dieu, ne lui sembla plus qu'un philosophe dangereux, prêchant une doctrine de mollesse.

Tout au contraire, de nos jours, au point où nous en sommes de l'évolution morale du monde, le règne de la Bonté sur la terre nous paraît, comme à de Vigny, un idéal, défenseur de civilisation, tout à fait réalisable, quoique sublime. L'homme ne veut plus être un loup pour l'homme. La brutalité a des

sursauts de résistance, mais elle agonise et se sent maudite ; et c'est au xx<sup>e</sup> siècle, à l'heure précise où le christianisme semble affaibli aux regards des inattentifs, que l'âme universelle, même incroyante, est plus chrétienne que jamais. Un mot unique englobe aujourd'hui la charité évangélique, la solidarité des laïques, l'altruisme des philosophes, et ce mot c'est : Bonté. Jamais on ne vit tant d'œuvres de pitié qu'en notre époque de paix armée et c'est là, évident, le triomphe de l'esprit chrétien.

Comment donc est-il possible, ce triomphe éclatant, juste à l'heure où l'esprit critique a nié tous les mystères ? C'est qu'en dépit de la malice humaine, on ne peut pas dire que la charité, où Pascal voit quelque chose de surnaturel,

soit purement surhumaine. Elle n'est pas contraire sans exception à tous les instincts aveugles de l'homme. Toute surhumaine qu'elle paraisse avec raison, elle est en germe dans l'instinctif esprit de sacrifice des mères et des pères dévoués à la vie des races. Ainsi la pitié évangélique, afin de n'être plus oubliée, même aux heures de négation, a plongé et multiplié ses racines dans la chair et le sang même de l'humanité.

Et maintenant, l'amour des mères qui défendent l'enfant de tout mal pour assurer la vie à venir, ce sentiment rudimentaire continue à faire l'éducation du monde. Il est le modèle, l'exemple ; c'est la morale à sa source. Chaque mère, chaque père, devant aimer et défendre l'enfant, tous les enfants doivent se

trouver aimés et défendus. Telle est la volonté du mystère, et l'homme a fini par sentir qu'il se met en accord avec cette volonté, lorsqu'il étend même protection, pareil amour, sur tous les hommes, afin de mieux assurer la vie et le bonheur des générations futures. En dépit des négations et des résistances, ce miracle s'accomplit de mieux en mieux tous les jours. L'humanité créatrice devenant maternelle pour elle-même, c'est un miracle en effet, mais logique, aussi logique, aussi grand et aussi simple que ce prodige initial : l'instinct maternel aimant et protecteur.

A mesure que les générations, d'âge en âge, prennent mieux conscience du devoir, — qu'impose au couple la nature, — de défendre la vie par l'amour, elles

s'élèvent de plus en plus vers la féconde charité universelle. La triste humanité tout entière se sent émue, réjouie dans ses entrailles. La source sacrée, devenue fleuve, étanche la soif du monde.

Voilà le fond et voilà le moyen humain du miraculeux christianisme qui apparaît à Julien, citoyen de *Daphné*, comme un sujet trouble de controverses scolastiques.

*Daphné*, c'est le nom de la cité idéale où des sages, des penseurs émus, au temps de Julien, se sont établis en gardiens des règles morales d'où dépend la vie des nations. A la première page de ses poèmes, de Vigny nous a montré au Sinaï ce Moïse qui reçut de Dieu même, au milieu des éclairs et des tonnerres, les tables de la loi. Dans l'idéale cité, nous voyons des



prophètes chercher Dieu en leur cœur, et c'est de leur cœur, c'est de leurs méditations, qu'ils font jaillir les éclairs de la lumière divine.

Écoutons-les. Aucune parole ne peut remplacer leur parole : « Les hommes les plus vulgaires, dit Libanius, ont un sentiment vague de la vérité. Ils pensent que les dieux sont usés, que nous n'y croyons plus, et que leurs noms sont pour nous des idées de destinée, de justice, de force, que nous leur voulons rendre sensibles. J'ai cru quelque temps que l'on pouvait dorer les idoles et blanchir les temples, mais je vois qu'ils n'en paraissent que plus vieux. Le nouveau voile dont nous avons enveloppé les idées est trop transparent, son tissu est trop élégant et trop fin, on voit en

dessous nos pieds de philosophes et de savants; c'est ce qui fait que tout est perdu pour le temps de notre vie. » Libanius ajoute qu'il regrette « cette autre force, plus jeune et plus grande, qui consiste à comprendre la Divinité, l'immortalité de l'âme, la vertu et la beauté sans le secours grossier des symboles. » Il dit, et, étendant ses mains tremblantes, il poursuit avec chaleur : « O vous ! âmes choisies, en qui la Destinée a mis dès l'enfance le sentiment du vrai, du bon, du beau et de toutes les perfections que notre intelligence s'épuise à nommer d'appellations célestes pour y faire monter le vulgaire ! Vous tous, égaux, amis, esclaves comme Paul, empereurs comme Julien, ou avocats comme Jean et Basile, citoyens de l'impérissable

Daphné, ne sentez-vous pas bien que les efforts des deux religions et de toutes leurs sectes subtiles sont impuissants sur l'homme de nos jours et que rien ne peut secouer sa torpeur? L'enfant devient sophiste à quinze ans et son âme se glace de telle sorte qu'il n'y a pas de feu divin qui puisse la fondre! »

Qui peut lire ces pages et ne pas sentir que de Vigny nous parle le langage actuellement nécessaire? Rien de plus émouvant que l'apostrophe suivante : « Notre trésor va périr, Julien! et tu sais ce que c'est que le trésor de Daphné; c'est l'axe du monde, c'est la sève de la terre, mon ami! C'est l'élixir de vie des hommes, distillé lentement par tous les peuples passés pour les peuples à venir : c'est LA MORALE! Or, il va périr, ce tré-

« sor, si nous ne le passons bien conservé à des mains plus sûres que celles des peuples sophistes qui ne savent plus le garder et n'ont plus de prestige où l'envelopper. »

Mais si Julien conçoit ces choses, comment, étant chrétien, cherche-t-il un autre prestige que celui de Jésus-Dieu ? Comment ne pressent-il pas le triomphe du Galiléen, qu'il sera obligé de confesser bientôt ?

C'est que le bruit des controverses chrétiennes de ce temps est en train d'étouffer le verbe évangélique. Elles mènent grand tapage. La parole simple et claire de Jésus ne s'entend plus ; et, plus haut que toutes les autres opinions, retentit celle d'Arius : « Jésus n'a brillé que d'une lumière réfléchie ; ce n'est

qu'un sage entre les sages; Jésus n'est qu'un homme! »

Dans l'assemblée où le triomphe de cette opinion fut proclamé, Julien écoutait... Tout à coup, il jeta du haut de sa tribune le livre des Testaments qu'il tenait ouvert devant lui, et s'écria en pleurant et se tordant les bras :

— Où est mon Dieu? Où est mon Dieu? Qu'avez-vous fait de mon Dieu? et rien n'arrêtait les marques extraordinaires de son désespoir.

Ce cri tragique, en notre xx<sup>e</sup> siècle, n'est plus un cri d'empereur, c'est un cri de peuple, mais c'est bien le même. Et, comme le Julien d'Alfred de Vigny, le peuple attend qu'on lui rende un Dieu, c'est-à-dire la confiance dans le mystère, au lieu de ne lui faire en-

tendre que des gloses sur des abstractions auxquelles il ne conçoit rien.

De Vigny a raison : pour l'homme ignorant, pour le simple, l'abstrait n'existe pas, l'absolu est un mot vide. La vérité morale n'est transmissible que si elle prend forme et couleur ; il faut qu'elle s'incarne dans un symbole, ou, si l'on préfère, qu'elle prenne un vêtement. Il est question, dans les vieux contes, d'une robe magique qui rend invisibles ceux qui en sont revêtus. Un symbole est, au contraire, une robe magique qui rend visibles les idées abstraites. Alors seulement, ayant pris forme et couleur, elles peuvent agir sur des êtres incultes qui ne les auraient même pas aperçues sans le secours de l'image. Ceux pour qui les symboles ne

sont pas la vérité, ont trop tôt crié au mensonge. Un vêtement n'est pas un mensonge. Et quand il est le moyen même du vrai, loin de retirer, il ajoute quelque chose à la vérité... Quoi? La puissance... « Qu'avez-vous fait de mon Dieu? » s'écrie Julien. Et, comme il doit devenir un conducteur d'hommes, il sent bien qu'on lui a retiré non seulement de sa joie, mais de son pouvoir.

Au milieu des combats religieux et des sophismes de toutes les sectes chrétiennes, Julien ouvrit alors les yeux; il vit l'Empire envahi, énervé, et résolut de se préparer à régner. — « Les Galiléens et leurs folies, s'écrie-t-il, ont mis l'Empire à deux doigts de sa perte. »

Et Libanius lui dit : « Les pures maximes, les lois prudentes ne se con-

servent pas si elles ne sont à l'abri d'un dogme religieux. » Ayant ainsi parlé, Libanius se tut... Julien prit le cotyle d'argent qui était placé devant lui; un doux sourire animait ses lèvres et son regard, et, se levant avec nous en faisant une libation du côté de l'Orient, il dit : « Au Dieu préservateur, *quel qu'il soit.* »

En définitive, entre tous les dieux, entre tous les symboles, Julien choisira et servira ceux qu'il croit assez puissants pour soutenir la vitalité fléchissante de ses peuples. Peu lui importe la religion, car les religions, selon lui, ne se différencient que par les symboles; et sous les symboles des unes comme des autres, il a vu, lui, la vérité unique qu'il reconnaît partout, et c'est donc sans apostasie qu'il peut paraître apos-



tat. Il sert l'Unique sous des noms différents.

Quel est cet Unique préservateur? Dès qu'il n'aura plus sa forme symbolique, nous ne pourrons lui donner qu'un nom, redouté de tous : le Mystère.

Et dès lors, avec Alfred de Vigny, nous nous demanderons comment on peut sauver la morale à l'heure où les symboles sont obscurcis. Comme Julien, son héros préféré, de Vigny voudra étayer la religion qui, le mieux, soutiendra la race. Et si sa religion est décidément sur ses fins, il en cherchera une autre, celle de l'honneur divinisé; il divinisera la conscience, c'est-à-dire qu'il lui donnera autorité de Dieu.

Mais comment ce miracle sera-t-il possible? Comment se pourra-t-il accomplir

au nom de la raison et nous être explicable par des arguments qu'elle puisse examiner et accepter? En d'autres termes, comment — pour vaincre les résistances du rationalisme, — pourrons-nous rattacher rationnellement au mystère la conscience, et faire voir que la loi morale est une révélation positive des consciences mystérieuses? — Comment démontrer sa « divinité », proclamée par de Vigny — tout en nous arrêtant comme lui au seuil des religions et des métaphysiques? Je crois que cela est possible et je n'ose m'y aventurer, car la faculté de raisonner, qui ne naquit point avec nous, mais après nous, ne peut approfondir que des phénomènes du même ordre, c'est-à-dire ceux qui se produisent sous la pleine lumière du soleil, et parmi

lesquels nous nous agitions, entre notre naissance et notre mort. Et cependant! quelque chose « était nous » déjà, avant notre venue sous la lumière du soleil, et c'était une certaine sensibilité; sensibilité dépourvue de souvenirs précis et qui n'en est pas moins réelle. Dans le cerveau en formation elle enregistrerait des impressions qui, tout en échappant plus tard, sous le plein jour de la vie, à l'effort de la mémoire, n'en devaient pas moins faire partie de l'homme futur. Elles forment en chacun de nous un trésor accumulé d'énergies ayant influence, parfois prépondérante, sur nos déterminations, et que les philosophes rationalistes affirment sous le nom de subconscient. Cette sourde conscience, qui ne se possède pas (et parfois se révèle

étrangement, tantôt pour le bien, tantôt pour le mal), prolonge chacun de nous en arrière, de pères en ancêtres, dans un passé inconnu, à l'infini. Elle nous met donc en rapport constant, d'une manière certaine quoique obscurément, avec le mystère antérieur, et nous fait ainsi pressentir des mystères futurs, car l'onde accourue de l'infini court à l'infini. Ainsi fait à jamais la lumière en marche dans les noirs espaces pleins de silence qui effrayaient Pascal. Cette sensibilité confuse, mais positivement constatée, ne peut éclairer le mystère, aux yeux de notre raison, que par des lueurs apportées d'une autre région, limbes de notre origine. Elle ne peut s'exprimer avec aucun des mots que nous articulons parce que notre langage s'est formé

d'onomatopées n'ayant de rapport et de correspondances qu'avec les réalités de la vie terrestre; elle ne sait pas notre langage et ne peut même pas l'apprendre; elle ne définit rien, elle suggère, elle inspire. C'est l'intuition. Si on se livre à elle, elle finit quelquefois par allumer, dans nos ténèbres intérieures, de grands flambeaux consolateurs, pareils à ceux que, sur leurs autels, font resplendir toutes les religions. Voilà de quelles profondeurs insondables, où se cache l'origine de la vie, nous sont venues lentement les lois morales essentielles qui, par une lente évolution, transforment les humanités brutes en humanités relevées et triomphantes. Ces lois, sans lesquelles la vie ne se soutiendrait pas, et dont la légitimité est établie par le seul fait

qu'elles sont la condition même de la vie meilleure, nous furent ainsi apprises comme à l'abeille furent révélées par l'instinct ses merveilleuses et nécessaires disciplines. En résumé le fondement de la morale existe, mais il est hors de la portée directe de nos raisonnements, étant aux sources inconnaissables de la vie — et ineffablement mêlé aux merveilleux instincts de l'amour maternel.

La faculté de raisonner étant un phénomène d'un tout autre ordre que la puissance qui nous oblige à vivre, ne peut rien connaître d'elle que l'obligation où nous sommes de lui être soumis; mais c'est assez. La cause inconnue demeure éternellement supérieure à l'effet vivant qui est l'homme, mais l'intuition humaine demeure en contact avec cette cause inef-

fable et avec ses commandements. Elle se sent obligée sans pouvoir dire pourquoi ni comment.

Voilà tout ce que nous pouvons surprendre de nos rapports avec le mystère qui nous régit. Cela suffit cependant à légitimer les symboles, créations humaines, sans lesquels les vérités ainsi révélées se perdent brusquement dans l'abstrait, et, selon Julien et Alfred de Vigny, n'ont plus la force de frapper l'intelligence des masses encore incapables de comprendre un langage sans images.

On peut dire de la morale qu'elle est ou reste divinisée, tant qu'on ne perd pas de vue son rapport avec le mystère. Il suffit, pour qu'elle s'impose d'elle-même, que, dans son essence inalté-

rable, elle ne puisse être considérée (en dépit de certaines incertitudes ou modalités) comme une œuvre purement humaine; il suffit qu'on sente que les commandements essentiels nous viennent, sinon du symbolique Sinaï, du moins du fond des origines que nul regard n'atteint et ne peut connaître; il suffit de rattacher la morale à la majesté du Mystère et de faire crédit au Mystère, notre maître à tous.

Ainsi la conscience est en nous la révélation de nos devoirs par une voix mystérieuse, divine, et elle répète, sans paroles, le conseil de nos mères les plus lointaines. Le subconscient des philosophes est par lui-même un prodige suffisant pour que nous soyons attentifs à sa voix. On peut même dire que s'il



conseille le mal à certains monstres, ce n'est là qu'un mystère de plus, qui doit nous pénétrer de gravité et de sainte inquiétude, mais les pervers, les méchants, les monstres, ne sont que des attardés, en arrière des masses régulières qui ne cessent de marcher obscurément vers la lumière. Soyons assurés d'ailleurs que, parmi les voix confuses qui s'élèvent dans le cœur du pire des criminels, il en est toujours une qui le juge et le condamne — et il la connaît bien.

La conscience ne serait-elle en nous que la voix des millénaires abolis — elle resterait sacrée et divine encore, puisqu'elle nous affirme que l'humanité n'a pu être grande, glorieuse et moins malheureuse qu'en lui obéissant — et

ainsi elle serait encore un mystère suffisant pour que nous nous sentions rattachés à l'arcane infini dont le sentiment en nous est une grandeur. La conscience, voix confuse, rayon, étincelle, ou seulement lueur dans les ténèbres — c'est Dieu en nous. Telle est, m'a-t-il semblé, l'idée que se forme Alfred de Vigny de *la conscience divinisée*. Et il faut, selon lui, qu'elle le soit pour garder son autorité sur les civilisations, dont elle est le soutien. Telle est la pensée de Julien, la pensée maîtresse de *Daphné*.

Oter aux lois morales essentielles leur valeur absolue, ne pas admettre qu'elles rattachent l'homme éphémère à la mystérieuse éternité, ne pas les proclamer sacrées, ne pas les relier au commencement et à la fin de l'homme, ne

pas montrer que la table d'airain sur laquelle les commandements de la conscience humaine se répètent à l'infini — va se perdant par un bout dans la nuit des origines, par l'autre bout dans la solennelle ténèbre de la mort, c'est retirer à la morale la majesté qui la rend plus vénérable aux yeux de l'homme de bien et la force heureuse qui la rend redoutable aux hommes de mal. La philosophie peut arriver à ces mêmes conclusions ; la religion seule les a rendues sensibles.

« Julien, dit Alfred de Vigny, prend la résolution de se faire tuer en Perse quand il est certain qu'il a été plus avant que les masses stupides et grossières ne pouvaient aller. Il sent qu'il est un fardeau et qu'il s'est trompé en croyant

pouvoir élever la multitude à la hauteur de Daphné. » Alors il s'offrira à la mort, et en mourant, il s'écriera : « Tu as vaincu, Galiléen ! » « Le présent ne m'a pas seulement occupé, mais l'avenir, dit Julien, peu de temps avant sa mort... Une fois éclairé par les évêques eux-mêmes sur l'homme que j'adorais comme Dieu, je n'ai plus considéré que le salut des hommes et les moyens de préserver le monde de l'ignorance qui détruit, en perpétuant la science qui conserve. Je n'ai point interdit les écoles aux chrétiens, mais j'en ai fondé de nouvelles par tout l'Empire où l'on pût enseigner aux enfants non seulement *l'Iliade* et Homère, Démosthène, Hérodote et leurs dieux, mais Platon, mais la morale pure de Marc-Aurèle, et l'enseigner par

l'exemple. » Ne dirait-on pas par moments d'une allusion à nos écoles ? Eh bien, puisque ainsi nous parle Julien, puisque sa parole antique nous semble moderne, interrogeons son ombre. Demandons-lui ce qu'elle pense de nos discussions. « Mes amis, dira-t-elle, tout se recommence et votre empire finira comme a fini celui qui fut le mien, si vous ne sauvez pas le trésor, longtemps gardé par les religions et transmis par les symboles, la Morale. J'ai cru que le christianisme de mon siècle affaiblissait ma race, et j'ai été Julien l'Apostat parce que je cherchais la vérité nue, la morale issue du mystère, sous les fables qui, selon moi, étaient alors les seuls moyens efficaces qui nous permissent de la transmettre. Vous avez, vous, mutilé

vos symboles, vous imaginant que vous imposeriez sans eux, aussi bien qu'eux, les vérités nécessaires. C'est un malheur, parce qu'ils avaient en eux la force dont vous avez besoin et que vous cherchez ailleurs aujourd'hui sans bien savoir où la puiser ; mais ce mal, car c'en est un, est accompli. Cherchez en vous les moyens de revivre. Divinisez la conscience. Rattachez-la au mystère. Et dites-vous bien que vous ne vous renouvellerez que par l'enfant, et, comme je l'ai tenté moi-même, que par les écoles. Que nul de vous ne se réjouisse donc de voir que le scepticisme de vos philosophes et de vos politiques a affaibli les moyens de transmettre aux enfants les vérités morales nécessaires. Ne vous déchirez pas avec des mots. Chacun des

coups que vous portez de part et d'autre à vos écoles, atteint la même morale, l'unique vérité, et frappe au cœur la patrie. »

Prolongée logiquement jusqu'à nous, il semble bien que la voix d'Alfred de Vigny ne dirait pas autre chose, car il était tout amour, ce poète qui a dit : « L'amour est une bonté sublime » ; celui qui, au chevet de sa mère malade, a résumé les raisons de sa divine tristesse dans ce reproche adressé à la destinée : « La vie est mauvaise, puisque, de deux êtres qui s'aiment, l'un doit fatalement mourir avant l'autre... » Cette tristesse aimante, nous la connaissons tous. Et nous sommes tous capables de charité. Pourquoi faut-il qu'épanouies dans les mots, nos intelligences soient

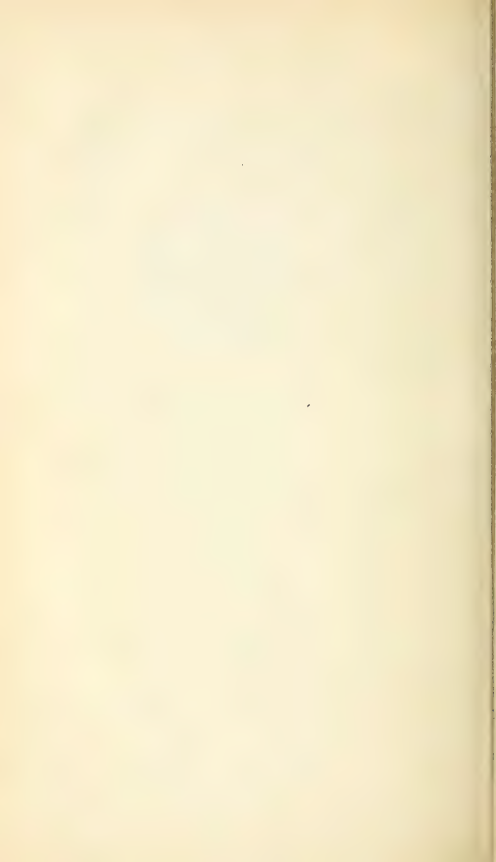
en lutte, tandis qu'au fond de nos âmes, dans le mystère de nos consciences, nos sentiments, à l'état initial, sont les mêmes? Pendant que nos discussions intellectuelles nous divisent, nous n'avons en nous tous qu'une aspiration identique et un même mouvement d'âme.

Oui, l'homme intérieur, partout semblable à lui-même, ne rêve que bonté, justice, amour, et les voudrait éternels. Sur le plan terrestre, nous pouvons réaliser quelques-uns de ces biens, tout séparés que nous sommes par des différences de religions ou de philosophies.

Un désir unanime de bien faire est en nous; nous n'avons qu'à en convenir. Et puisque nous sommes unanimes dans les beaux désirs, défendons, d'un commun accord, l'idéal nécessaire; et s'il est vrai



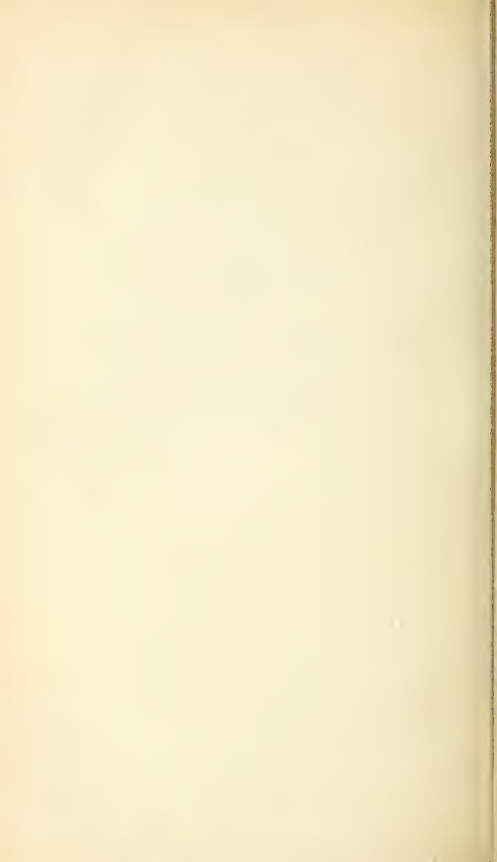
que la France doive être l'exemple, « le flambeau » du monde civilisé, défendons-la d'autant mieux. Unissons-nous pour durer. Il me semble que c'est le conseil suprême qui se dégage de l'œuvre entière d'Alfred de Vigny, le soldat au cœur tendre, le poète au cœur stoïque, l'incroyant qui fait croire, l'inconsolé qui console.



## LES GERMES

S'il est vrai qu'au jardin sacré des Écritures  
Le fils de l'homme ait dit ce qu'on voit rapporté,  
Muet, aveugle et sourd au cri des créatures,  
Si le ciel nous laissa comme un monde avorté,  
Le juste opposera le dédain à l'absence  
Et rien ne répondra plus que par un froid silence  
Au silence éternel de la Divinité.

ALFRED DE VIGNY.



## LES GERMES

L'ombre des bois, qui naît de leur profondeur même,  
Souvent les fait douter du soleil qui les aime :  
Oublieux du plein ciel dont leur dôme reluit,  
Ils ne voient plus en eux qu'une éternelle nuit.

Or tombant un par un,  
                                autour d'eux, dans cette ombre,  
Les fruits nombreux,  
                                émus d'espérances sans nombre,  
Ignorant qu'ils seront des forêts sous l'azur,  
Craignent d'avoir sous terre un avenir obscur,  
Et, dans les bois, on entend  
                                sourdre, en plaintes douces,  
Leur murmure qui court,  
                                comme une eau, sur les mousses...  
Les Germes ignorants pleurent, loin du grand jour,  
Leur désir infini de lumière et d'amour.

Tous, ils sont les captifs de leur propre mystère.

L'un d'eux gémit :

« Dans une humide et froide terre,  
Sur des rocs durs, sous des  
lichens pleins de frissons,  
Où se tordent des vers hideux — nous pourrissons! »  
Quelques-uns disent :

« Dans notre ombre, les racines,  
Si vieilles et pourtant nos sœurs et nos voisines,  
Nous ont parlé d'un ciel, sans l'avoir vu jamais,  
Que nos pères heureux  
touchent par leurs sommets...  
O soleil! nous croyons que vers toi tout s'élève,  
La fourmi qui s'envole et les chênes en sève,  
Et que, loin, par-dessus  
cette ombre où nous souffrons,  
Les arbres jusqu'à toi dressent leurs nobles fronts. »

Un autre dit : « Puisque

je meurs dans ma nuit triste,  
Comment croire, Soleil, que ta splendeur existe?  
Tu n'es pas, puisque mon amour te prie en vain,  
Car la pitié, c'est l'âme même du divin,  
Et puisque je mourrai dans l'ombre coutumière,  
Tu n'es pas, tu n'es pas, Soleil, Espoir, Lumière!...  
Eh bien, puisque à l'appel d'un amour éperdu  
Le dieu toujours absent n'a jamais répondu,  
Désormais, ô mes sœurs,  
feuilles, fleurs, graines mûres,  
Refusons, par dédain, l'hommage et les murmures!

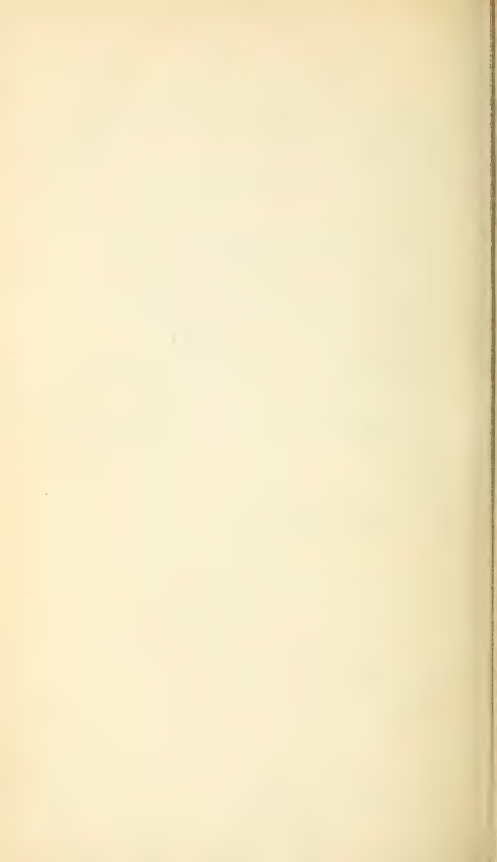
... Vous nous avez menti, racines des forêts!  
Qu'est-ce que des soleils qui demeurent secrets?  
Lueurs, clartés, splendeurs,  
                                  n'ont leurs preuves qu'en elles,  
Et nous ne croyons plus qu'à nos nuits éternelles! »

Ainsi pleurent, couverts de fange et de débris,  
Les Germes dont les cris ressemblent à nos cris.

Un matin l'homme arrive. Il taille, coupe, arrache;  
Tout un pan de forêt s'abattra sous la hache;  
Et lorsqu'enfin le pic ouvre soudainement  
La tranchée où l'on doit jeter un fondement,  
On reconnaît qu'en leur ténèbre, glands ou faines,  
Gonflés sans le savoir d'espérances certaines,  
Tous, dans un seul amour et d'un élan pareil,  
Même en le blasphémant, montaient vers le soleil.

JEAN AICARD.

La Garde, 1914.





# TABLE DES MATIÈRES

---

DÉDICACE . . . . .	VII
PRÉFACE . . . . .	IX

## PREMIÈRE CONFÉRENCE

### LE POÈTE

Il fut un précurseur. — Sa pensée sur la femme. — Comment il s'oppose à Nietzsche . . . . .	1
---	---

---

## DEUXIÈME CONFÉRENCE

### ALFRED DE VIGNY NOVATEUR

Son influence sur les poètes et sur le théâtre. — Les origines napoléoniennes du romantisme. . . . .	67
--	----

## TROISIÈME CONFÉRENCE

**ALFRED DE VIGNY ÉCRIVAIN SOCIAL**

- Ses idées sur le soldat et sur le poète. — Il est, dans  
*Cinq-Mars*, le moraliste épique . . . . . 141
- 

## QUATRIÈME CONFÉRENCE

**LES DOULEURS D'ALFRED DE VIGNY**

- Daphné*, la cité idéale. — La morale est l'axe du monde.  
 — Nous devons nous unir et pacifier les écoles de  
 France. . . . . 217
- 

- LES GERMES . . . . . 283

798

## TABLE DES GRAVURES

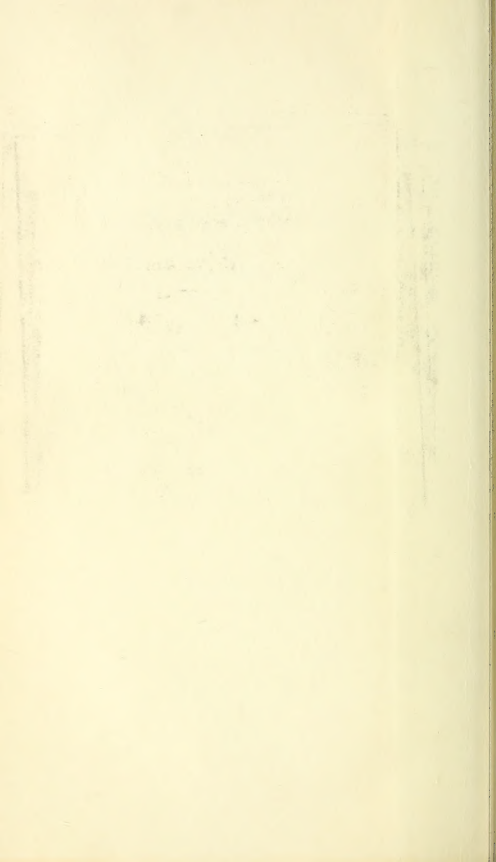
---

Alfred de Vigny (Frontispice).	
Manuscrit d'Alfred de Vigny: « La bouteille à la mer » . . . . .	32
Manuscrit d'Alfred de Vigny. . . . .	52
Nietzsche. . . . .	58
Alfred de Vigny (1832). . . . .	66
« Stello », Mademoiselle de Coulanges malade. .	96
Chatterton brûlant ses manuscrits. . . . .	122
« Poèmes » : Naufrage de la frégate <i>la Sérieuse</i> . .	176
Marquis de Cinq-Mars . . . . .	196
L'historien de Thou. . . . .	203
Madame Alfred de Vigny. . . . .	222
Alfred de Vigny enfant. . . . .	226

0







PQ  
2474  
Z5A53

Aicard, Jean François Victor  
Alfred de Vigny

PLEASE DO NOT REMOVE  
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

---

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

---

